

Aucun motif humain ne semble devoir expliquer que je néglige toutes mes affaires personnelles et que j'en supporte les conséquences dans l'administration de ma maison, depuis tant d'années déjà, et cela pour m'occuper en permanence de vous, dans le but de vous convaincre du souci de la vertu.

PLATON, *Apologie de Socrate*

UNESCO
ISTITUTO ITALIANO PER GLI STUDI FILOSOFICI

POUR L'EUROPE

30 ANS D'ACTIVITÉ
DE L'ISTITUTO ITALIANO PER GLI STUDI FILOSOFICI

L'Institut italien d'études philosophiques [...], en peu d'années, a acquis (par des cours, des conférences, des publications) une dimension qui ne trouve rien de comparable dans le monde. [...] L'Institut organise des cours partout en Europe occidentale, publie des ouvrages en six langues anciennes et modernes et contribue à faire de Naples une véritable capitale culturelle.

La Philosophie en Europe, sous la direction de Raymond Klibansky et David Pears, UNESCO, Paris, 1993.



NAPOLI MMIII
NELLA SEDE DELL'ISTITUTO

Textes établis par Vittorio De Cesare et Véronique Bruez

© Copyright
Istituto Italiano per gli Studi Filosofici

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos	p. 9
PARIS, 19 NOVEMBRE 2002, PRÉSENTATION DES ŒUVRES ITALIENNES DE GIORDANO BRUNO	
Guido Davico Bonino, <i>Ouverture des travaux</i>	15
Nuccio Ordine, <i>G. Bruno : croiser, tolérer, rechercher</i>	17
Michèle Gendreau-Massaloux, <i>La folie nécessaire pour certaines entreprises</i>	22
Marc Fumaroli, <i>Dix ans après</i>	25
Alain Segonds, <i>Cinquante ans de travaux de Giovanni Aquilecchia</i>	30
Ilya Prigogine, <i>L'actualité de Bruno</i>	34
PARIS, 20 NOVEMBRE 2002, COLLOQUE DE L'UNESCO "TRENTÉ ANS D'ACTIVITÉ DE L'ISTITUTO ITALIANO PER GLI STUDI FILOSOFICI : UN BILAN"	
Luca Maria Scarantino, <i>Ouverture des travaux</i>	39
Francesco Caruso, <i>Un palais ouvert au public</i>	41
Jérôme Bindé, <i>Un travail commun pour des sociétés du savoir</i>	44
Michèle Gendreau-Massaloux, <i>Un lieu philosophique</i>	46
Paul Ricœur, <i>Une institution libérale et transversale</i>	50

Alain de Libera, <i>Ce que la culture européenne doit à l'Istituto Italiano per gli Studi Filosofici</i>	p. 53
Jean Petitot, <i>L'apport de l'Istituto Italiano per gli Studi Filosofici au rationalisme européen</i>	60
Ioanna Kuçuradi, <i>L'engagement philosophique</i>	64
Paulin J. Hountondji, <i>De Naples à Porto-Novo</i>	67
Marcello Sánchez Sorondo, <i>Une synthèse entre l'humanisme et la science</i>	69
Alain Segonds, <i>Un catalyseur de relations intellectuelles au service de l'Europe</i>	72
Nuccio Ordine, <i>Une vie sous le signe de l'universalité</i>	75
Nicolas Tertulian, <i>La tradition napolitaine et la philosophie européenne</i>	78
Imre Toth, <i>Un forum pour la philosophie et pour l'Europe</i>	84
Michel Vovelle, <i>Mémoire de la Révolution et ouverture sur l'avenir</i>	91
Luca Maria Scarantino, <i>Un soutien pour les jeunes chercheurs</i>	96
Maurice Aymard, <i>Pour une Europe intellectuelle</i>	100
STRASBOURG, PARLEMENT EUROPÉEN, 22 JUIN 1993	
<i>Appel pour la philosophie</i>	105
<i>Appel pour la recherche humaniste</i>	107
Paul Oskar Kristeller, <i>Message aux Nations-Unies</i>	109
Antonio La Pergola, <i>L'Europe, nouvelle polis</i>	112
PARIS, UNIVERSITÉ DE LA SORBONNE, 24 JUIN 1996	
Michèle Gendreau-Massaloux, <i>Ouverture</i>	117
Jacques Derrida, <i>À Marotta : rendre et donner raison</i>	119
Marc Fumaroli, <i>Faire l'Europe par le haut</i>	124
Hans-Georg Gadamer, <i>Le cheminement d'un Avocat</i>	130

Eugenio Garin, <i>Gerardo Marotta, Maître de culture</i>	p. 135
Paul Ricœur, <i>Un Institut qui remet la philosophie au service des humanités</i>	137
NAPLES, "PREMIO MECENATE", 23 OCTOBRE 1999	
Yves Hersant, <i>Pour une Europe une et plurielle</i>	143
Xavier Tilliette, <i>La passion de servir le bien public</i>	150
MÉMOIRE COMMUNE ET VOLONTÉ PARTAGÉE POUR ÉDIFIER L'EUROPE	
François Mitterrand, <i>La construction d'une Europe organisée</i>	155

AVANT-PROPOS

Le présent volume rassemble les actes de deux colloques qui se sont tenus à Paris les 19 et 20 novembre 2002. Le premier, à l'Institut culturel italien, était consacré à la présentation des œuvres italiennes de Giordano Bruno dans leur édition française, parue aux Belles Lettres grâce au soutien de l'*Istituto Italiano per gli Studi Filosofici*, et, parallèlement, dans l'édition italienne à l'UTET de Turin. Le second colloque, promu par le Conseil International de la Philosophie et des Sciences Humaines, s'est tenu au siège de l'UNESCO et célébrait les trente ans d'activité de l'*Istituto Italiano per gli Studi Filosofici* ; le catalogue des publications et la liste des recherches menées par l'Institut ont également été présentés à cette occasion.

Certains des plus remarquables représentants des institutions culturelles françaises et de l'UNESCO ont participé à ces deux rencontres. Leurs interventions, recueillies dans les pages qui vont suivre, constituent un témoignage fort des rapports culturels fructueux que l'Institut a su instaurer en Europe et de l'estime qu'il a suscitée, estime qui, par le truchement de l'Institut, s'étend à Naples et à l'Italie.

Il convient de rappeler que les colloques de 2002 n'ont pas été un épisode isolé, mais le couronnement d'années de collaboration intense de l'Institut avec différentes institutions internationales, en particulier l'UNESCO, depuis la rencontre, au siège des Nations-Unies à New-York, le 24 septembre 1993, du Secrétaire général et du Président de l'Assemblée Samuel R. Insanally, à l'occasion de la présentation des "Appels pour la philosophie et pour la recherche humaniste" lancés par le Directeur de l'Institut et signés par le Président du Parlement européen, Egon A. Klepsch, par le Président de la République française et les plus éminents hommes de culture du monde entier. A cette occasion, le Pré-

sident des Nations-Unies adressa ce salut à la délégation de l'Institut : «J'ai lu les "Appels" avec beaucoup d'intérêt. Ce qu'ils contiennent est en parfait accord avec l'attitude que la communauté internationale doit adopter pour chercher à résoudre les problèmes qui nous font face. J'ai beaucoup appris de vos efforts et je tiens à encourager votre travail. (...) Nous avons besoin d'un esprit humaniste. Je suis heureux de voir que nous partageons la même approche du développement du monde, je soutiens une telle approche et je m'y associe. Dans mon discours d'ouverture à l'Assemblée générale, j'ai souligné la nécessité d'une vision, d'une conception philosophique pour les leaders mondiaux afin de les guider dans leurs actions. Je voudrais m'associer à vos projets : vous avez mon adhésion de principe.»

A la suite de celle-ci, l'Institut a été à l'origine d'autres initiatives importantes, dont, pour ne citer que les plus marquantes, les colloques pour la préservation du centre historique de Naples (à Naples, du 3 au 5 novembre 1994 et les 12 et 13 décembre 1996), le colloque international "Ethique universelle" (à Naples du 1er au 4 décembre 1997), la manifestation "Philosophie et sciences humaines au tournant du XX^e siècle" à l'occasion du cinquantième anniversaire de la création du Conseil International de la Philosophie et des Sciences Humaines (à Naples les 17 et 18 octobre 1998), et le colloque "Société, connaissance et savoir-faire" (à Naples les 6 et 7 décembre 2001).

En outre, le rayonnement international de l'Institut ne s'est pas limité à la collaboration, si importante soit-elle, avec l'UNESCO, mais s'est étendu à de multiples initiatives dans les principales villes européennes, en partenariat avec des institutions prestigieuses et de longue tradition. Pour n'en citer que quelques-uns, les "Appels pour la philosophie et la recherche humaniste" ont été présentés au Parlement européen à Strasbourg ; l'exposition sur les publications de l'Institut a été présentée, outre Rome, à Milan et à Venise, au Parlement européen à Strasbourg, à l'Université libre de Bruxelles, dans la Chapelle de la Sorbonne, à l'Österreichische Nationalbibliothek de Vienne, au siège du CERN à Genève, à la Frei Universität de Berlin ; à Rome, Vienne et Paris se sont tenus en outre les colloques sur la crise de l'Université, et à Strasbourg, à l'invitation du Président du Conseil de l'Europe, en collaboration avec l'Université Louis Pasteur, le colloque sur "La recherche fonda-

mentale : une priorité européenne” ; le colloque “Mémoire historique et identité européenne” a eu lieu à la Frei Universität de Berlin et celui sur “Intégration et élargissement de l’Union européenne : un défi pour la science” s’est déroulé dans la grande salle de la mairie de Vienne ; à Vienne toujours, le colloque sur “Les minorités dans les politiques linguistiques et culturelles européennes” et celui sur “L’avenir du multilinguisme européen dans l’Union européenne élargie”.

De cette énumération partielle ressort clairement l’engagement de l’Institut pour l’Europe : ce qui apparaît le plus au cœur des préoccupations de l’*Istituto Italiano per gli Studi Filosofici*, dans son rayonnement au niveau international, est la défense et la valorisation de l’héritage humaniste dont l’Europe, en dépit de tant de tragiques vicissitudes, est dépositaire. Et l’Institut est fermement convaincu que l’Europe pourra encore jouer un rôle moteur de progrès et de civilisation si elle est capable de sauvegarder et de rénover ce patrimoine humaniste.

D’éminentes personnalités du monde culturel européen ont adressé à l’Institut, à différentes occasions, des écrits et des discours de reconnaissance de la valeur de son activité. C’est un choix de ces textes qui est publié ici, avec les actes des colloques de novembre 2002, comme un autre témoignage de l’estime et de la solidarité qui entourent et confortent l’engagement de l’Institut pour l’Europe.

PARIS, 19 NOVEMBRE 2002
PRÉSENTATION DES ŒUVRES ITALIENNES
DE GIORDANO BRUNO

GUIDO DAVICO BONINO
Directeur de l'Institut culturel italien de Paris

Ouverture des travaux

Nous sommes ici ce soir pour saluer la publication de l'édition complète des *Opere italiane* de Giordano Bruno qui ont été publiées dans l'édition critique établie par un grand savant malheureusement disparu, Giovanni Aquilecchia, par la maison d'édition UTET de Turin, et dans le même texte, et avec le même commentaire, par les éditions des Belles Lettres à Paris, que vous tous connaissez et admirez.

Pour réfléchir rapidement ensemble sur ce grand personnage, ce géant de la culture italienne, il y a avec nous –et cette formule dans ce cas n'est pas du tout rhétorique– un parterre de rois, mais aussi de reines : nous attendons d'ailleurs la reine de la table, madame Michèle Gendreau-Massaloux, recteur de l'Agence universitaire de la Francophonie, c'est-à-dire la personne qui coordonne toutes les universités francophones dans le monde. Nous avons avec nous Monsieur Marc Fumarioli, de l'Académie française et du Collège de France : je me permets de signaler que la semaine prochaine, nous aurons l'honneur de présenter la traduction italienne d'un grand ouvrage de ce savant, *L'Age de l'éloquence*, qui est parue récemment en Italie aux éditions Adelphi. Il y a encore avec nous l'avocat Gerardo Marotta, le seul cas de mécénat dont l'Italie peut se vanter au niveau international, le créateur, l'animateur de l'*Istituto per gli Studi Filosofici* de Naples –il est impossible d'expliquer tout ce que fait cet immense laboratoire de réflexion, à Naples et au niveau international–, Monsieur Alain Segonds, que vous connaissez tous, qui est le directeur général des Belles Lettres, et mon collègue Nuccio Ordine, de l'université de Calabre.

S'il est vrai, comme Shakespeare l'a dit, que nous sommes faits de la matière des rêves et que les intellectuels, parfois, rêvent plus que les autres individus, j'ai moi-même fait souvent un rêve, à propos de Gior-

dano, celui d'avoir un jour un livre, qui, probablement, est impossible à écrire par un seul auteur, un livre semblable à celui qu'a écrit un jour –je parle de ma jeunesse– Marcel Bataillon sur Erasme et l'Espagne. Un livre fantastique, d'une richesse énorme, un panorama de ce qu'un personnage extraordinaire comme Erasme avait pu donner à une seule nation, l'Espagne. Mais je rêve à un livre qui pourrait reconstruire ce que Giordano a donné non seulement à l'Italie, à la France, à l'Angleterre, mais à toute l'Europe de son époque. Je me rappelle qu'un jour j'ai demandé à un grand spécialiste de littérature anglaise encore vivant, Giorgio Melchiorri, de l'université de Rome, avec l'impudeur mais aussi l'ingénuité d'un jeune élève : «Je viens de lire *Love's labours lost* de Shakespeare, *Peines d'amour perdues*, où il y a un personnage de philosophe bizarre qui s'appelle Biron. Et ce philosophe, dans la comédie de Shakespeare, dit des choses qui ressemblent étrangement à des choses que j'ai lues dans Giordano Bruno.» Giorgio Melchiorri me répondit : «C'est bien possible, nous sommes en train d'étudier tout cela. Giordano était à Londres, mais on ne sait rien de ses rapports avec Shakespeare, mais ce que cet étrange, bizarre, drôle de philosophe dit dans la pièce est très probablement quelque chose qui vient de Giordano à l'époque des dialogues qu'il écrit à Londres.» Je vous signale ce petit épisode pour vous dire la latitude de la géographie intellectuelle que Giordano, d'une certaine façon, porte avec soi.

NUCCIO ORDINE
Université de Calabre

Giordano Bruno : croiser, tolérer, rechercher

Voici donc publiées, après dix ans d'efforts, enfin, allais-je dire, les sept œuvres italiennes de Giordano Bruno, en deux volumes, chez UTET à Turin. Il s'agit d'une édition qui est le fruit d'une alliance éditoriale entre deux grands éditeurs de classiques ; le premier est Les Belles Lettres : il est inutile de rappeler l'importance des 900 volumes de la collection Budé, qui ont malheureusement, au mois de juin, comme vous savez, été brûlés et que Les Belles Lettres sont en train de réimprimer pour le mois de mai 2003. Je voudrais remercier publiquement le directeur général de cette maison, Alain Segonds, présent parmi nous, pour son engagement et pour l'aide qu'il a donnée pour les collections "Giordano Bruno" et "Bibliothèque italienne", des collections de classiques bilingues que nous avons publiés et sommes encore en train de publier aux Belles Lettres. Le second éditeur est l'UTET de Turin, dont le directeur éditorial, Monsieur Eduardo Pia est parmi nous. Il nous a fait l'honneur de venir de Turin et je le remercie de tout cœur parce qu'il a accepté de publier, dans la collection des classiques italiens, ce Giordano Bruno avec toute une série d'apparats très importants.

Tout cela a été possible grâce au remarquable travail de Giovanni Aquilecchia, qui a consacré cinquante ans de sa vie à la philologie brunienne. Cette édition critique en sept volumes, il l'a établie pour Les Belles Lettres de Paris, de 1993 à 1999, dans la collection des "Œuvres complètes de Giordano Bruno", que j'ai l'honneur de diriger avec Yves Hersant. Malheureusement, celui-ci n'est pas là, mais c'est lui qui aurait dû être ce soir à ma place, en tant que véritable directeur de la collection. Une série de conférences l'a empêché d'être ce soir parmi nous, il est à New-York.

Cette édition critique en sept volumes établie par Aquilecchia pour Les Belles Lettres trouve sa place en Italie aujourd'hui, grâce à l'UTET,

dans une prestigieuse collection de classiques italiens dirigée par Giorgio Barberi Squarotti, qui a signé la première préface au premier volume de la série française des Belles Lettres, *Le Chandelier*, en 1993.

Aquilecchia aurait dû être parmi nous, mais la mort nous l'a enlevé prématurément au mois d'août de l'année dernière, et ce soir, notre première pensée sera pour lui, condition *sine qua non* de cette entreprise éditoriale. Mais à côté de Giovanni Aquilecchia je voudrais aussi nommer Monsieur Gerardo Marotta, président de l'*Istituto Italiano per gli Studi Filosofici* de Naples. L'édition des œuvres complètes de Giordano Bruno, sans son soutien, son enthousiasme, ses encouragements, n'aurait jamais vu le jour. Il nous fait aujourd'hui l'honneur d'être parmi nous. Et de même que je vous remercie, Monsieur le directeur de l'Institut italien, pour votre hospitalité, de même je tiens à assurer publiquement Monsieur Marotta de notre vive gratitude. Il a donné, au cours des dernières années, un élan décisif aux études brunniennes dans le monde entier. C'est grâce à Gerardo Marotta qu'aujourd'hui Bruno parle en japonais, en chinois, en roumain, en espagnol, en allemand, et bientôt en anglais, dans une nouvelle collection et une nouvelle traduction. Tout cela a été possible grâce à l'encouragement et à l'aide de Gerardo Marotta.

Je voudrais aussi remercier Madame le Recteur et Monsieur Fumaroli d'avoir accepté ce soir d'être parmi nous. Nous n'avons pas oublié que vous avez tenu sur les fonts baptismaux la collection des œuvres complètes de Giordano Bruno au cours d'une cérémonie à la Sorbonne, à l'occasion de la sortie du premier volume, *Le Chandelier*, en 1993. Je voudrais encore remercier tous les collaborateurs qui ont permis de réaliser cette édition, Jean Seidengart, Tristan Dagron, Luc Hersant. Pendant une dizaine d'années, une équipe internationale a travaillé pour rédiger les préfaces, les notes, les apparats. En évitant de limiter notre entreprise à une collaboration franco-italienne, nous avons souhaité l'inscrire, par-delà les barrières nationales, dans un cadre réellement européen. En d'autres termes, nous avons voulu faire circuler Bruno dans cette même Europe qu'il a constamment parcourue, alliant liberté et mobilité, pour s'écarter des dogmes religieux, philosophiques et politiques.

Après son supplice au Campo dei Fiori, notre philosophe est entré dans l'Histoire comme le penseur des univers infinis. Plus copernicien

encore que Copernic, il est allé bien au-delà de la géniale découverte de l'astronome polonais. Pour lui, le système solaire de Copernic peut occuper n'importe quel point de l'univers infini, car aucune nécessité ne justifie la position centrale du soleil dans une cosmologie où la notion même de centre n'a plus de sens. L'espace infini se substitue radicalement à l'espace fini. De nouvelles possibilités s'ouvrent dans un monde où l'esprit peut errer sans limites, où la pensée se libère des prisons étroites de l'ancienne philosophie pour s'orienter vers de nouveaux horizons à découvrir. Or, en interprétant de manière si radicale la théorie copernicienne, Bruno aboutit à un apparent paradoxe. Nier l'anthropocentrisme, en un sens, c'est reléguer l'homme à la périphérie, mais, en même temps, c'est cette position périphérique qui rend à l'homme, en tant qu'individu, sa véritable identité. Dans un univers décentré, tout peut occuper une position centrale. En détruisant un monde fortement hiérarchisé, Bruno nous rend à un univers qui, loin de gommer les différences, les amplifie. Dans cet espace infini, une égale importance est conférée aux agrégats d'atomes, qu'ils soient immenses ou minuscules. Toute chose, tout individu singulier, peuvent être le centre de l'univers. Aussi Bruno témoigne-t-il dans ses œuvres d'une grande attention au détail, au singulier, à tout ce qui est particulier et local. Ce que Bruno recherche, c'est précisément le difficile équilibre entre la négation de toute limite et la préservation des différences. Rien d'étonnant, dans ces conditions, si le philosophe de l'univers infini a choisi de signer ses œuvres d'un toponyme, le Nolain, pour rappeler que son enracinement géographique et culturel se situait à la périphérie de l'Europe.

Sans doute cet effort théorique conserve-t-il une actualité. C'est un difficile équilibre que recherchent, eux aussi, les divers pays de la communauté européenne : abaisser les frontières nationales, construire, comme on dit, une grande Europe, cela ne signifie pas niveler les cultures particulières, la diversité des langues, la variété des racines historiques. De même ne saurait-on confondre la légitime défense des identités avec l'explosion aveugle des nationalismes, ni avec la reprise de vieux projets expansionnistes fondés sur la suprématie de telle ou telle ethnie ou sur une perverse idéologie raciste.

S'il me fallait désigner par trois mots-clefs l'essentiel de la philosophie de Bruno, je choisirais sans hésiter les verbes "croiser", "tolérer",

“rechercher”. Trois verbes fort différents sans doute, mais qui se nouent en fin de compte dans une unique *Weltanschauung*.

Croiser, parce que le Nolain nous a enseigné que sciences de l’homme et sciences de la nature ne peuvent être dissociées, car la philosophie et la science, la nature et la littérature, sont le lieu de la multiplicité, de l’instabilité, de la mutation. Toute vision unidimensionnelle ou close du savoir est vouée à ne produire que de pauvres résultats, sans nous mettre en mesure de comprendre la complexité qui régit le monde sous toutes ses formes.

Tolérer, parce qu’il ne pourra y avoir aucune paix, ni aucun progrès scientifique et social si l’on ne part pas de l’idée que la multiplicité des langues, des races, des cultures, des philosophies, des méthodes, doit être considérée comme un patrimoine et un enrichissement, non comme un obstacle à surmonter.

Rechercher, parce que la connaissance n’est pas l’aspiration à une Vérité unique et absolue. Tout au contraire, le vrai savoir résulte du principe dynamique de la recherche perpétuelle. Seul le refus d’un point de vue d’arrivée définitif, seul le rejet d’une méthode unique et globale, seul l’abandon d’un déterminisme tautologique pourront nous permettre de nouvelles découvertes et des savoirs nouveaux. Et surtout, nous pourrions renouer ainsi le fil distendu entre l’homme et la nature, entre la science et la vie, entre la littérature et la philosophie, entre l’éthique et la politique. Ces questions sont d’une actualité brûlante, grâce surtout aux travaux des grands savants qui, tels Monsieur Prigogine, ont mis l’alliance des savoirs au cœur de leurs travaux et en font une raison de vivre.

Contre une pédagogie moderne gouvernée par les lois de la vitesse et de la facilité, l’expérience de Bruno nous enseigne que l’acquisition du savoir n’est pas un don, mais le fruit d’une pénible et difficile conquête. Je voudrais lire ici pour conclure un petit passage d’un texte, l’*Oratio valedictoria*, de Giordano Bruno : «Je suis venu, moi, parmi d’autres, mu par le désir amoureux de visiter cette maison de la sagesse, brûlant ardemment de contempler ce palladium pour lequel je n’ai pas honte d’avoir subi la pauvreté, la malveillance et la haine des miens, les malédictions et les marques d’ingratitude de ceux que j’ai voulu aider et que j’ai aidés, les effets d’une extrême barbarie et d’une avarice ab-

solument sordide pour lesquels je ne me plains pas d'avoir connu la peine, la douleur, l'exil, car, en peinant, j'ai profité, en soufflant, j'ai accru mon expérience. Dans l'exil j'ai appris car, dans une courte peine, j'ai trouvé un éternel repos, dans une souffrance légère une joie immense, dans un strict exil une patrie très vaste.»

A une époque comme la nôtre, où le savoir scientifique et humaniste risquent toujours davantage d'être mis au service du profit et du marché, ou d'un vain pouvoir académique, l'expérience humaine et intellectuelle de Bruno apparaît comme un phare moral et délivre un édifiant message d'espoir aux jeunes générations du nouveau millénaire. Il ne peut y avoir de connaissance sans amour désintéressé pour la connaissance. Bien sûr, c'est un parcours difficile mais qui peut-être permettra d'entrevoir un rayon de lumière, de trouver le courage de dire non, de savoir se distinguer, et, comme le disait Italo Calvino, de ne pas se laisser passivement engloutir par l'enfer qui nous entoure. Je voudrais terminer par cette citation d'Italo Calvino : «L'enfer des vivants n'est pas chose à venir, s'il y en a un, c'est celui qui est déjà là, l'enfer que nous habitons tous les jours, que nous formons d'être ensemble. Il y deux façons de ne pas souffrir : la première qui réussit aisément à la plupart, accepter l'enfer, en devenir une part au point de ne plus le voir ; la seconde, elle, demande une attention et un apprentissage continuel : chercher et savoir reconnaître qui et quoi, au milieu de l'enfer, n'est pas l'enfer, le faire durer et lui faire de la place.» J'espère que la lecture des œuvres de Bruno nous aidera à allumer encore plus cette petite lumière.

MICHÈLE GENDREAU-MASSALOUX

Recteur de l'Agence universitaire de la Francophonie

La folie nécessaire pour certaines entreprises

Cette fête s'inscrit dans un cycle de manifestations qui tourne autour du rôle exceptionnel que tient aujourd'hui en Europe l'*Istituto Italiano per gli Studi Filosofici* de Naples, dirigé par l'Avvocato Marotta qui en est le souffle et l'âme. J'avais volontiers accepté l'invitation du directeur de l'Institut italien de Paris et j'avais trouvé très opportun que fût célébrée en ces lieux la traduction des œuvres complètes de Giordano Bruno. Et je voudrais, puisque l'on m'invite à m'exprimer et que je prends la parole de façon impromptue, remercier le directeur de l'Institut d'avoir cité Marcel Bataillon qui a été, au Collège de France, un des prédécesseurs de Marc Fumaroli dans un secteur très cher à celui-ci, le secteur des études hispanistes. Il a été le professeur qui m'a encouragée dans la recherche sur la littérature de la Méditerranée, parce qu'il était persuadé que certaines figures, dont celles dont je suis devenue spécialiste, étaient vivantes non seulement par la trace qu'elles ont laissée dans leur langue –espagnole, italienne– mais aussi par l'image qu'en donnent tous les pays où elles ont rayonné. Il m'a donné ce goût, et Giordano Bruno est vivant : il n'y a qu'à voir Campo dei Fiori, pour tous ceux qui passent à Rome et ne peuvent pas manquer de repérer tous les touristes qui s'arrêtent et se demandent : «Pourquoi ces cérémonies commémoratives, quelle figure célèbre-t-on en ce lieu ?»

Giordano Bruno est quelqu'un, comme le disait très justement Nuccio Ordine, dont l'image n'a pas cessé de hanter l'Europe et qui a apporté à l'Europe une œuvre de géant, qui vaut par son côté philosophique, par son approche de la cosmogonie, de la nature dans toutes ses composantes, par la grande nature universelle et aussi par le microcosme que constitue l'homme et dont il a été un descripteur, un connaisseur précis ; qui vaut aussi par la variété des formes littéraires, et en

particulier par l'excellence des dialogues qu'il a su conduire avec cette flamme et cet emportement qui font qu'à travers son écriture, on retrouve un peu, me semble-t-il, de la vigueur, de la vivacité des conversations, de l'art de la conversation qui était le sien.

Si donc quelques-uns, avec le soutien de grandes maisons d'édition, sous la houlette de l'*Istituto Italiano per gli Studi Filosofici* de Naples, se sont embarqués dans ce travail aussi titanesque qu'est colossale l'œuvre de Giordano Bruno, c'est avec l'ambition de restaurer ou de restituer chacun des visages que prend cette œuvre dans la totalité des cultures dans lesquelles elle se traduit. Il y a un visage japonais de Giordano Bruno, sans nul doute, et il y a un visage français. Et le visage français, il fallait avoir beaucoup de courage pour oser s'attaquer à ses différentes facettes : il fallait des philologues, des spécialistes scrupuleux capables d'avoir la conscience linguistique du temps de Giordano Bruno, et de restaurer ce qui est unique dans la relation des idées les unes avec les autres, au moment où sa pensée a explosé dans l'Europe du temps. Mais il fallait aussi des chercheurs, des professeurs, des savants, des intellectuels d'aujourd'hui, conscients de ce qu'il nous apporte. Cela, comme on vient de le dire, vaut également pour ce que peut représenter entre les pays d'Europe une nouvelle république des lettres, dont quelques-uns –dont un certain nombre autour de la table– seraient les hérauts et les héros. Pour ce que peut aussi représenter la rigueur d'une représentation d'une pensée critique en décalage avec les propos "*politically correct*" qui s'échangent autour de la planète. Une pensée de l'insolence qui soit créative et qui s'appuie sur le sentiment de la pluralité, de la diversité, du monde tel qu'il doit rester, c'est-à-dire un monde où chacun a droit non seulement à sa langue, mais aussi à sa représentation du monde et à ses rêves.

Il fallait donc que quelques-uns s'embarquent sur le très beau bateau que conduit à Naples l'Avvocato Marotta. On vient de citer quelques noms, il faudrait en ajouter beaucoup d'autres : si vous voyez la collection, vous aurez d'abord l'idée qu'elle est elle-même un symbole de diversité, par les talents individuels qui se trouvent là conjugués.

A projet giordanesque, ou brunesque, il faut une certaine folie, et si je peux dire que, pour moi, l'Europe de cette république des lettres et de ceux qui la composent à travers la traduction n'hésite pas devant la

folie, chère à Erasme, c'est que je retrouve devant l'ampleur de cette entreprise –en 1993 à la Sorbonne, on en voyait le début– une image de cet infini et de cette folie nécessaire pour aller jusqu'au bout des entreprises les plus inventives, et, par conséquent, qui exigent le plus de souffle. C'est très rare. Je ne connais pas beaucoup d'autres endroits au monde qui se trouvent en situation aussi exposée, parfois financièrement aussi risquée, et je ne sais beaucoup d'autres lieux non plus où circule entre ceux qui composent cet ensemble de traducteurs, de chercheurs, d'historiens, un esprit de joyeuse amitié, de féroce critique quand il le faut. Quelque chose qui, au fond, me fait aussi penser que l'esprit brunien n'est pas mort, et qu'il y a une façon moderne du XXI^e siècle de le représenter, dans les échanges dialogiques, parfois conflictuels –mais le conflit fait partie du dialogue– qui sont à la source de cet immense projet qui, j'en suis persuadée, aura beaucoup d'effets. Des effets théâtraux, visuels, de critique aussi, parce que les étudiants ont envie de se saisir de cela en apportant leur pierre, en en faisant à leur tour le moteur de leur future recherche. En fait, Giordano Bruno est du côté de la vie de l'esprit ; cette vie lui a coûté la sienne. Mais aujourd'hui, il me semble qu'elle a des effets forts, dans les personnes qui sont ici, dans celles qui les suivent et qui sont autour d'elles. C'est parce que ce projet est amené à connaître beaucoup de vicissitudes mais aussi, de mon point de vue, un grand succès, que je trouve très heureux qu'il vous soit exposé, parce qu'il me semble que les plus grands serviteurs de Giordano Bruno, ce sont bien sûr ceux qui l'honorent, en le publiant, en le traduisant, en l'exposant, mais ce sont aussi les lecteurs ; le relais des écrivains et des traducteurs, c'est vous. Alors je dirai simplement : «Gloire à tous ceux qui le font vivre, mais à vous, demain, de le faire vivre encore plus.»

MARC FUMAROLI
de l'Académie française

Dix ans après

Je suis très touché que Madame Gendreau-Massaloux et mon ami Nuccio Ordine aient rappelé qu'en 1993, nous étions associés pour porter sur les fonts baptismaux cette entreprise qui, à première vue, semblait assez désespérée, parce qu'autant une édition complète de Giordano Bruno en Italie s'imposait, autant en France, elle s'imposait peut-être aussi dans son principe, mais on ne peut pas dire que les historiens de la philosophie française ou les historiens des idées français avaient jusqu'alors préparé le public, même cultivé, à admettre une importance majeure à Giordano Bruno, ce personnage singulier et à la fois profondément italien, mais qui a aussi beaucoup voyagé à travers l'Europe et qui a eu sa saison française, anglaise, avant d'avoir malheureusement une saison vénitienne qui s'est très mal terminée. Et je me souviens que beaucoup de personnes que j'avais croisées à cette époque m'avaient dit que c'était une drôle d'idée de publier Giordano Bruno en français, que personne ne le lirait jamais, qu'il n'appartenait pas, au fond, à la grande tradition philosophique.

Mais grâce à ce projet, qui, en se développant, a vu la qualité de ses traductions et de ses textes approuvée par le monde savant, il me semble que, peu à peu, le chemin de Giordano Bruno s'est tracé en France, et que l'on commence maintenant à s'y intéresser de tous côtés. Il faut peut-être rappeler que ce chemin avait été ouvert pour la première fois à cet étage et à ce degré d'intérêt par une des grandes dames du Warburg Institute, Frances Yates, qui non seulement avait consacré un livre entier à Giordano Bruno, qui avait été traduit, quoique tard, en français, mais qui avait aussi consacré à Giordano Bruno un chapitre important de son livre, que Pierre Nora a publié dans la collection "Bibliothèque des Idées", *L'Art de la mémoire*. Vous savez que c'est un des

livres que la recherche universitaire a le plus développé, amplifié depuis, et nous avons maintenant deux Frances Yates vivantes, si j'ose dire, une américaine, Madame Carruthers, avec son magnifique livre *The Book of Memory*, et Lina Bolzoni, qui a donné en Italie deux ou trois volumes extraordinairement savants et novateurs pour nous faire comprendre la singularité, l'originalité de la pensée mnémotechnique du XVI^e, dont Bruno est, entre autre choses, un des représentants les plus éclatants, les plus profonds et les plus complets. Chacun de ces deux auteurs accorde chaque fois à Bruno une importance majeure. Le livre de Mary Carruthers vient d'être traduit en français, ceux de Lina Bolzoni aussi, et par ces médiations votre édition arrive de plus en plus à l'heure. Elle suit ou elle accompagne le développement de l'intérêt des lecteurs en général –et je souhaite, comme Madame le Recteur, qu'ils soient nombreux– mais aussi des chercheurs, des professeurs, des savants qui veulent aujourd'hui mieux comprendre un XVI^e siècle extrêmement touffu et complexe, dont les paramètres nous sont très souvent étrangers, mais qui n'en n'exerce pas moins sur nous une attraction qui ne s'est pas interrompue, même lorsqu'il s'est mis à ne plus ressembler à celui que nous avait présenté Burckhardt ou à celui que nous présentait encore André Chastel il y a une trentaine d'années.

La personnalité de Bruno, ses œuvres si diverses me paraissent être le fer de lance ou l'étrave à travers laquelle toute une nouvelle vision du XVI^e siècle, et en général de la Contre-Renaissance, comme un chercheur italien l'a qualifiée, se présente maintenant, et il y avait donc une sorte d'actualité, qui n'était pas perceptible encore en 1993, mais qui l'est aujourd'hui, à cette grande édition de Bruno.

Un autre grand aspect que je vois, c'est qu'elle est le résultat de la conjonction, de la collaboration de trois institutions relativement indépendantes, qui ne sont pas officielles, mais qui sont des institutions de haut savoir : il y a d'abord, naturellement, l'UTET –c'est là que j'ai lu les poètes italiens de l'époque baroque, les prosateurs italiens, dans toutes ces merveilleuses anthologies qui vous permettaient de comprendre la richesse de la littérature et de la pensée italienne aux XVI^e et XVII^e siècles. Cette merveilleuse compagnie, représentée aujourd'hui par son directeur, en est la direction principale, puisque c'est pour elle qu'avait été préparé le texte à partir duquel vous avez pu travailler.

Il y a les éditions des Belles Lettres, qui, vous le savez, ont subi récemment un grand désastre, un incendie qui a fait beaucoup de bruit en France, mais qui n'en poursuivent pas moins leur œuvre d'éditeur, en particulier de la société Guillaume Budé, c'est-à-dire de tous les grands textes classiques de l'Antiquité grecque et latine, mais qui ont eu aussi depuis le début, dans leurs collections, une série d'ouvrages, de textes et de traductions de l'Italie de la Renaissance. Là encore, je dois beaucoup aux Belles Lettres car c'est dans leurs collections que j'ai lu les travaux sur Marsile Ficin, dont vous avez traduit dans une première collection les dialogues platoniciens ou certains commentaires de Platon ; c'est là que les œuvres de Monseigneur Marcel sur Ficin ont été publiées, c'est là aussi que vous avez publié d'autres textes d'Alberti. Et cette collection de traductions de Bruno prend la suite et s'intègre à l'intérieur de cette tradition qui ne dissocie pas –et cela me paraît très fort et fondamental pour la culture européenne, puisque l'on veut bien maintenant envisager cette question– mais, au contraire, associe la Grèce antique, la Rome antique et l'Italie de la Renaissance. Ce sont à mon avis les trois grandes sources dont l'Europe moderne a tiré son originalité, sa vitalité, et peut-être même sa singularité la plus profonde. La collection Budé est hébergée par Les Belles Lettres, mais Les Belles Lettres, en publiant au-delà de la collection Budé, sont aussi une composante essentielle de cette entreprise.

Et enfin, autre institution étrange, non gouvernementale, animée par l'esprit de générosité et d'amour des choses de l'esprit comme nous en avons peu en Europe, peut-être même dans le monde, c'est l'Institut d'Etudes Philosophiques de Naples ; personnellement je dois beaucoup à cet Institut ; je crois que j'y ai enseigné presque autant qu'au Collège de France et chaque fois que j'y ai enseigné, j'en ai tiré des articles, ou un livre, parce qu'on enseigne là dans des conditions d'indépendance, de liberté, devant un public peu nombreux sans doute mais extrêmement compétent et qui est un interlocuteur tout à fait exceptionnel. Bref, dans ce palais Serra di Cassano de la via Monte di Dio à Naples, nous avons un des lieux les plus riches de générosité mais aussi de variété que l'on puisse connaître dans le domaine des hautes études européennes. J'ai eu l'occasion récemment de feuilleter l'annuaire –portant sur un grand nombre d'années– de toutes les activités de l'Institut, et je

dois avouer que c'est une lecture très impressionnante, parce que cela va de la philosophie à la neurobiologie, toute la gamme de l'encyclopédie moderne s'y trouve représentée, par un nombre de savants éminents du monde entier : vous avez là des Américains, des Allemands, des Japonais, des Français, et c'est un des lieux de rencontre, de *propagation* comme on dit en anglais, tout à fait extraordinaire.

Il est tout à fait symptomatique que dans une entreprise comme celle de l'édition de Bruno en France, Gerardo Marotta ait tenu à intervenir et à soutenir les éditions des Belles Lettres pour que cela puisse être possible. Alors pourquoi ? Il faut dire que derrière l'Institut et dans l'esprit de Gerardo Marotta, le génie de Naples se manifeste. Lorsqu'on est dans cet Institut, au palais Serra di Cassano, il y a une porte qui devrait donner sur la rue, mais qui est éternellement fermée ; cette porte symbolise le martyr d'un prince de cette grande famille, qui a été exécuté lorsque la révolution napolitaine de 1799 a échoué. Je crois que tout l'Institut est fondé sur l'intention d'offrir en quelque sorte à ce martyr une compensation dans la recherche de ce pour quoi il a vécu et il est mort, et cet idéal, c'est avant tout celui de la liberté. Il y a un mythe de la révolution napolitaine à l'Institut, et en ce sens nous sommes dans la tradition de Bruno, esprit libre par excellence, celui qui en fait a écrit : «*Per il filosofo, ogni terreno è patria.*» Ce texte que j'ai découvert récemment, est la source d'un mot que Pérez, un autre grand savant du XVI^e, utilise sans cesse : «Pour l'homme de lettres, tout le monde est patrie.» C'est un souvenir de sa lecture de Bruno, et personne n'avait remarqué jusqu'ici que Pérez avait lu Bruno, mais on peut le prouver à partir de cette réminiscence de la formule de Bruno. Il y a effectivement dans l'Institut d'Etudes Philosophiques de Naples une inspiration, une orientation, qui n'est pas du tout idéologique, mais avant tout orientée par le culte de l'esprit.

Partout où il y a censure, partout où il y a répression, partout où il y a dogmatisme, l'Institut d'Etudes Philosophiques introduit son contrepoison. On a là, je crois, un exemple de ce que peut faire une inspiration privée, au service d'une cause générale, et de ce que peut faire la collaboration de trois institutions de nature différente, mais qui, par leur solidarité, opèrent des miracles, puisqu'au départ, cette édition française de Bruno était improbable, ou d'une audace démesurée. Grâce à ces

trois institutions, la chose est devenue une évidence, et maintenant est entrée dans le cours normal de la réflexion et de la recherche française et européenne. Je ne sais comment vous remercier, après dix ans, de m'avoir demandé de corroborer la confiance que j'avais accordée à cette collection au moment où elle a été présentée pour la première fois, dans les lieux qu'à l'époque Madame Gendreau-Massaloux gouvernait, c'est-à-dire les grands salons de la Sorbonne.

Je ne veux pas vous en dire davantage car mon intention n'est pas vous faire une conférence sur Giordano Bruno, d'abord parce que mes notions sur Bruno datent un peu ; je me souviens d'avoir lu d'ailleurs dans la collection des universités de France, ce sublime texte *Gli eroici furori*, qui est un des plus beaux ensembles de poèmes de l'époque, du niveau de *L'Hécatombe à Diane* de d'Aubigné : les deux textes sont à peu près contemporains, c'est la même inspiration, et c'est du même degré poétique, auprès duquel même les textes surréalistes les plus exaltés semblent mondains, si j'ose dire. Il est évident que maintenant, grâce aux deux volumes de la collection UTET que j'ai reçus il y a quelques semaines, je serai disposé cette fois à connaître toutes les facettes de la pensée de Bruno, mais il faut me laisser un peu de temps et vous m'avez pris un peu de court pour que je puisse vous exposer les conclusions de mes lectures complètes, que je vous invite à faire. Rendez-vous dans un an, lorsque nous aurons une bonne connaissance, grâce à l'édition plus complète, de l'œuvre de Bruno.

ALAIN SEGONDS
Directeur éditorial, Les Belles Lettres

Cinquante ans de travaux de Giovanni Aquilecchia

Je suis particulièrement heureux de célébrer deux grands événements, d'une part l'achèvement de l'édition des Belles Lettres et surtout la publication du texte de notre édition, encore enrichi, dans la prestigieuse collection UTET.

Je voudrais m'étendre sur trois sujets : en premier lieu je voudrais parler de l'édition Aquilecchia elle-même, et dire quelques mots en mémoire de Giovanni Aquilecchia, dont nous avons célébré il y a quelques jours la mémoire à Londres. Je voudrais rappeler l'importance de son édition et la haute valeur de ses méthodes. Je veux vous en dire un petit mot : cela peut paraître un peu technique mais cela est à mes yeux essentiel. La deuxième chose consistera à dire quelques mots sur les rapports entre l'édition UTET et celle des Belles Lettres, et la troisième, l'avenir : qu'attendre des Belles Lettres au sujet de Bruno.

En ce qui concerne Giovanni Aquilecchia, sans son opiniâtreté et son ardeur, il n'y aurait tout simplement pas d'édition de Giordano Bruno ni ici ni ailleurs, car il existait sans doute en Italie, lorsqu'il s'est mis au travail, bien des éditions italiennes des œuvres de Bruno, et la dernière en date, celle de Gentile, réimprimée une grande quantité de fois, et en dernier lieu sous la direction de Aquilecchia lui-même, pouvait sembler satisfaire les besoins les plus divers.

En réalité, dès ses premiers travaux (qui datent des années 50), Giovanni Aquilecchia avait envisagé une refonte complète de l'édition pour qu'elle puisse enfin prétendre au statut d'édition critique. Car depuis le début du siècle, moment où avait été conçue l'édition Gentile, les méthodes d'édition critique des textes modernes ont considérablement évolué, sous l'influence, essentiellement, des travaux des savants anglais, qui ont mis au point et développé ce que l'on appelle la biblio-

graphie matérielle. Désignation qui recouvre essentiellement des opérations peu exaltantes, je dois le dire, de collation de tous les témoins imprimés d'un texte, pour essayer de récupérer le meilleur texte possible. En un mot, on cessait de considérer une édition imprimée au XV^e ou au XVI^e siècle comme un unique témoin, on regardait au contraire chaque exemplaire *comme* un témoin. Que cette méthode soit née en Grande-Bretagne se comprend facilement si l'on veut bien se rappeler que le texte de leur héros national, Shakespeare, bien qu'il ne soit connu que par des éditions imprimées, est notablement mal transmis. On avait depuis longtemps fait remarquer que le même tirage d'un *quarto* ou d'un *octavo* pouvait comporter des variantes de grande importance d'un exemplaire à l'autre. Des recherches subséquentes ont montré qu'un auteur, en Angleterre, en particulier, pouvait intervenir au cours même du tirage de son livre et introduire des corrections plus ou moins importantes, ou bien que le manuscrit de l'auteur pouvait passer entre les mains d'un régisseur de théâtre, et être mutilé pour être rendu plus apte à une interprétation théâtrale, tandis qu'un tirage postérieur pouvait refléter beaucoup mieux le manuscrit de l'auteur. D'où une profusion de travaux sur les imprimés anglais des XV^e et XVI^e siècles, sans aucun équivalent dans aucun pays au monde à l'heure actuelle.

Dès les début des années 50, Giovanni Aquilecchia, qui enseignait en Angleterre, avait acquis la conviction qu'il en allait de même dans le cas de Bruno, avec la complication supplémentaire que les ouvrages de Bruno, imprimés à Londres sur un très court laps de temps, l'avaient été par un imprimeur qui n'avait jamais imprimé aucun livre italien. On imagine le nombre de fautes, qui, en dépit d'une correction exacte— j'ajoute que Bruno avait exercé le métier de correcteur d'imprimerie à Genève, au début de son exil— avaient subsisté dans le texte, d'où la tentation de Bruno de corriger au fur et à mesure ces fautes et, à cette occasion, d'introduire telle ou telle correction dans le texte même. En outre, les tirages de ces premières éditions à compte d'auteur très probablement, étaient sans doute très restreints : l'imprimeur avait tenté de réemployer des cahiers rejetés par Bruno parce que déjà corrigés, mais utilisés pour refaire un exemplaire, d'où l'existence de ces exemplaires composites, c'est-à-dire qu'il ne suffit pas de classer les exemplaires, il faut en réalité tous les regarder.

Il n'était donc pas possible d'établir le texte de Bruno sans accomplir la collation du plus grand nombre possible d'exemplaires imprimés, ce qui est devenu possible grâce à l'usage du microfilm et grâce à la collection de ces microfilms recueillis par le *Centro di Studi Bruniani*, patronné par l'*Istituto*.

L'édition que nous avons publiée aux Belles Lettres résulte donc de ce très patient travail de collation et de comparaison, entrepris par Giovanni Aquilecchia pendant près de cinquante ans. Telle est l'origine des précieuses notes philologiques placées en tête de chacun de nos volumes. Je voudrais dire, en tant qu'éditeur et en tant que philologue classique représentant de la société d'édition des Belles Lettres, où l'on se targue de pratiquer une certaine exigence philologique, que j'ai pris une belle leçon de science éditoriale de la part de Giovanni Aquilecchia, leçon qui pourrait être méditée utilement par tous nos seizièmistes, qui trop souvent encore, ne sont pas attentifs aux implications de cette *material bibliography*, peu ou pas enseignée en France. Ne serait-ce que pour cette raison, un éditeur comme Les Belles Lettres, si attaché à la science philologique, se devait d'accomplir l'édition de Giordano Bruno. Chemin faisant, d'ailleurs, Giovanni Aquilecchia a enseigné à tous nos traducteurs, préfaciers et annotateurs, ses méthodes et cette technique, et leur a libéralement communiqué ce qu'il savait de Bruno après cinquante années de recherches ininterrompues. A sa mémoire je voudrais, une nouvelle fois, rendre le plus vibrant hommage, parce que je pense qu'il est très bien de parler des traducteurs et des annotateurs, mais je rappelle que cette édition n'existerait pas sans le travail obstiné de cet homme qui s'était, comme l'a dit l'avocat Marotta, exilé à Londres pour exercer, dans une liberté totale, la profession qu'il avait envisagée pour toute sa vie, celle d'éditeur de textes. C'est un parfait modèle pour les éditeurs de textes des éditions Les Belles Lettres.

Je voudrais dire ensuite quelques mots au sujet de l'édition UTET. Dès l'origine, il avait été prévu de donner un accès particulier à notre édition au public italien, à qui elle était destinée. Non pas sous la forme de reproduction sans garantie de notre édition, ou même d'une mutilation, comme cela est arrivé, mais sous la forme d'un travail surveillé par Aquilecchia soi-même : c'est l'origine de l'édition UTET, dont nous célébrons ce soir la parution toute récente. Comme éditeur je ne

peux que me réjouir de la collaboration qui s'est instaurée entre nos deux entreprises, l'UTET et Les Belles Lettres, et je dois avouer ma fierté d'avoir collaboré, si peu que ce soit, à la réalisation de ce très beau monument à la fois typographique et scientifique dont vous pouvez voir un exemplaire. L'édition UTET, grâce à celui qui l'a menée à bon port, c'est-à-dire Nuccio Ordine, après la mort de Giovanni Aquilecchia, n'est pas une simple adaptation de l'édition française : elle reprend sans doute notre texte critique, l'essentiel de nos notes exégétiques, mais elle ajoute une préface considérable, qui d'ailleurs méritera une publication à part, sous forme de livre, en Italie comme en France. Elle ajoute des appendices métriques et poétiques, et même un appendice iconographique, sur les représentations et les portraits anciens de Giordano Bruno, ainsi que sur les livres d'emblèmes qui ont servi de modèles, de sources à Bruno, en particulier dans ses *Fureurs héroïques*. C'est donc une édition qui marque une date importante dans les travaux brunien.

En troisième lieu, je voudrais revenir aux Belles Lettres, et partirai de l'adage, cette fois fondé : «A quelque chose malheur est bon.» Il y a quelques mois, vous le savez sans doute et Monsieur Fumaroli l'a rappelé, notre société a perdu, dans un grand incendie, quasiment la totalité de ses stocks, environ deux millions cinq cent mille volumes, perdus en sept heures de temps, y compris naturellement tous les exemplaires restants de Bruno. Aujourd'hui, nous ne pourrions vous fournir aucun exemplaire d'aucun des volumes de Bruno de notre édition. Rassurez-vous, dès le mois de février, nous réimprimerons les volumes, en commençant par *Il Candelaio*, et nous avons saisi cette occasion pour corriger méthodiquement les fautes d'impression que le travail de préparation de l'UTET nous a révélées. Donc, à quelque chose malheur est bon, et nos volumes reviendront, un peu meilleurs je l'espère. En même temps, nous unifierons nos notes, modifierons ça et là la traduction et pourrions donc remettre sur le marché, au cours de l'année 2003, une deuxième édition de Giordano Bruno que nous appellerons, nous l'espérons justement, soigneusement "revue et corrigée".

ILYA PRIGOGINE

Prix Nobel

L'actualité de Bruno (communication envoyée)

Chers amis, cher avocat Marotta,

C'est avec grand regret que j'ai dû renoncer à assister à cette réunion, je le regrette d'autant plus que, introduite par mon ami Nuccio Ordine, j'ai de plus en plus d'intérêt et d'admiration pour l'œuvre de Giordano Bruno. J'ai lu l'introduction monumentale que Nuccio Ordine m'a fait parvenir, j'en suis resté stupéfait. Que d'idées géniales, que d'intuitions géniales chez Bruno, qui dépassent largement le niveau intellectuel de son époque. Il me semble qu'il y a une véritable injustice : il faudrait mettre plus en avant Giordano Bruno comme prophète de la science moderne ; je pourrais citer plusieurs points où les questions posées par Giordano Bruno sont des questions dont nous discutons encore aujourd'hui. Une de ces questions est évidemment celle de l'univers infini : nous ne savons pas si nous sommes dans un petit globule qui nage dans un milieu où se trouvent de nombreux univers ou bien si notre univers est unique. Mais même unique, il est immense, et dans un certain sens, correspond à l'image d'univers infini de Bruno.

Bruno insiste sur l'absence de centre : tout point de l'univers est le centre, c'est bien la situation qui se retrouve dans le modèle homogène et isotrope de la cosmologie moderne. Chaque galaxie a autour d'elle d'autres galaxies qui s'écartent à une vitesse proportionnelle à la distance. Il n'y a pas de centre. L'idée d'un univers infini est plus proche que jamais de l'homme d'aujourd'hui, grâce aux technologies et à l'informatique, nous sommes rattachés à tous les points du globe. Nous sommes devant une humanité essentiellement infinie. Il est bien connu que cette situation qui est à l'origine de la globalisation, contient le meilleur et le pire.

L'homme n'est plus prisonnier de la terre : pensons aux expéditions sur Mars dans le futur immédiat. Mais quelle est la fraction que nous

pouvons explorer ? Pour le moment, c'est la valeur finie de la vitesse de la lumière qui nous rend prisonniers. Est-ce une prison définitive ? Actuellement, il y a beaucoup de recherches qui indiquent que la vitesse de la lumière est un phénomène plus complexe qu'on ne le croyait. Il peut y avoir des exemples où la vitesse de la lumière est plus grande qu'on ne l'avait prévu, et aussi des exemples étudiés expérimentalement où cette fois la vitesse de la lumière est plus petite. Nuccio Ordine a écrit à propos de Bruno, dans son nouveau livre : «Le choix lucide d'une philosophie de l'infini exige une participation totale qui implique nécessairement une modification de l'existence personnelle.» Il me semble qu'il y a là une profonde vérité : nous ressentons le besoin d'une société plus conforme à la diversité et aux dimensions que nous trouvons autour de nous. Mais pour se retrouver en harmonie avec cet univers, en devenir perpétuel, nous devons trouver de nouvelles méthodes d'exploration. L'univers a une dimension narrative ; à tous les niveaux, nous constatons qu'il y a une forme d'histoire.

Le caractère narratif signifie qu'il y a des imprévus, des événements, d'où l'idée d'un univers aléatoire. Mais nous sommes loin d'avoir trouvé la dimension quantitative qui convienne à la dimension de notre vision. Pour terminer, je citerai encore une autre phrase de Nuccio Ordine : «Penser l'univers, cela consiste d'une certaine manière pour un homme à se penser soi-même comme la minuscule partie d'un tout, à manifester avec enthousiasme la certitude que même sa propre vie participe, toutes proportions gardées, à l'incessant mouvement de l'univers.» Dans mes propres réflexions, qui ont accompagné ma vie de chercheur et d'enseignant, c'est exactement la conclusion à laquelle j'étais arrivé. Aussi est-ce par un hommage ému à Bruno que je termine cette brève note.

PARIS, 20 NOVEMBRE 2002
COLLOQUE DE L'UNESCO "TRENTE ANS D'ACTIVITÉ
DE L'ISTITUTO ITALIANO PER GLI STUDI FILOSOFICI : UN BILAN"

Ouverture des travaux

C'est avec beaucoup d'émotion que j'ouvre les travaux de cette journée en l'honneur de l'*Istituto Italiano per gli Studi Filosofici* et de son président Gerardo Marotta, en qui je salue l'un des hommes les plus distingués de l'histoire intellectuelle européenne de ce dernier quart de siècle. Permettez-moi tout d'abord de me réjouir de l'importante participation du public à cette journée : ce qui montre que même à Paris, si loin de Naples, nombreux sont ceux qui désirent s'associer à l'hommage à un Institut qui s'est toujours voulu non seulement un Institut spécialisé, philosophique, mais aussi un centre de rayonnement intellectuel, civil et éthique, renouvelant ainsi la grande tradition des Lumières napolitaines. C'est donc d'une entreprise de renouveau intellectuel, d'engagement intellectuel qu'il s'agit, aujourd'hui, ici.

Mais je ne veux pas retenir l'attention plus qu'il ne faut. Je ne peux que remercier encore une fois les participants qui ont accepté de venir s'exprimer aujourd'hui, parfois de Paris, parfois de province, parfois de l'étranger, parfois avec des engagements déjà pris qu'ils ont dû annuler, mais qui l'ont fait toujours volontiers, parce que c'est là une entreprise à laquelle –je crois– tout le monde est vraiment sensible.

Je voudrais aussi remercier, au nom du Conseil International de la Philosophie et des Sciences Humaines, les autres instances qui ont bien voulu s'associer à cette journée, la favoriser, l'aider et la soutenir. Je pense, tout d'abord, à la délégation de l'Italie auprès de l'UNESCO. Je pense à la division "philosophie" de l'UNESCO, qui a accepté d'être ici, en ce qui est en quelque sorte un jour de veille, puisque demain aura lieu la grande journée mondiale de la philosophie –et nous vous sommes particulièrement reconnaissants de cette présence. Je voudrais aussi signaler la présence dans la salle de Madame Frances Albernaz, qui

est l'âme du programme de l'Unesco "Chemins de la pensée", dont la dernière réunion a précisément eu lieu à l'*Istituto*. Je voudrais aussi remercier Madame Michèle Gendreau-Massaloux d'avoir accepté de s'exprimer deux fois de suite, hier et aujourd'hui, encore sur ce sujet ; et c'est avec beaucoup d'émotion que je salue la présence du Professeur Paul Ricœur, qui n'a pas voulu manquer la rencontre d'aujourd'hui avec Gerardo Marotta. Il y a eu quelques défections : heureusement, elles ne sont pas nombreuses. Je regrette particulièrement l'absence de deux personnes, celle de Ilya Prigogine et de Jacques D'Hondt : elles sont dues à des problèmes de santé, que nous espérons passagers mais qui les ont empêchés d'être parmi nous aujourd'hui. Le Professeur Prigogine a envoyé un message à l'Avvocato Marotta formulant tous ses regrets pour cet empêchement, et le Professeur D'Hondt, avec qui j'ai parlé il y a quelques jours, a fait de même. Nous formulons tous nos meilleurs vœux pour leur rétablissement prochain. Mais je donne immédiatement la parole à l'Ambassadeur d'Italie auprès de l'UNESCO, Monsieur Francesco Caruso.

FRANCESCO CARUSO
Ambassadeur d'Italie auprès de l'UNESCO

Un palais ouvert au public

Je crois que je dois vous faire part de mon embarras et de ma joie. Mon embarras, parce que vous savez que les diplomates sont appelés à couvrir plusieurs domaines, les sciences, la culture, l'éducation, les sciences sociales –et parfois, quand on est parmi des philosophes, dans un séminaire d'études philosophiques, on est quelque peu gêné. Car en général, nous, les diplomates, les ambassadeurs, les représentants d'un pays, nous sommes trop souvent appelés à saluer, avec enthousiasme, des personnes que nous ne connaissons pas. Aujourd'hui en revanche, cette rencontre m'apporte beaucoup de joie, parce que je connais, j'ai le privilège de connaître depuis longtemps le Président de l'*Istituto Italiano per gli Studi Filosofici*, l'Avvocato Marotta, parce que je suis napolitain, que je connais son bureau et les lieux de l'Institut. Il s'agit donc d'une participation directe ; et, puisque vous me donnez la parole bien que je sois parfaitement ignorant en matière de philosophie, j'en profite pour dire à quel point je suis heureux de cette nouvelle rencontre, la cinquième, avec l'Avvocato Marotta.

J'ai rencontré l'Avvocato pour la première fois en Tunisie, pays arabe, musulman, où j'étais ambassadeur il y a quelques années et où on enseignait quand même, dans certains lycées, la philosophie. Cet enseignement était le résultat d'un esprit ouvert, qui était celui de Monsieur Karfi, qui a été nommé Ministre de la culture à un certain moment. Pendant cette période, Marotta a immédiatement profité de l'occasion pour venir à Tunis. A ce moment-là, l'*Istituto Italiano per gli Studi Filosofici* avait établi un accord très intéressant avec la Rai, la télévision italienne : celle-ci éditait une œuvre passionnante, une histoire de la pensée philosophique en vingt-quatre cassettes, qui ont été offertes au Ministre de la culture, Karfi, pour qu'elles soient utilisées dans les écoles

tunisiennes. Je crois savoir, Président Marotta, qu'on a fait beaucoup de cassettes pirate de cette édition de la Rai et qu'on les a diffusées dans les écoles. Depuis, le Palazzo Serra di Cassano à Naples, qui représente beaucoup dans l'histoire de la ville et de sa pensée, m'a accueilli comme invité de l'Avvocato Marotta.

C'est donc de lui et de son Institut, plutôt que de philosophie, que je parle, en toute connaissance de cause. Je peux vous dire que son Institut fait revivre, à Naples, la grande tradition de la philosophie, la tradition philosophique propre à la ville de Naples. Immédiatement, on pense aux noms de Giambattista Vico et, plus récemment, des frères Bertrando et Silvio Spaventa : ce sont des esprits qui habitent le bureau de Monsieur Marotta et ces lieux où on est invité, et par lesquels passent, depuis trente ans, plusieurs générations – parce qu'aujourd'hui nous célébrons les trente ans de l'intelligentsia napolitaine.

Serra di Cassano est un nom qui appartient à cette aristocratie napolitaine très proche des rois qui régnaient sur Naples. Un fils de cette famille, Gennaro Serra di Cassano, participa à la révolution napolitaine de 1799, ce qui lui coûta la vie : il fut décapité et, depuis lors, le Palazzo Serra di Cassano, un monument situé à deux cents mètres du Palais Royal de Naples – c'était donc le cénacle le plus important, celui qui était au cœur de la ville – a été fermé. Depuis, le grand portail est resté clos, en signe de deuil, jusqu'à il y a quelques années – je crois me souvenir quatre ou cinq ans – lorsque le Palais a été réouvert par une cérémonie fastueuse où étaient présentes, au plus haut niveau, les instances et les autorités napolitaines et italiennes. Mais, par une entrée secondaire du Palais, on peut quand même accéder à l'*Istituto Italiano per gli Studi Filosofici*, qui est le royaume de Marotta et de ses professeurs, de ses collaborateurs, et où sont passées différentes générations de jeunes gens.

J'aimerais à ce propos citer l'un des pères fondateurs de l'UNESCO, de cet organisme de maintien de la paix des Nations-Unies, à travers la culture, la science, l'éducation et la communication : je parle de Julian Huxley, qui avait dit, déjà en 1947, que les philosophes doivent sortir de leur tour d'ivoire, qu'ils doivent descendre dans la réalité, participer à la vie active. Je crois que c'est là le plus grand privilège dont l'Italie, et Naples en particulier, sont redevables à l'activité que l'*Istituto* mène

depuis trente ans : cette ouverture aux jeunes, cette volonté de les introduire dans la vie sociale, pour que –comme le préconisait Huxley– leur vie ne soit pas une tour d’ivoire, mais soit ouverte à tous. En parcourant trente ans d’histoire de l’Institut, il me vient à l’esprit également un passage de Hegel, qui dans sa préface à la *Philosophie du droit* disait : «La philosophie est la compréhension du présent et du réel... chaque homme est le fils de son temps» et, aussi, «la philosophie est son propre temps, appris par la pensée.» Je crois que cela est un message et que l’*Istituto* en a fait son étendard. La présence de tant de jeunes aujourd’hui le confirme. Le petit aparté auquel vous avez assisté tout à l’heure, où l’Avvocato Marotta a annoncé qu’il y aura des bourses d’études pour les étudiants ; voilà ce qu’il y a de mieux, je crois, voilà ce que nous, et moi-même en tant qu’étranger à la philosophie, retenons du message de l’*Istituto Italiano per gli Studi Filosofici* ; cette ouverture, cette compréhension, cette participation des jeunes à la vie de l’Institut. Président Marotta, j’ai eu le privilège, encore une fois, de vous rencontrer tout au long de ma carrière. Je vous salue, je salue les trente ans de l’Institut. Longue, longue vie à vous personnellement, et à l’*Istituto Italiano per gli Studi Filosofici*.

JÉRÔME BINDÉ

Directeur de la Division de la prospective
de la philosophie et des sciences humaines de l'UNESCO

Un travail commun pour des sociétés du savoir

Je voudrais rebondir tout de suite sur les propos de Monsieur Caruso, qui a très justement rappelé que, pour Hegel, la philosophie c'est la compréhension du présent et du réel. Je crois que Benedetto Croce, qui était un autre philosophe napolitain très illustre, disait souvent : «L'Histoire est toujours contemporaine.» Et, je crois que, si on comprend bien le propos de Hegel, on peut dire, dans ce sens, que la philosophie aussi est toujours contemporaine ; je serais d'ailleurs prêt à l'affirmer dans tous les sens du terme, et cet événement qui aura lieu demain à l'UNESCO, la Journée de la philosophie, me semble être là pour le démontrer.

J'ai évoqué la célébration d'aujourd'hui en la liant à celle de demain, à laquelle vont d'ailleurs participer un certain nombre d'entre vous. Et je voudrais inviter tous les participants d'aujourd'hui, bien sûr, à cette journée. Il sont tous invités, même s'il n'ont pas reçu formellement une invitation.

Je voudrais saluer, bien sûr, tout d'abord, l'Institut italien pour les Études Philosophiques, qui, sous cette présidence absolument remarquable de Gerardo Marotta, nous réunit ici, pour nous pencher sur trois décennies passées à cultiver la liberté de pensée, la compréhension et les valeurs humaines. Je tiens aussi à remercier Gerardo Marotta d'avoir choisi l'UNESCO pour célébrer cet hommage, car ce choix montre toute la convergence, en fait, de nos projets, du projet de l'Institut et de celui de l'UNESCO. Je dois dire qu'il s'agit d'une reconnaissance réciproque. Je ne vais pas rappeler tout ce que l'UNESCO a fait avec l'Institut, mais je voudrais simplement évoquer quelques événements : le dernier, par exemple, auquel j'ai moi-même participé, était une réunion du programme de philosophie et des sciences humaines de l'UNESCO autour du pro-

jet “Chemins de la pensée à l’aube du troisième millénaire”, animé par notre ami Eduardo Portella. Nous y avons tenu une réunion sur le thème : “Quel savoir, pour quelles sociétés ?” Je peux témoigner que ce fut non seulement une conférence d’un niveau philosophique exceptionnel, mais aussi une réflexion prospective, d’autant plus utile que le Rapport mondial de l’UNESCO que je suis chargé de coordonner porte sur le thème : “Construire des sociétés du savoir”. On voit bien par là que la philosophie peut contribuer directement aux autres travaux de l’UNESCO. Tel est en effet notre projet : revitaliser la philosophie à l’UNESCO pour qu’elle puisse irriguer l’ensemble du programme de l’Organisation. Car nous croyons que réfléchir aux possibilités futures du savoir, à l’émergence éventuelle de sociétés du savoir, cela suppose qu’on ait conscience d’un premier paradoxe, qui est celui même de la philosophie, celui de la prospective et de la connaissance : c’est que le savoir, sauf à vouloir le définir en termes transcendants, n’est jamais un lieu auquel on pourrait espérer un jour accéder. Il n’y a pas, en quelque sorte, de paradis du savoir. Le savoir est chemin ; il est voyage ; il est construction. Et la surprise de ce voyage est que sa quête est, au sens propre, infinie. Plus on travaille, d’ailleurs, aux lisières de l’inconnu, serait-ce avec les instruments toujours plus puissants de la science, et plus ce mystère s’épaissit.

Je voudrais simplement, pour conclure, vous souhaiter la bienvenue, au nom du Directeur général de l’UNESCO, du Secteur des sciences sociales et humaines et de la Division de la prospective, de la philosophie et des sciences humaines que je dirige. Je forme en outre des vœux pour que cette société des savoirs que constitue l’Institut des Études Philosophiques de Naples continue de connaître le succès bien mérité qui a couronné jusqu’ici la plupart de ses entreprises.

MICHÈLE GENDREAU-MASSALOUX
Recteur de l'Agence universitaire de la Francophonie

Un lieu philosophique

Aucun lieu du monde n'est un simple point sur une carte. C'est une entité liée à une mémoire, à une histoire, à une action dans le monde. Ce n'est que tardivement (car du fait de ma formation, j'étais plutôt sensible à la dimension philosophique et littéraire des sciences humaines) que j'ai découvert l'importance, que de nouveaux géographes ont mise en valeur, de l'écoumène, «demeure de l'être de l'humain», du lieu conçu non seulement comme un espace cartographiable (*topos*), mais aussi comme un lieu existentiel (*khôra*) exprimant la relation entre l'homme et son territoire, autrement dit la géographicité de l'être. En ce sens, l'*Istituto Italiano per gli Studi Filosofici*, via Monte di Dio, à Naples, n'est pas seulement un repère sur le plan d'une ville : il est aussi un endroit qui a été forgé par ceux qui l'ont habité et qui les a formés en retour. Mais il est, de plus, un lieu *philosophique* à la fois récepteur et producteur de philosophie, et c'est pourquoi, depuis longtemps, l'université, dans le monde entier, prête une grande attention à cette adresse.

Je voudrais, à mon tour, rendre hommage à un lieu, à une institution en la personne de son président l'Avvocato Marotta, à un projet qui est un engagement.

Le Palazzo Serra di Cassano symbolise toute une famille, celle de ce jeune garçon qui, dans la fleur de son âge, fut fauché par la contre-révolution de Naples. Mais outre cette figure stendhalienne, le lieu illustre aussi l'héritage intellectuel que Naples a reçu de la Grande-Grèce, la *Magna Grecia* : l'Avvocato Marotta n'a pas manqué, par les expositions, colloques et ouvrages collectifs qu'il a conçus et mis en œuvre, de rendre actuelle la solidarité qui relie Naples aux courants philosophiques et culturels qui ont animé l'espace méditerranéen depuis l'Antiquité.

Entre l'Orient et l'Occident, Naples a fait se croiser des approches du monde, émerger des familles d'esprit, dont l'Avvocato est un témoin, qu'il réincarne et illustre à sa façon. Après la Grande-Grèce et la Romanité, le Siècle des Lumières a vu la ville, dialoguant avec les Anglais, avec Montesquieu et les Encyclopédistes, se disposer à recevoir l'héritage de la Révolution française. Elle a connu aussi, de cette période, les troubles et les guerres. Les deuils et les drames qu'ils ont engendrés ne sont sans doute pas étrangers à ce que l'Avvocato Gerardo Marotta porte en son cœur de désir de paix, jusqu'à cet *appello per la pace* dont il est un des fervents artisans. Ce qu'il représente symboliquement, à travers l'institution qui nous rassemble aujourd'hui, c'est encore la tradition des familles qui illustrèrent Naples, au dix-huitième siècle –les Filangieri, les Pagano– et au dix-neuvième siècle, dans le sillage de Hegel, De Sanctis et Spaventa.... C'est enfin toute la réflexion philosophique et politique qui, après Marx et Engels, par leurs médiateurs italiens et en particulier Antonio Labriola, a marqué la ville d'une trace que l'Avvocato a su rendre fructueuse et faire partager aux étudiants qui viennent jusqu'à lui.

L'*Istituto* est un lieu, certes, mais un lieu qui, selon un autre philosophe admirateur de l'Avvocato Marotta, Jacques Derrida, n'est pas seulement le réceptacle d'une mémoire intellectuelle. Dans l'hommage que quelques philosophes –avec Paul Ricœur– rendaient à l'Avvocato Gerardo Marotta, à l'occasion d'un doctorat *honoris causa* à la Sorbonne, en 1996, Jacques Derrida remarquait que les chauffeurs de taxis auxquels il a recours en arrivant à Naples, pour aller vers l'*Istituto Italiano per gli Studi Filosofici*, savent toujours comment s'y rendre. Ils savent –disait-il– non pas *où*, mais *chez qui* vous conduire, parce que cet asile, ce sanctuaire de la philosophie universelle, c'est d'abord sa maison. «Chez lui on y est comme chez soi, il vous accueille avec ce talent d'hospitalité, qui n'est pas seulement le talent de Naples, qui est aussi et proprement le sien.»

Or ce lieu est encore plus qu'un chez soi, qu'un simple asile privé : c'est une institution.

Pour quelqu'un qui a pu examiner de près le fonctionnement de l'ensemble universitaire européen, l'*Istituto Italiano per gli Studi Filosofici* apparaît comme un *établissement* irremplaçable, qui occupe une place à

part. Il joue un rôle de complément des universités, en particulier par un travail éditorial qui se fait rarement avec autant de ferveur dans des lieux purement universitaires. Il suffit de considérer, par exemple, la traduction en français de l'ensemble des œuvres de Giordano Bruno, conduite avec Les Belles Lettres pendant des années, ou le grand nombre de manifestations organisées par l'*Istituto*, de bourses et d'allocations de recherche dispensées, de traductions menées à bien, pour comprendre qu'il en va de l'*Istituto* comme de quelques lieux rares dans le monde, parfois créés *contre* l'université –je pense au Collège de France–, parfois conçus comme des moyens de résistance intellectuelle et de liberté en marge du savoir officiel –je pense aussi à l'*Accademia dei Lincei*–, où la recherche tient le rôle de pilier et témoigne d'un double refus.

Elle s'oppose en même temps au rationalisme techniciste qui réduirait les disciplines à des champs cloisonnés, et au modèle de logique marchande qui fait parfois de l'enseignement supérieur et de la recherche des biens qui s'échangent et même se vendent. La résistance ouvre le champ de la créativité : s'il y a en Europe, dans le secteur des sciences humaines, une circulation incessante des plus anciens aux plus jeunes, par laquelle les premiers tendent le relais aux seconds qui les écoutent et inventent leur propre chemin, c'est à l'*Istituto* que nous le devons. Cette institution nous donne la force d'apporter un démenti à la sombre prévision d'un Gérard Granel, qui envisageait une fin *américaine* de l'Europe, un destin métaphysico-scientiste de la logicité, c'est-à-dire une extinction totale, à l'horizon de notre avenir, de la lueur où se réverbérait la clarté du jour grec.

Au service d'une institution unique, l'Avvocato a fait naître, pour animer ce lieu, un projet qui est devenu l'engagement d'une vie.

Beaucoup d'experts se penchent sur l'avenir de l'Europe de la culture. Ils essaient, en même temps, de plaider pour que cette Europe, au-delà de la mémoire des génocides, des délits racistes et des dérives totalitaires qui l'ont traversée, incarne un ensemble de valeurs communicables d'un peuple à l'autre, au nom d'une forme de raison ouverte à la différence. Cet idéal ne serait qu'un rêve sans le projet de l'Institut, à la fois philosophique et politique, et surtout contemporain. La mémoire responsable, la conscience des ambivalences de notre *logos*, ont créé, grâce à l'Avvocato, dans un lieu qui s'identifie à lui, une institu-

tion dressée contre le repli particulariste partout menaçant, résistante à toute homogénéisation, et qui contribue à faire des différences de l'Europe le principe même de son unité.

Caro Avvocato, i sogni sono più belli quando diventano realtà. Lei ha fatto, del sogno dell'Europa della cultura, la realtà dell'Istituto Italiano per gli Studi Filosofici. I sogni non hanno futuro. L'Istituto sicuramente sì.

PAUL RICŒUR
Université de Paris X-Nanterre

Une institution libérale et transversale

Je suis heureux d'être associé à l'hommage public rendu par l'UNESCO à l'Institut italien pour les Études Philosophiques et à son président. Voici un mécène des temps contemporains, qui a pris tant de risques pour une entreprise culturelle inédite, qui a su provoquer des concours sans jamais aliéner son intégrité. Il a su être à la fois un chef d'entreprise et un concepteur de projets, à l'origine d'une entreprise gigantesque. Moi-même très intrigué en début, en vieil universitaire français, j'ai été heureux de participer aux rêves, aux risques, aux raisons, aux projets de cet extraordinaire meneur de jeux. Je veux dire ce que j'ai appris, en plus de quinze années de séjours d'une semaine pour y donner des séminaires.

D'abord, le modèle intellectuel sous-jacent, que je me risque, avec toutes les difficultés liées au mot aujourd'hui, à caractériser comme un modèle *libéral*, dans la signification morale et politique du mot. Et, ici, je veux dire que je plaide pour le mot *libéral* aujourd'hui dévoyé par son usage économique et marchand. Il faut qu'il retrouve tout son sens, qui a été politique ou culturel dès le début ; avec ces deux pôles, l'individu et sa liberté de pensée, d'expression, d'enseignement, de publication, et d'autre part le devoir à l'égard du plus grand nombre, dans l'idée d'une solidarité qui traverse de haut en bas la société. Pour moi, l'Institut est l'institution qui incarne de la façon la plus éclatante ce modèle intellectuel ; et ce n'est pas sans émotion que, chaque fois, je montais –je dirais chaque année de façon un peu plus difficile– le grand escalier de lave du Vésuve et que je croisais la déclaration, l'hommage rendu aux poètes, aux intellectuels, aux philosophes victimes, en 1799, de leur attachement à l'idée libérale face aux Bourbons. Et c'est cet héritage-là que, intellectuellement, j'ai retrouvé répété et, sans cesse, relancé par l'Institut.

Ce modèle se traduit par la conception d'une organisation fondée sur le caractère *transversal* de la culture. Je dis bien transversal, plus qu'interdisciplinaire, en un sens qui reste encore malheureusement limité dans le champ universitaire. Et c'est là que, comme l'a souligné Madame le Recteur, cette institution est vraiment complémentaire de l'université, complémentaire et sans aucune espèce d'esprit de compétition ou de jalousie. J'insiste sur ce mot *transversal*, car c'est la chose la plus difficile à réussir dans l'université, dont la division du savoir est finalement une extension de la division du travail. Là, il s'agit bien d'un concept inverse de celui de la division du travail, qui est celui de la division souterraine d'un projet de scientificité et d'humanité à travers la diversité départementale des enseignements. En effet, ce programme transversal traverse les sciences humaines, depuis leur modèle dans les sciences naturelles jusqu'à son modèle dans la tradition herméneutique sur laquelle je dirai un mot tout à l'heure.

Mais il ne relie pas seulement les sciences humaines les unes aux autres, la linguistique, la démographie, l'histoire *etc.*, mais aussi les sciences humaines aux sciences de la nature. Et ici, je veux évoquer la figure qui nous fait défaut aujourd'hui, celle du Professeur Prigogine, qui me paraît être le symbole, parmi nous et entre nous, de cette transversalité, entre les sciences qu'on dit dures et celles qu'on dit humaines. Pour moi, il y a une affinité profonde entre ce parcours transversal des savoirs et l'esprit libéral, ennemi des barrières internes, autant que des frontières imposées du dehors.

Le péril, certes, est celui du gigantisme, si je puis me permettre une remarque sinon critique, en tous cas –dirais-je– un avertissement, pour que le sens de l'auto-limitation vienne aussi compenser le caractère d'expansion indéfinie dans lequel l'Institut pourrait perdre quelque chose de lui-même par excès. Je rattache à cette conception d'ensemble l'habile tissage dans la forme de transmission du savoir, entre les séminaires, les conférences ponctuelles, les colloques, les projets à grande échelle et l'énorme travail éditorial, qui met l'Institut à part de la plupart des institutions du même type. L'esprit d'invention est ici un corollaire du libéral et du transversal.

Vous me permettrez maintenant de souligner que l'Institut, en dépit de son amplitude, n'a jamais cessé –et continuera sans doute longtemps– de s'appeler Institut des Études Philosophiques. Cela veut dire que le

réseau a un centre, la philosophie ; mais ce n'est pas la philosophie au sens professionnel du mot, c'est-à-dire la philosophie à laquelle j'appartiens moi-même par métier, mais la philosophie dans son esprit à la fois de coordination et d'hégémonie. Et j'entend par hégémonie, au sens propre du mot, non la tête qui gouverne les membres, mais qui vit de la vie de ses membres. Et je dirais, presque mieux qu'hégémonique, panoramique. La philosophie peut être le moyen de la circulation transversale des savoirs. Elle-même doit se faire transversale, autant que libérale.

Parlant de la visée philosophique de l'Institut, vous me permettez d'évoquer pour finir la figure du philosophe qui a certainement le plus marqué l'Institut dans les vingt dernières années : la figure de mon maître et ami Hans-Georg Gadamer, mort récemment, et qui a été la grande figure tutélaire de l'Institut depuis que je l'ai fréquenté. Gadamer, qui a fait écrire, à l'annonce de sa mort, qu'il a *quitté*, qu'il a *pris congé* – c'est le mot exact qu'il a employé : il a *pris congé* après une vie pleine et remplie, il a *pris congé*, simplement. Cela veut dire qu'il est sorti tout simplement, je dirais aussi silencieusement qu'il était possible, de la grande conversation, commencée avant lui et qui se poursuit après lui – comme il nous est demandé à tous de le faire : entrer dans une conversation, qui a commencé avant nous et qui se continuera, entrer dans l'espace public et en sortir dignement et honnêtement. Il a pu écrire cette phrase, parce qu'il avait une haute idée du "philosopher ensemble" et c'est ce "philosopher ensemble" qui lui a permis de patronner et – si je puis dire – de célébrer, par sa présence, la vision libérale et transversale dont j'ai parlé en commençant. Je dirais que le titre de son grand livre, dans lequel toute son œuvre se rassemble, *Vérité et méthode*, est comme la devise de l'Institut, pour les philosophes et les non-philosophes. Le titre *Vérité et méthode* dit tout : la méthode dispersée le long des lignes de l'objectivité, la vérité rassemblée dans l'ordre des sciences humaines mais, surtout, accompagnée, encadrée, d'une part par l'esthétique, par l'idée du beau, et, d'autre part, par l'idée d'une parole qui nous rassemble parce que toujours elle nous précède, toujours elle a été dite entre nous, pour nous, et, après ça, par nous. Cher Président Marotta, vous ne présidez pas seulement un institut italien de philosophie, mais un institut à visée universelle, dont l'humanisme brille, à partir du point lumineux de votre Institut de Naples. Merci de m'avoir reçu.

Ce que la culture européenne doit à l'Institut

Il est très difficile de prendre la parole maintenant, après avoir entendu les deux exposés, enflammés et réfléchis en même temps, des deux orateurs précédents – et j'avoue que je rentrerais volontiers dans une sorte d'hommage silencieux, si je ne pensais que, quand même, quelques mots de gratitude s'imposent. Je voudrais aujourd'hui, effectivement, dire des mots de gratitude, me présenter comme une sorte de débiteur, un débiteur général si j'ose dire, c'est-à-dire un porte-parole de nombreux débiteurs particuliers et, si vous permettez, à la fin de cette courte intervention, j'aimerais aussi exprimer ma gratitude en mon propre nom.

Je commencerai par dire qu'une longue tradition relie Naples à Paris tout d'abord, et à l'Université ensuite, et pour commencer, à l'Université de Paris. Il s'agit d'une célèbre lettre, adressée probablement par le premier mécène napolitain de l'histoire de la philosophie, le roi Manfred. Manfred a effectivement adressé une lettre aux maîtres – je cite – «juchés sur les quadriges de la philosophie, qui ressuscitent l'antique sagesse grecque par le ministère de la parole.» Ces maîtres juchés sur les quadriges de la philosophie étaient les maîtres parisiens, les maîtres de l'Université de Paris. On était dans les années 66-68 du XIII^e siècle, je me hâte de le préciser. Et cette lettre annonçait le premier acte de mécénat napolitain, l'envoi à Paris de traductions en latin faites sur des textes arabes dans le milieu de l'Université qu'avait créée, comme vous le savez, Frédéric II. Ce projet n'a jamais abouti. Nous commençons donc par un mécénat avorté – si je peux dire – puisque les Angevins y ont mis bon ordre et que la défaite de Manfred a empêché l'arrivée de ces manuscrits à Paris. Cela a eu des conséquences fâcheuses sur le développement de la culture universitaire, mais enfin il y a eu, au terme

d'une assez lente évolution, l'*Istituto Italiano per gli Studi Filosofici* qui a repris ce flambeau du mécénat napolitain.

J'ai effectivement hésité moi-même sur le terme "italien" dans l'expression "Institut italien pour les Études Philosophiques". Je n'ai certes rien contre l'Italie, mais il est vrai parfois que le mot "napolitain" semblerait plus adéquat, ou le mot "méditerranéen", le mot "méridional", voire –on a beaucoup évoqué 1799– ce beau mot de "parthénopéen". Peut-être la difficulté qu'on éprouverait à l'énoncer correctement, en français, dans un certain nombre de discours, ferait que cette suggestion d'un "Institut Parthénopéen des Études Philosophiques" ne mériterait pas d'être considérée comme porteuse d'un immense avenir, sinon social du moins élocutoire. Mais je crois que le meilleur de cette république parthénopéenne –et les orateurs précédents, surtout Madame Gendreau-Massaloux, nous l'ont donné à entendre– on le retrouve au fond dans le projet de l'*Istituto*.

Cela étant, j'ai annoncé que je voudrais rendre ici un hommage général et un hommage particulier. Pour l'hommage général, je voudrais repartir, si on peut dire, de la situation de la philosophie dans la recherche universitaire actuelle, les institutions, les grands établissements. Je crois que je ne surprendrai personne en disant que notre époque est, ces dernières années, dominée par une controverse entre deux cultures philosophiques antagonistes, irréconciliables, concurrentes, qui s'affrontent sur la scène mondiale : la culture appelée "la culture de l'argument" et la culture appelée "la culture du commentaire". La culture de l'argument est celle de la philosophie dite sérieuse. La culture du commentaire est celle de l'herméneutique. On évoquait tout à l'heure la grande figure de Gadamer. Il faut savoir que, quel que soit leur prestige, ni Gadamer ni l'herméneutique ne sont uniformément reconnus dans le monde. Alors, pourquoi évoquer ce conflit ? Parce que les tendances de la recherche récente qui, en général, affirment le plus nettement leur légitimité dans les instances de décision, ces tendances de la recherche tentent à nous présenter, en quelque sorte, la philosophie dite "rigoureuse" comme celle qui correspondrait le mieux au *management* économique de la philosophie, que l'on considère apparemment si souhaitable, dans la mesure où il s'accompagne de la recherche et de l'attention des partenariats nécessaires, entreprises, soutiens financiers privés ou pu-

blics. Cette philosophie dite “rigoureuse” est placée sous le signe de la quantité, du sérieux –bien entendu– mais aussi de l'évaluation ; comme si une vraie recherche en philosophie était une recherche que l'on pouvait apprécier comme un bilan ou une lecture du dernier exercice comptable d'une entreprise internationale.

Alors, ce management n'est pas seulement l'effet de la mainmise de l'économisme sur l'activité philosophique en général. Ce n'est pas seulement un autre nom, un nom adouci pour ce qu'on appelle parfois rentabilité. Je crois que c'est aussi l'expression d'un lieu commun. Il y a des lieux communs qui sont tout à fait meurtriers. Le lieu commun, c'est l'existence de styles de philosophie liés à des paradigmes nationaux. L'Historicisme serait italien, l'Idéalisme serait allemand, la philosophie rigoureuse serait anglo-saxonne, américaine, anglophone. Je crois qu'à ce tableau caricatural l'existence même de l'*Istituto Italiano*, ou “parthénopéen”, des Études Philosophiques apporte un démenti absolument cinglant. Je crois qu'effectivement, s'il est un lieu où la culture de l'argument et la culture du commentaire ont pu coexister de façon harmonieuse, produire des débouchés, comme on dit familièrement, sur de véritables programmes de recherche, encouragés, et soutenus, sur des publications nombreuses, variées, sur des traductions ; s'il est un lieu qui a favorisé, qui a encadré cela, qui a permis la réalisation de cela, c'est bien cet Institut. Par conséquent, quand je parlais d'une position de débiteur général, c'était un peu à cela que je pensais.

L'*Istituto* aura permis de dépasser les conflits superficiels et le Professeur Ricœur rappelait à quel prix, à quel prix personnel, avec quel investissement individuel de Gerardo Marotta cela s'est fait. Si cela a été dépassé, c'est parce qu'une personne, une personnalité, un individu historique (dirait-on en hégélianisme de base), d'une manière assez héroïque par certains côtés, nécessitant un grand engagement, sans doute de l'habileté, beaucoup de patience, une bonne dose d'abnégation, a pris l'initiative et la responsabilité de faire aboutir, à chaque instant et pour plusieurs générations de chercheurs, cette exigence, partout professée et rarement observée, du caractère désintéressé, non-national, non-paradigmatique de la recherche en philosophie.

Le second point que je voudrais souligner, c'est qu'il existe, bien sûr –et on le rappelait tout à l'heure– une recherche universitaire. L'Ins-

titut n'est pas un complément circonstanciel, d'objet, de la recherche universitaire ; il n'en n'est pas le substitut ; il n'en est pas non plus l'adversaire. Mais, tout de même, réfléchissons un instant à la situation de la recherche dans l'université. Je prendrai l'exemple de la France. En France, la recherche en philosophie s'accomplit essentiellement dans le cadre de l'université, ou grâce à l'aide du Centre National de la Recherche Scientifique. On aboutit, avec ce double patronage, à une situation assez curieuse : les universitaires sont incités à prendre une part croissante à la recherche –comme on le dit– et les chercheurs une part croissante à l'enseignement. C'est très bien. Le problème est que les écoles doctorales, qui forment l'intersection de ces deux ensembles, l'université et le CNRS, ne sont pas nécessairement toujours le lieu le plus adapté pour garantir l'ensemble d'une politique de recherche fondamentale en philosophie. Je veux dire par là que de vastes pans de la recherche n'ont pas d'insertions universitaires possibles. Il y a énormément de disciplines philosophiques qui ne s'enseignent pas à l'université, ou, à tout le moins, qui ne peuvent se développer dans un cadre pensé pour assurer, en quelques brèves années, la production de docteurs. Est-ce que le but de la recherche est de produire de nouveaux docteurs, qui produiront eux-mêmes de nouveaux docteurs, qui produiront eux-mêmes de nouveaux docteurs ? Ou bien, est-ce de produire des connaissances nouvelles ? La crise de la recherche en philosophie, qu'on allègue de temps à autre, s'inscrit –je crois– dans ce cadre général, qui est celui d'une crise qu'on peut appeler la crise de l'université et qui est liée, en partie, à la redéfinition des missions de l'université.

Je crois qu'on ne peut pas pour autant subordonner l'avenir de la recherche philosophique à l'avenir de l'université, c'est-à-dire aux avènements successifs que, de réforme en réforme, les pouvoirs politiques successifs imaginent pour une université confrontée aux problèmes nationaux de formation à l'emploi, de développement d'outils industriels, qui ne sont pas nécessairement et à proprement parler des problèmes philosophiques, ou de politique de rééquilibrage économique entre les régions. La défense de la recherche philosophique n'a pas à être seulement transversale. Je crois qu'elle suppose un changement radical d'horizons, qu'elle doit être européenne, mais aussi qu'elle voie se développer, à partir de et grâce à des institutions qui ne relèvent ni des univer-

sités proprement dites, ni des grands organismes chargés de gérer et d'administrer la recherche scientifique en général.

A l'intersection –ni l'université, ni le Fonds National, ni le CNRS– que trouve-t-on ? Eh bien, précisément, on trouve l'Institut italien pour les Études Philosophiques. Cet Institut aura favorisé la mobilité –comme on dit dans le jargon administratif– des chercheurs, des enseignants, des étudiants. Il aura favorisé l'émergence de véritables programmes de recherche européens, définis en fonction des besoins de la recherche et non pas du hasard du calendrier des commémorations nationales ou régionales, des idiosyncrasies de clocher ou des patriotismes érudits. Elle aura abouti à des colloques, à des séminaires, à de véritables travaux. On évoquait tout à l'heure la réussite du projet exemplaire qu'est l'édition des œuvres complètes de Bruno, qui aura été soutenu de part en part par l'*Istituto Italiano per gli Studi Filosofici*. Je crois que c'est un témoin remarquable et ceux et celles qui ont assisté à la manifestation d'hier ne me démentiront certainement pas. C'est un témoin remarquable de l'efficacité de politiques nouvelles, comme ces politiques d'édition multilingue, d'édition délocalisée –si j'ose employer ce terme– ou décentrée. Ici, un Institut italien qui soutient une publication dans une maison d'édition française, et quelle maison d'édition, Les Belles Lettres. Le soutien accordé à ces projets d'édition nous permet, à mon avis, de voir concrètement ce que peut être l'apport, ce qu'a été l'apport, ce qu'est l'apport et ce que, j'espère, restera l'apport d'un Institut qu'a, au fond, créé et animé, et anime encore Gerardo Marotta.

Il est temps de dépasser les vieux débats sur l'Historicisme, ou la place de la philologie en histoire de la philosophie et dans la recherche philosophique en général. Il est absurde, je crois, d'imaginer que la recherche philosophique puisse se prêter à cette sorte d'amnésie qui voudrait que l'on pût se dispenser, en toute bonne conscience, de bonnes éditions critiques, de bonnes traductions des philosophes du passé et que l'on pût, au fond, philosopher en considérant Aristote comme un voisin de bureau dans un département de philosophie d'une université, possédant son site en ligne sur Internet. Les études philosophiques sont nécessairement plurielles ; elles le sont par leurs méthodes –bien entendu–, par leurs objets, par leurs problèmes, par leurs modèles. Je crois que ce dont nous devons être tous reconnaissants véritablement à Ge-

rardo Marotta et à l'*Istituto Italiano per gli Studi Filosofici* est d'avoir toujours soutenu une philosophie libre, émancipée des modèles de la bonne ou de la mauvaise philosophie du jour, engagée en effort collectif, multidisciplinaire, multinational, pour investiguer –si j'ose employer ce terme– ce qui est à investiguer et avoir défendu ce qui doit être défendu, contre les réductions conceptuelles qui sont souvent plus graves, aussi graves en tous cas, que les réductions budgétaires.

Je crois –c'est ma conviction personnelle– que la recherche philosophique ne doit pas, d'avance, privilégier un type de philosophie. La recherche philosophique a pour autre nom *liberté* –c'est, je crois, ce que Paul Ricœur entendait tout à l'heure par libéral. Sans vouloir le moindre du monde le contredire sur aucun point de ce qu'il a avancé, je me permettrais de prendre une référence plus ancienne peut-être, celle des arts libéraux : après tout, un des anciens noms de la philosophie était *art* –et les arts libéraux étaient dits libéraux parce qu'ils s'adressaient à des gens libres mais aussi parce qu'ils s'adressaient à des gens supposés être rendus libres par l'exercice de ces arts. Je n'ai jamais compris exactement si cette double adresse devait être comprise comme supposant deux étapes successives, si les arts libéraux s'adressaient à des gens libres qu'on rendait toujours plus libres, ou s'ils s'adressait à des gens qui n'étaient pas encore libres, mais qui acquéraient leur liberté. En tous cas, c'est la vision que je me fais de la philosophie. Je crois que je ne suis pas le seul et je crois que l'Institut aura témoigné, à sa manière exemplaire, du bien-fondé de ce type d'analyse.

Un dernier mot pour évoquer un témoignage personnel. Là, je me ferai mon porte-parole. Que serait la recherche en philosophie, si elle restait enfermée, confinée dans le milieu de spécialité ? Soutenir l'activité des chercheurs ce n'est pas organiser une noria de cocktails. C'est aussi, de temps à autres, le plus souvent possible –et dans le cas précis, cela aura été véritablement le plus souvent possible– permettre à des enseignants, à des chercheurs, de rencontrer dans un cadre libre un certain nombre de jeunes, futurs chercheurs ou déjà engagés dans une recherche, de jeunes philosophes, de futurs philosophes. Ceux et celles qui auront eu la chance de participer à des entreprises de ce genre auront compris que je veux parler de ce qu'on appelle les écoles d'été, les *scuole estive*. J'ai eu le privilège, et c'est mon lien le plus étroit, le

plus heureux aussi, le plus personnel sans doute avec l'*Istituto*, de participer à trois écoles de ce genre, dans un petit village calabrais qui est devenu ma seconde patrie, peut-être même la première (car, après tout, on n'est pas obligé d'y résider en permanence, dans sa patrie), qui s'appelle Diamante, et qui se trouve dans la province de Cosenza ; une école qui a eu pour âme motrice et intelligence séparée, pour reprendre une image cosmologique médiévale, une direction consulaire à deux têtes, Yves Hersant et Nuccio Ordine, deux personnes que l'on retrouve précisément associées au projet Bruno. Ces écoles d'été permettaient à quatre professeurs, deux Italiens et deux non-Italiens, de passer quinze jours à travailler et à vivre avec une vingtaine de boursiers du *Mezzogiorno*. Et bien, je retrouve là tous les termes dont je suis parti et qui me sont particulièrement chers, étant ce qu'on appelle un *oriundo* dans le langage footballistique : Naples, on n'en est pas si loin, la Méditerranée, on y est en plein, le Midi et les landes parthénopéennes. Cette vie commune m'a fait sentir un peu passer de la vie du Moyen Âge dans ce médiévisme qui n'en comporte guère et cet élan je le dois à Gerardo Marotta et à sa générosité, et je voudrais l'en remercier aujourd'hui publiquement, en mon nom et au nom de tous les étudiants qui ont participé à ces journées inoubliables.

JEAN PETITOT

Centre de recherche en épistémologie appliquée / École Polytechnique

L'apport de l'Institut au rationalisme européen

J'interviens dans cette table ronde à titre de témoin générique, un peu comme Alain de Libera. Je suis un scientifique et un philosophe, et c'est en tant que philosophe des sciences que j'interviens, parce que l'*Istituto Italiano per gli Studi Filosofici* a joué un rôle décisif dans un projet de philosophie des sciences qui me tient à cœur depuis plusieurs années. Ce projet, comme Luca Scarantino vient de le rappeler, concerne la remise en perspective du rationalisme critique européen. Il s'agit d'une tradition philosophique, scientifique, humaniste et libérale très riche dont la réappropriation et la réactualisation permet, selon moi, de dépasser le conflit, ayant opposé au siècle dernier –je veux parler du vingtième siècle– des philosophies des sciences positivistes, trop dogmatiquement positivistes, à des philosophies anti-positivistes, au contraire, trop anti-positivistes, trop sceptiques et trop relativistes.

Mon engagement personnel est depuis toujours l'actualité des Lumières, ces Lumières dont l'*Istituto* est l'un des plus hauts lieux institutionnels en Europe et dans le monde. Et, c'est pour cette raison que j'ai été particulièrement intéressé lorsque j'ai rencontré, il y a une quinzaine d'année à travers un certain nombre de collègues, les traditions de l'*illuminismo* italien qui allie de façon harmonieuse un *illuminismo* culturel et politique à un rationalisme critique, scientifique. Avec quelques collègues, nous avons créé un groupe sur l'*illuminismo* italien et la philosophie des sciences européenne. Et nos projets ont été soutenus depuis le début par l'*Istituto* et par la Maison des Sciences de l'Homme. C'est grâce à vous, Président Marotta, que nous avons pu mener à bien ce projet et c'est une grande joie et un grand honneur que de pouvoir vous en remercier publiquement. Grâce à l'*Istituto*, nous avons pu nous réunir dans ce lieu inoubliable dont on a déjà parlé plusieurs

fois et publier un premier ouvrage, *Science et philosophie en France et en Italie entre les deux guerres*. Un second ouvrage est en préparation.

Si vous le permettez, j'aimerais à présent dire quelques mots en tant qu'épistémologue. Je pense qu'il existe un intérêt fondamental des traditions italiennes des Lumières dans le domaine de l'épistémologie, intérêt considérablement sous-évalué par les autres épistémologies nationales. Pourquoi ? Une des antinomies majeures de l'épistémologie moderne, qui est l'un des aspects de cette double culture, dont parlait Alain de Libera tout à l'heure, oppose la vérité objective des technosciences à la valeur historique de la connaissance conçue comme partie de la culture. En général, les points de vue objectivistes mettent au premier plan la vérité, la vériconditionnalité des théories et le vérificationnisme empirique : l'exemple le plus connu est l'empirisme logique et le positivisme logique du Cercle de Vienne. Mais ce genre de point de vue n'arrive pas à penser l'historicité de la connaissance. Et, réciproquement, les points de vue qui mettent en avant l'historicité le font de façon trop historiciste et anthropologisent, culturalisent, relativisent de façon sceptique la question de la vérité scientifique. Ce conflit est selon moi extraordinairement destructeur et doit absolument être combattu. Et je pense que la meilleure attitude pour surmonter son antinomie est celle du rationalisme critique et de ce qu'on appelle l'*illuminismo*. C'est cela la bonne position et, malgré les drames historiques du vingtième siècle, on n'a absolument aucune raison d'abandonner l'idéal et l'espérance de l'*illuminismo*.

Il se trouve que pour des raisons culturelles profondes liées à de fortes traditions des Lumières dans le domaine de la culture et de la politique, l'épistémologie italienne a été, je pense, de très loin, l'épistémologie qui a le mieux approfondi le problème de la connaissance objective comme valeur historique. L'un des pères fondateurs de cette synthèse en Italie a été le grand Antonio Banfi, le Cassirer italien, avec son œuvre fondamentale de 1926 *Principi di una teoria della ragione*. Banfi a été le premier, parallèlement aux néo-kantiens de l'école de Marburg, à historiciser et à pluraliser la problématique transcendantale kantienne de la constitution des objectivités scientifiques, et cela, bien au-delà de l'objectivité physique qui est l'objectivité de base. Après Banfi il y a eu deux autres grands philosophes italiens des sciences, Ludovico Geymonat et Giulio Preti, ce dernier étant, je crois, lié à l'*Istituto*.

Ludovico Geymonat, l'introducteur du Cercle de Vienne en Italie, a très vite dénoncé chez les positivistes le manque de prise en considération de ce qu'il appelait «*la storicità della scienza, in quanto scienza.*» Toute sa vie, il a insisté sur le problème fondamental «*di riuscire a inserire, all'interno della concezione neo-positivistica, l'istanza della storia.*» Je répète : «*la storicità della scienza, in quanto scienza*», «*inserire, all'interno della concezione neo-positivistica, la storia.*» Il ne s'agit donc pas d'une histoire externe, l'histoire des institutions, l'histoire de l'imagination, l'histoire des écoles scientifiques ; il s'agit d'une histoire transcendante des procédures de constitution d'objectivité dans les sciences, d'une histoire interne de la vérité.

Quant à Giulio Preti, que vous avez bien connu, Avvocato, et dont l'œuvre, grâce à l'édition des *Saggi filosofici* par Mario Dal Pra –qui, je crois, était aussi très lié à l'*Istituto*– a pu être largement appréciée, il a réussi à ouvrir le logicisme de Carnap et de Tarski, dont il était, comme Geymonat, un éminent spécialiste, à ce qu'il appelait lui-même «*la dinamica storica della scienza nella sua unità formale.*» Preti a repris à Banfi la thèse d'une historicité possible de la vérité scientifique. Son point de vue est très proche de ce qu'un philosophe comme Cassirer avait développé dans *Substance et fonction*, en parlant de l'objectivation scientifique comme d'une «résolution transcendante fonctionnelle des données empiriques.»

Ainsi, Preti a pu penser ensemble l'unité formelle logique et la dynamique historique des sciences. Les positivistes ont pensé l'unité formelle logique mais n'ont pas pensé la dynamique historique. Les idéalistes ont pensé la dynamique historique mais n'ont pas pensé l'unité formelle. Le grand défi reste de penser les deux ensemble. Preti l'a fait, mais d'autres épistémologues italiens s'y sont aussi consacrés et, je pense, essentiellement, à cause de la permanence de la tradition politique de l'*illuminismo*. En France, la situation a été totalement différente parce que dans l'après-guerre nous avons complètement perdu la tradition des Lumières libérale dont parlait le professeur Ricœur sur le plan politique. Du coup, nous vivons de façon déchirante, comme une antinomie irréductible impossible à dialectiser, le conflit entre d'un côté un positivisme analytique de type anglo-saxon et, d'un autre côté, des conceptions très anti-positivistes, déconstructionnistes et nihilistes. L'Italie est au contraire un modèle de synthèse.

Je ne peux pas entrer plus avant dans ces questions techniques ; ce n'est pas ici le lieu. *Ma, caro Avvocato, vorrei sottolineare di nuovo che questo lavoro sul razionalismo europeo e l'illuminismo italiano ha potuto svilupparsi solo con l'aiuto dell'Istituto ; e vorrei ringraziarLa per il suo illuminismo personale.*

IOANNA KUÇURADI
Université Hacettepe d'Ankara
Présidente de la Fédération Internationale des Sociétés de Philosophie

L'engagement philosophique

Je suis une novice dans le cercle de l'*Istituto Italiano per gli Studi Filosofici*. La première fois que j'en ai entendu parler, ce fut à Moscou, à l'occasion du dix-huitième congrès mondial de philosophie, en 1993. J'ai appris son existence grâce à l'"Appel pour la philosophie" lancé par l'Institut, l'*Istituto della Enciclopedia Italiana* et par le Département éducation de la Rai et qui a été distribué durant ce congrès. Je l'ai publié par la suite, durant l'hiver 1993, dans le Bulletin de la Fédération Internationale des Sociétés de Philosophie.

Je voudrais lire un extrait de ce texte, qui est un anneau important de la chaîne d'initiatives qui nous amène jusqu'à celle d'aujourd'hui : «Bien que l'urgence absolue d'une confrontation rationnelle entre les différentes expériences culturelles du monde soit reconnue par tous, la rencontre entre les différentes civilisations à été et est encore marquée par un aplatissement des coutumes et des formes expressives, ou plus exactement par la perte de la mémoire historique : plutôt que ses vertus propres, chaque civilisation échange avec les autres ses défauts, ses aspects les plus négatifs.

(...) Dans les écoles de nombreux pays, l'enseignement de la philosophie et de l'histoire de la pensée scientifique est depuis toujours ignoré, ou bien il s'y trouve de plus en plus réduit : des millions de jeunes étudiants ignorent jusqu'à la signification du terme philosophie. Nous formons des talents technico-pratiques, et nous atrophions le génie de l'invention philosophique. La conséquence en est que l'on compte aujourd'hui un nombre de plus en plus restreint de personnes qui comprennent –ou qui sont effectivement en mesure de comprendre– la connexion entre les facteurs qui constituent la réalité historique. En pourtant, à notre époque, le monde a plus que jamais besoin de forces créa-

trices. Pour stimuler la créativité, nous avons besoin d'une éducation au jugement, et donc d'hommes éduqués à la philosophie.

(...) Dans cette phase extraordinaire et bouleversante de l'histoire, au moment où le terme humanité commence à assumer la signification de tous les hommes, la conscience civile est une nécessité. La philosophie est nécessaire».

Durant ce même congrès, je fus interviewée par le professeur Höfle sur ma théorie des valeurs pour une série d'entretiens sur la philosophie sociale et politique à la Rai, promue par l'*Istituto Italiano per gli Studi Filosofici*.

Un autre anneau de la chaîne d'efforts de promotion de la philosophie et l'éducation à la philosophie a été la "Déclaration de Paris pour la Philosophie", signée en février 1995 lors du congrès de l'UNESCO qui concluait le projet "Philosophie et démocratie dans le monde".

Je voudrais souligner quatre points de cette déclaration :

- tous les individus d'un lieu donné devraient avoir la capacité de se consacrer à la recherche philosophique, sous toutes ses formes et dans tous les lieux où elle peut être pratiquée ;
- l'enseignement de la philosophie devrait être maintenu ou renforcé là où il existe déjà, introduit où il n'existe pas dénommé explicitement "philosophie" ;
- l'enseignement de la philosophie devrait être dispensé par des professeurs qualifiés, préparés spécialement à ce dessein, et ne devrait pas être subordonné à aucune instance économique, technique, religieuse, politique ou idéologique ;
- tout en restant indépendant, l'enseignement de la philosophie devrait être, le plus possible, lié à une formation académique dans tous les domaines.

Pour poursuivre ces efforts, la FISP a proposé, en l'an 2000, d'instituer une "Journée de la philosophie", qui sera célébrée demain à l'UNESCO. La rencontre d'aujourd'hui constitue le premier moment de cette journée.

Cinq ans après le congrès de Moscou, j'ai eu l'occasion de visiter deux fois l'Institut de Naples, et d'en humer l'atmosphère. Ma première visite était liée au colloque de l'UNESCO dans le cadre du projet sur "l'éthique universelle" en 1998, la seconde à l'occasion d'un colloque

organisé par la FISP en partenariat avec l'Institut en 1999. Ces visites sont à la source de mon admiration pour l'Institut. Et je veux exprimer cette admiration en particulier à Monsieur Marotta, que j'ai eu le plaisir de rencontrer durant ces colloques à Naples ; je veux rendre un hommage public à son travail, conduit de concert avec Monsieur Antonio Gargano. Monsieur Marotta constitue, à mes yeux, un exemple significatif de ce qu'une personne dévouée à une cause peut réaliser. Je souhaite également exprimer ma vive admiration à Monsieur Gargano, qui réalise beaucoup sans jamais en parler. Il est l'exact contraire de ceux qui aiment parler en attendant que d'autres réalisent le travail. Je désire les féliciter tous deux, et les remercier, ainsi que tous les membres de cette famille qu'est l'*Istituto*, pour tout ce qu'ils font pour la philosophie. Je désire aussi que les gouvernements des autres pays suivent l'exemple du gouvernement italien, qui soutient l'activité de l'Institut, et je conclurai en exprimant mon espoir que les successeurs de Monsieur Marotta et de Monsieur Gargano partagent leur enthousiasme et la haute idée qu'ils ont de la mission de la philosophie dans le monde actuel.

PAULIN J. HOUNTONDI
Université du Bénin

De Naples à Porto-Novo

Mon premier contact avec l'Institut italien de philosophie à Naples a eu lieu en 1998, à l'occasion de la 24^e assemblée générale du CIPSH, c'est-à-dire du Conseil International de la Philosophie et des Sciences Humaines, assemblée qui a décidé que je serais l'un des vice-présidents du CIPSH.

L'assemblée générale suivante a eu lieu à Buenos Aires, et je me suis risqué à proposer que la 26^e ait lieu au Bénin. Elle vient d'avoir lieu, et je viens donc de terminer mon second et dernier mandat de vice-président du CIPSH. Elle a eu lieu au Centre Africain des Hautes Études à Porto-Novo, et en marge de cette réunion administrative a été organisé, en collaboration entre le programme de l'UNESCO "Chemins de la pensée", le CIPSH et le Centre Africain des Hautes Études de Porto-Novo, un colloque, que beaucoup ont trouvé important, sur la rencontre des nationalités. De Naples à Porto-Novo au Bénin, le chemin est long, mais je voudrais souligner les ressemblances : du point de vue géographique, du point de vue historique.

Naples n'est pas Paris. Naples, dans l'histoire mondiale de la philosophie, n'est pas Berlin. Naples, c'est Naples, c'est-à-dire, sauf erreur de ma part, la périphérie du centre. Porto-Novo, par contre, c'est la périphérie de la périphérie, et ma conviction c'est qu'à voir simplement le programme de l'Institut italien de philosophie à Naples, son programme d'enseignement aussi bien que son programme de recherches, c'est voir qu'il s'y passe des choses extrêmement importantes dont on ne soupçonne pas la valeur tant qu'on reste à Paris, à Berlin, à Londres ou dans d'autres grandes capitales mondiales de la science et de la pensée.

Ma conviction est qu'il faut multiplier, au centre lui-même, et en-dehors du centre, aux extrêmes limites de la périphérie du système

mondial, les lieux où il se passe des choses, parce que la capacité d'invention est partout et n'est le monopole d'aucune culture ni d'aucune civilisation. Naples est extrêmement importante de ce point de vue. C'est l'occasion de dire que dans ces contrées qu'on dit lointaines –mais lointaines par rapport à quoi ? Là-bas, ce sont ces contrées-ci que l'on trouve bien lointaines– ce que l'on souhaite, c'est de construire ensemble, dans l'intérêt de tous, un système mondial où il n'y ait plus un centre et de multiples périphéries, mais un système mondial multipolaire, éclaté, où il se passe réellement, effectivement, des choses partout, ce qui seul peut permettre à terme une réelle convergence des esprits.

Ce que je viens de dire est certainement très abstrait, il faudrait plus de temps pour le développer, et en montrer les implications pratiques et concrètes ; c'est ma manière de dire combien j'ai été heureux de rencontrer Monsieur Marotta à Naples il y a quelques années, et la profonde admiration que m'inspirent son travail et son extrême dévouement pour la cause du savoir et de la pensée.

Naples, c'est important. Naples, c'est aussi une raison d'aller au-delà de Naples, vers tout ce qui ressemble à Naples.

MARCELLO SÁNCHEZ SORONDO
Académie Pontificale des Sciences

Une synthèse entre l'humanisme et la science

J'ai fait une découverte quand j'ai connu l'Avvocato Marotta il y a environ dix ans. Durant cette période, nous avons travaillé pour faire quelque chose pour la philosophie. J'étais alors doyen de la Faculté de philosophie du Latran, l'université du Pape, et j'ai trouvé une illumination dans l'Institut et dans son travail, qui m'ont inspiré. J'ai alors parlé avec l'Avvocato, qui m'a aussi éclairé sur quantité de choses. L'Institut est la création d'une personne qui en est toujours l'âme, et j'ai été fasciné par sa personnalité, son esprit et son intuition, parce que, comme l'a dit le Professeur Ricœur, l'Institut est quelque chose de complètement nouveau. Aristote dit dans l'*Ethique* que les choses commencent quand vient la nécessité. Et il est possible que quelque chose de nouveau ait commencé alors.

L'Institut est né à Naples. Je me rappelle que, d'après le philosophe Ortega y Gasset, il existe trois types de pays : les pays nouveaux, comme l'Argentine (je suis argentin), les pays anciens, comme la France et la Pologne, et les pays ancestraux, où l'homme a trouvé la conscience de soi-même, c'est-à-dire sa dignité, son sens et son destin, la signification de soi-même.

Ces pays sont, pour Ortega, l'Italie, avec la *Magna Grecia*, l'Espagne, la Grèce, *etc.* Nous pouvons dire que Naples, d'un côté, est cela, parce que Parménide était né tout près de Naples, et d'un autre côté nous pouvons dire aussi, avec un autre philosophe, Hegel, que Naples est la cité qui a fait la première synthèse chrétienne, c'est-à-dire (ce que Hegel dit, *Encyclopédie*, paragraphe 482) que les Grecs ne connaissent pas la liberté et que la liberté vient du message du Christ. Ce Christ qui a porté le message des libertés aux autres peuples qui ne l'ont pas connue avant.

Naples fait la première synthèse spéculative chrétienne. Je me réfère spécialement à un autre grand Napolitain, Thomas d'Aquin, qui, comme vous savez, a tout dit à l'université de Naples, où il a découvert Aristote. Aristote vient du Sud, du monde arabe, et Thomas d'Aquin l'a découvert à Naples, ensuite il a porté à Paris le fameux problème de l'averrhoïsme latin et la grande discussion à propos de l'anthropologie. Naples n'est pas seulement la découverte de l'homme grec, mais c'est aussi pour moi la première synthèse chrétienne, la première sécularisation des valeurs chrétiennes qui ont fait aussi la France avec la liberté, la fraternité, l'égalité.

Le modèle libéral (à l'intérieur de l'Institut, inspiré par l'âme de l'Avvocato Marotta) a toujours quelque chose à dire aujourd'hui. Car c'est la vitalité de Naples qui a produit, à divers moments de l'histoire, diverses contributions, essentielles pour la vie de l'homme.

Aujourd'hui, pour trouver quelque chose de nouveau, il faut le chercher à l'Institut, comme l'a dit le professeur Ricœur. C'est ce qu'il a décrit comme l'esprit de la philosophie, cette conviction profonde qu'il est toujours nécessaire de retrouver les valeurs de la tradition. Ce n'est pas seulement répétitif, cela consiste en revanche à trouver ce qui restait potentiel dans la tradition pour rendre celle-ci actuelle, quelque chose d'aujourd'hui, comme l'ont très bien fait les philosophes Gadamer et Ricœur (voir la relecture qu'il fait d'Aristote à propos de l'ontologie de soi, fondamentale aujourd'hui). Je trouve que cet esprit de réappropriation, de relecture, de réinterprétation de la tradition, de la tradition vivante, c'est-à-dire ce qui est potentiel et a besoin d'être actualisé dans une dynamique, est fondamental. Fondamental pour trouver une nouvelle synthèse, ce qu'on ne fait pas toujours, devant le péril du nihilisme, toujours croissant aujourd'hui, et devant le péril aussi fort d'une science qui soit seulement une science portée par la mathématique.

Il est donc nécessaire de trouver une synthèse naturelle –et je l'ai rencontrée à Naples– entre l'humanisme (qui a trouvé en Naples un centre toujours créatif) et ces nouvelles visions de la science positive, pour présenter aux générations futures, toujours présentes à l'Institut, que ce soit au siège de Naples où dans les sièges décentrés (très importants pour tout le Sud), le besoin de retrouver l'esprit profond de la tradition vive.

Pas seulement pour la question théorique, mais aussi pour une autre question fondamentale aujourd'hui, une inquiétude, et une conviction aussi, très vives à l'Institut de l'Avvocato Marotta : le problème de l'éthique et de la justice. Aujourd'hui, on propose parfois une fausse interprétation de la réalité, ce qui est cause de souffrance pour la majorité des peuples, car on oublie la dimension de l'éthique et de la justice, particulièrement en ce qui concerne l'économie (tout le monde voit à quoi je me réfère, puisque je viens d'Argentine).

Je vois que l'Avvocato a aussi développé beaucoup d'études sur ces questions : le problème de l'éthique, le problème de la justice et le problème de la paix. C'est pour cela que j'admire cette intuition, et je voudrais que, après trente années, cette intuition, ce charisme de l'Avvocato, commencent à devenir une institution. Elle peut aussi devenir modèle, ce qui est même nécessaire pour les autres institutions. Les universités n'offrent pas cela, les académies non plus : nous trouvons cet esprit libéral de la réinterprétation de la tradition théorique, éthique et politique, à travers des discussions, des approfondissements et des séminaires qu'il est difficile de trouver dans les autres instituts.

Ce qu'a dit le Professeur Ricœur, que l'Institut est né à Naples mais s'est converti à quelque chose d'universel, est profondément vrai ; je pense que c'est une espèce de modèle, que nous devons, de quelque façon, chercher à faire naître aussi pour les autres pays.

ALAIN SEGONDS
Directeur éditorial, Les Belles Lettres

Un catalyseur de relations intellectuelles au service de l'Europe

C'est avec un très vif plaisir que je prends aujourd'hui la parole pour m'associer à la célébration du trentenaire de l'*Istituto per gli Studi Filosofici*, représenté parmi nous par son *spiritus movens*, l'avocat Gerardo Marotta. Ma brève intervention se limitera à un point de vue bien particulier : c'est en tant qu'éditeur que je parlerai, en tant qu'éditeur qui collabore depuis pres d'une dizaine d'années avec l'*Istituto*.

La collaboration entre l'*Istituto* et Les Belles Lettres s'est nouée, il y a maintenant plus de dix ans, autour du projet d'une édition des œuvres complètes, tant italiennes que latines, de Giordano Bruno ; puis, avec le temps, elle s'est développée et concerne maintenant d'autres réalisations, d'autres projets : une collection bilingue consacrée à la littérature italienne (qui fait toujours cruellement défaut à notre pays), divers travaux sur Giordano Bruno, sur la Renaissance italienne (avec, par exemple, une édition des œuvres complètes de Léon Battista Alberti), des travaux sur la philosophie et ou la religion de l'Antiquité, *etc.* Les sujets de collaboration ne manquent pas, étant donné que, aussi bien Les Belles Lettres que l'*Istituto* ont, par leur vocation culturelle, un vaste champ d'échanges possibles.

Pourquoi, se demandera-t-on, un éditeur français doit-il se tourner vers une institution italienne ? Quel profit peut-il en attendre ? Ma réponse sera simple : outre l'aide matérielle que nous avons reçue, et qui nous a permis de mener à terme ce qui pouvait paraître franchement hasardeux –après tout, comme l'a rappelé Marc Fumaroli, il n'était pas parfaitement évident de donner au public français non pas une simple traduction française de Bruno, mais une édition critique, faite selon des normes peu connues en France ou sur le continent–, outre cette aide donc, nous avons bénéficié de la part de l'*Istituto* d'un appui d'ordre

intellectuel moins visible assurément, mais peut-être plus efficace et plus déterminant encore : c'est grâce au prestige et au rayonnement de l'*Istituto*, que nous avons pu trouver en quelques années les préfaciers dont notre édition avait besoin, les annotateurs ou les traducteurs. Nous avons trouvé parmi les amis de l'*Istituto* un admirable maître d'œuvre qui a su conduire l'opération à bon port. Pour ma part, j'avoue même qu'à l'occasion de cette collaboration, j'ai reçu une excellente leçon de technique éditoriale de la part de Giovanni Aquilecchia, technique que je m'efforcerai à mon tour de diffuser et de faire connaître.

Ainsi donc, l'on peut constater sur un simple exemple, qui semblait n'impliquer que des contacts somme toute d'un type bien ordinaire, que l'*Istituto* n'est pas simplement le mécène que chacun d'entre nous connaît et se plaît à célébrer, c'est aussi –c'est surtout– un catalyseur, un organisme qui contribue à intensifier et à approfondir les relations européennes. Dans le cas présent, un prestigieux universitaire italien, rompu aux techniques philologiques anglaises, nous a fait directement profiter de son expérience et s'est fait notre maître, tout en nous permettant de réaliser avec lui la première véritable édition critique de Giordano Bruno. Ce sont des rencontres comme celles-là qui contribuent à orienter toute une vie. Une autre fois, ce sera un maître de la papyrologie philosophique qui collaborera avec nous (je veux dire Les Belles Lettres) –ou un grand spécialiste de l'histoire de l'orphisme : ainsi vont les échanges et les croisements lorsqu'ils sont pratiqués non pas dans le but d'accroître la "visibilité" de tel ou tel, comme le dit une vaine bureaucratie, mais de permettre à des chercheurs, à des savants, à des hommes de culture, d'approfondir leur vocation. Sur la base de mon expérience limitée, je puis donc proclamer que l'*Istituto* est un instrument de culture, au service de l'Europe, qui n'a nulle part ailleurs son équivalent.

Dans les années qui viennent, où le problème de l'édition du livre savant, et même tout simplement du livre de qualité sera de plus en plus difficile, il est certain que la pression de la rentabilité à court et à très court terme se fera sentir de plus en plus et dans de plus en plus de maisons d'édition, partout en Europe. Autrement dit, de moins en moins de sociétés se lanceront dans des opérations un peu risquées ou surtout dans le hors-norme, car là est surtout le danger : hors-norme,

c'est-à-dire sans place déterminée, assignée par le conformisme ambiant. Autre grand danger imminent : la pression sur nos langues, pour nous contraindre à nous exprimer en une seule, en dépit de nos différences.

Alors l'appui, l'aide, de l'*Istituto* seront très précieux, indispensables : avec nos collègues de l'*Istituto*, avec l'aide de son généreux et merveilleux fondateur, nous pourrons encore imaginer des programmes ambitieux et à long terme, nous pourrons encore entreprendre des opérations novatrices, nous serons assurés de pouvoir nous appuyer sur un réseau international d'amis et de contacts pour réaliser ces programmes. En un mot, je vois très bien tout ce dont une société d'édition françaises comme Les Belles Lettres est redevable à l'Institut, au cours de cette décennie ; et j'entrevois clairement, malgré une situation difficile, combien le soutien et l'apport de l'*Istituto* seront, dans les prochaines années, décisifs.

NUCCIO ORDINE
Université de Calabre

Une vie sous le signe de l'universalité

Je voudrais dédier quelques minutes à l'avocat Marotta pour lui exprimer publiquement toute la reconnaissance d'un jeune chercheur qui vient d'un petit village de Calabre où il n'y avait rien, même pas une bibliothèque, et où, aujourd'hui encore, le métier de professeur universitaire n'a pas de place dans l'esprit des habitants : en effet, parfois on m'y appelle encore avocat, car c'est le personnage le plus important dans un village.

J'ai connu l'avocat lorsque je suis allé à Naples pour le rencontrer et lui parler d'un projet qui me tenait à cœur : l'édition des œuvres complètes de Giordano Bruno. A l'époque, j'avais 28 ans, je n'étais rien à l'université ; comme beaucoup de gens de ma génération, j'étais à la recherche des moyens pour subsister et faire des recherches. L'avocat m'a reçu à Naples : je me rappelle bien cette première rencontre dans une maison bourrée de livres, où il fallait se frayer un chemin comme dans un labyrinthe, entre les piles de livres. Ce fut pour moi la découverte, très émouvante, d'un homme qui parlait aux plus grands savants du monde et qui était là pour m'écouter, moi qui n'étais rien, qui n'étais personne. L'avocat m'a dit tout de suite : «Donne-moi le projet, je veux le lire attentivement.» Cette expérience m'a appris à connaître l'énorme importance de l'Institut aujourd'hui pour l'Italie du sud, pour l'Europe et même le monde entier.

Deux points méritent d'être soulignés dans la politique menée par l'avocat à la tête de l'Institut. Tout d'abord il s'est toujours énergiquement opposé au comportement absurde de certains mandarins universitaires, qui se contentaient de mener une politique de veto. Dans les universités, beaucoup le savent, la tâche des mandarins n'est pas de faire, mais surtout d'empêcher les autres de faire. J'ai trouvé à l'Institut un

homme qui était capable d'écouter, disponible pour lire et recevoir chez lui de jeunes chercheurs. Je sais que mon expérience n'est pas unique : c'est celle de beaucoup de jeunes de ma génération, avec lesquels j'ai noué des rapports grâce à l'avocat. Il nous a rappelé que les œuvres et les auteurs n'appartiennent pas à tel ou tel autre mandarin, mais à l'humanité entière. Lorsque nous avons commencé à faire l'édition de Bruno, il y eut en Italie tout un mouvement pour empêcher que cette édition voie le jour, mais l'avocat nous a défendus, aidés, encouragés, car il croyait que le projet était très important.

L'autre chose très émouvante concerne la structure militante de l'Institut, et c'est un fait inédit, dans un monde comme le nôtre, où la générosité disparaît de plus en plus ; ce n'est pas une pratique courante que de travailler de façon désintéressée, seulement pour l'amour du savoir. L'avocat nous a donné, dans une époque dominée par l'égoïsme le plus cynique, l'insatiable désir de richesse, l'exemple d'un homme qui, au nom d'un projet éthique et philosophique noble, renonce à la totalité de son propre patrimoine et aux gains probables que sa profession d'avocat lui offrait, pour se consacrer entièrement, et consacrer sa vie, à la philosophie et à la recherche.

Que dire aussi de l'exemple du directeur de l'Institut, Giovanni Pugliese Carratelli, qui bénévolement se prodigue pour élargir les activités de l'Institut vers une nouvelle alliance entre sciences de l'homme et sciences de la nature, entre culture classique et moderne, entre Orient et Occident ? Ou de la générosité humaine et intellectuelle du Secrétaire de l'Institut, Antonio Gargano, qui, totalement dévoué aux activités de l'Institut, continue à vivre de son salaire de professeur de philosophie dans un lycée napolitain ?

Grâce à l'avocat, on a réussi à trouver toute une forme d'enthousiasme, de passion, d'amour gratuit pour le savoir, la recherche et la connaissance, et je trouve que cela est très important.

L'autre jour, en relisant un passage de l'*Apologie de Socrate* de Platon, j'ai retrouvé la figure de l'avocat dans ce petit texte : «Aucun motif humain ne semble devoir expliquer que je néglige toutes mes affaires personnelles et que j'en supporte les conséquences dans l'administration de ma maison, depuis tant d'années déjà, et cela pour m'occuper en permanence de vous, dans le but de vous convaincre du souci de la

vertu.» Ce passage m'a fait immédiatement penser à l'avocat, à la façon qu'il a d'avoir oublié ses affaires privées pour vivre jour après jour la vie de l'Institut et la vie de la recherche.

J'ai pensé aussi à une autre très belle citation, de Giordano Bruno cette fois (c'est un de mes auteurs de prédilection). Je voudrais vous lire ce message d'un philosophe, qui peut être très utile, surtout pour les jeunes que je vois dans la salle : «La sagesse et la justice ont commencé à abandonner la terre dès que les écoles philosophiques ont commencé à vouloir faire des gains à partir de leurs thèses. Il en est résulté en effet qu'ils ont combattu jusqu'à l'anéantissement complet des adversaires au nom des thèses de leur camp, comme s'il s'était agi de leur propre vie ou de celle de leurs enfants. Et sous des auspices de ce genre, d'une part la philosophie et la religion gisent détruites, d'autre part les états, les royaumes et les empires sont, en même temps que les sages, les princes et le peuple, bouleversés, ruinés, éliminés.» A une époque comme la nôtre, où le savoir scientifique et humaniste risque toujours davantage d'être mis au service du profit et du marché, ou d'un vain pouvoir académique, l'expérience humaine et intellectuelle de Marotta nous enseigne que le chemin est autre, c'est-à-dire qu'il faut suivre un autre enseignement.

Je voudrais conclure avec une nouvelle citation, d'un auteur contemporain mort il y a peu, Italo Calvino, tirée d'un très beau livre, *Les Villes invisibles*. Parlant de l'enfer, Calvino écrit : «L'enfer des vivants n'est pas chose à venir, s'il y en a un, c'est celui qui est déjà là, l'enfer que nous habitons tous les jours, que nous formons d'être ensemble. Il y a deux façons de ne pas souffrir : la première réussit aisément à la plupart, accepter l'enfer, en devenir une part au point de ne plus le voir ; la seconde est risquée et elle demande une attention et un apprentissage continuel : chercher et savoir reconnaître qui et quoi, au milieu de l'enfer, n'est pas l'enfer, le faire durer, et lui faire de la place».

L'Institut et l'avocat représentent cette lumière dans l'enfer qui nous entoure : essayons tous ensemble de la faire durer et de lui faire encore plus de place.

La tradition napolitaine et la philosophie européenne

Permettez-moi de commencer par évoquer en cette occasion solennelle qu'est l'anniversaire de l'Institut pour les Études Philosophiques de Naples, la mémoire d'un de ses membres fondateurs auquel me rattachent des souvenirs personnels très émouvants. Je veux parler de Elena Croce, femme de cœur et de grande qualité intellectuelle, très sensible aux avatars des intellectuels de l'Est, dont j'étais, il y a de cela près de trente ans. Fille aînée de Benedetto Croce, d'un esprit vif et toujours en effervescence, à l'aise dans plusieurs langues et ayant une solide culture littéraire et philosophique, Elena Croce a joué un rôle important dans la vie culturelle italienne d'après-guerre ; elle a dirigé plusieurs revues importantes, entre autres *Lo Spettatore Italiano* et *Prospettive Settanta*, et a publié plusieurs ouvrages remarquables, s'avérant une interprète fine et raffinée aussi bien de la littérature italienne qu'espagnole ou allemande. J'ai gardé précieusement son livre de souvenirs, *Ricordi familiari*, et une biographie de Silvio Spaventa, frère du grand hégélien napolitain, et figure prééminente du *Risorgimento*, qu'elle m'avait fait l'amitié de m'offrir – jusqu'à ce que mon départ de Roumanie ait précipité toute ma bibliothèque dans un désastre irréparable.

Le bonheur d'avoir connu personnellement Elena Croce, je le dois à une préface que j'ai écrite au début des années 70 à la traduction roumaine de *Aesthetica in nuce* et du *Bréviaire d'esthétique* de Benedetto Croce ; la famille du philosophe, redoutant les mœurs des éditeurs de l'Europe de l'Est qui chargeaient les préfaciers de prévenir les lecteurs contre les dangers de la pensée occidentale, avait demandé à lire la préface avant la publication du livre. Il se trouve que j'aime Croce et que j'ai appris l'italien en lisant ses livres. Grâce à cette préface qui a été publiée ensuite dans la *Rivista di Studi Crociani* de Naples, je suis entré en con-

tact avec la famille du philosophe et tout particulièrement avec Elena Croce, qui m'a aidé dans bien des circonstances difficiles de ma vie. Grâce à elle, j'ai fait la connaissance de l'Institut pour les Études Historiques de Naples, fondé en 1949 par Benedetto Croce, et dirigé à l'époque par un fin intellectuel et grand historien de l'Antiquité, Giovanni Pugliese Carratelli. Et c'est toujours grâce à Elena Croce que j'ai reçu un accueil très amical à l'Institut pour les Études Philosophiques de Naples, où j'ai eu le grand plaisir de faire la connaissance de Monsieur Gerardo Marotta, membre fondateur et président de l'Institut, et de Monsieur Antonio Gargano, secrétaire général, dont le dévouement à la cause de l'Institut qui lui vaut l'admiration unanime, ne nous fera pas oublier ses écrits remarquables consacrés à la philosophie antique et moderne.

Je me rappelle le bonheur intellectuel que j'ai ressenti en assistant à l'une des premières réunions de l'Institut, dans la belle demeure de Monsieur Gerardo Marotta, aux murs tapissés de livres, réunion présidée par Giovanni Pugliese Carratelli. Le conférencier était Augusto Guzzo, un philosophe très distingué de l'ancienne génération, directeur de la revue *Filosofia*. Il avait parlé de l'*Esthétique* de Hegel, philosophe qui a plus qu'aucun autre marqué la vie intellectuelle à Naples. Je me rappelle aussi la fougue avec laquelle Gerardo Marotta m'a parlé de Hegel et de l'heureux accord de sa pensée avec l'esprit napolitain. Monsieur Marotta se montrait également très attaché à Benedetto Croce, figure emblématique de la ville, qui, je vous le rappelle, disparaissait il y a aujourd'hui exactement cinquante ans, le 20 novembre 1952 ; il célébrait le grand philosophe hégélien mais aussi le neveu de Bertrando et Silvio Spaventa, dans la maison desquels Benedetto Croce, resté orphelin, avait passé son adolescence ; ainsi, vous voyez, à Naples, la philosophie et le *Risorgimento* se transmettent de génération en génération et de père en fils. L'Institut d'Études Philosophiques a consacré, je le rappelle, nombre de colloques et publications aux deux Spaventa, penseurs et hommes politiques du *Risorgimento*.

On ne peut pas comprendre l'activité de l'Institut sans prendre en considération (le fait a été souvent souligné) son profond enracinement dans les grandes traditions de la culture philosophique de Naples. Il y a plus de cent ans, dans un article intitulé *La statue de Vico et la philosophie à Naples*, Benedetto Croce s'interrogeait sur les raisons qui ont

fait de cette ville, comblée par les splendeurs de la nature (la beauté du ciel et de la mer, la silhouette mythique du Vésuve, le voisinage de Capri et Sorrente), la terre d'élection d'une philosophie souvent extrêmement spéculative et abstraite. Naples était, selon lui, la terre la plus spéculative d'Italie. «Pourquoi –se demandait-il en partant de l'exemple du grand napolitain Giambattista Vico et en plaisantant un peu– la puissance abstractive de la pensée a triomphé au milieu d'une nature qui attire violemment vers le concret (*che tira violentemente al concreto*)» ? Très marqué à l'époque par la lecture des écrits de Marx et de son explication sociologique, Croce comparait l'histoire de Naples à l'histoire des villes du nord et du centre de l'Italie, de la Lombardie et de la Toscane, où les libertés politiques ont été intronisées beaucoup plus tôt, et transposait au cas napolitain une interprétation proposée par Heinrich Heine et Karl Marx pour l'Allemagne, pays très en retard sous le rapport économique et politique, mais à la pointe, par compensation, de la pensée spéculative. Mi-sérieux, mi-amusé, Croce posait la question : «Que pouvaient faire les Napolitains, auxquels la vie et la politique ne donnaient pas d'autre aliment intellectuel», sinon transposer leurs aspirations dans le langage de l'universel ? Mais Croce était en même temps très fier d'une ville où la vie philosophique a toujours été intimement liée aux grands mouvements sociaux, depuis la révolution de 1799 (à laquelle il a consacré un livre important) jusqu'à la révolution de 1848 et de là au *Risorgimento*. Et de rappeler qu'au moment où Hegel connaissait en Allemagne, après l'échec de la révolution de 1848, une éclipse, la pensée du philosophe a été vivifiée d'un sang intellectuel nouveau par l'Italie, et en particulier par Naples.

Sous l'impulsion de Gerardo Marotta, auteur lui-même d'importants ouvrages consacrés aux traditions révolutionnaires de Naples (je rappelle *Ideali etici e politici e primato della cultura nel Mezzogiorno*, ou *Da Napoli ripartì la Vandea*), l'Institut pour les Études Philosophiques a continué sur cette lancée, en convoquant les meilleurs spécialistes italiens, à commencer par Eugenio Garin, pour éditer les philosophes hégéliens. En 2001 est sortie une très belle édition de l'étude de Bertrando Spaventa sur Giordano Bruno ; et sa correspondance a été pour la première fois éditée par le professeur Guido Oldrini, spécialiste reconnu de l'hégélianisme napolitain.

L'Institut a aussi stimulé un peu partout dans le monde l'intérêt pour Hegel, et en général pour la grande tradition de l'idéalisme classique allemand. Lors du bicentenaire de la Révolution française, en 1989, il a patronné, ici à Paris, le congrès organisé sur le thème *La Révolution française, la philosophie et les sciences* ; les deux volumes des actes du colloque ont été aussi publiés par ses soins. Un grand spécialiste français de l'œuvre de Schelling, le père Xavier Tilliette, a été invité par l'Institut à donner des cours à Naples, et ses leçons ont donné lieu à la publication d'un ouvrage particulièrement significatif : *La Mythologie comprise. L'interprétation schellingienne du paganisme*, publié en 1983. Les trois congrès internationaux sur Marx, organisés à Paris cette dernière décennie par la revue *Actuel Marx*, en collaboration avec d'autres revues françaises, se sont déroulés aussi avec l'appui de l'Institut de Naples.

Le rôle de l'Institut dans la stimulation et la diffusion de la recherche hégélienne française mériterait, je crois, une mention à part. En fondant auprès des éditions Guerini de Milan la collection philosophique *Socrates*, l'Institut a fait traduire entre autres une anthologie des écrits de Eric Weil comprenant son célèbre ouvrage, *Hegel et l'Etat*. C'est une très belle édition où des textes dispersés dans les revues de l'époque ont été pour la première fois recueillis en volume (par exemple le texte sur *Marx et la liberté*, ou l'article publié par la revue *Critique* sur *Le jeune Hegel* de Lukács). Un des ouvrages les plus originaux de Bernard Bourgeois, dont les travaux sur Hegel, Kant et Fichte font autorité, *Eternité et historicité de l'Esprit selon Hegel*, qui porte sur le problème passionnant des rapports entre l'esprit objectif et l'esprit absolu chez Hegel (livre sorti en 1991, chez Vrin) est le résultat des cinq conférences que l'auteur a données à Naples à l'invitation de l'Institut ; dans l'Avant-propos, le professeur Bourgeois témoigne d'ailleurs de sa gratitude à l'égard de l'Institut. Les éditions La Città del Sole de Naples ont publié l'année dernière, toujours à l'initiative et avec l'appui de l'Institut, la première biographie intellectuelle de Jacques D'Hondt, autre figure de proue de la recherche hégélienne en France : le livre est signé Fiorinda Li Vigni, chercheuse auprès de l'Institut. Le livre, intitulé *Jacques D'Hondt e il percorso della ragione hegeliana*, est suivi d'une interview du philosophe français. Jacques D'Hondt

y précise le sens de sa recherche, et délimite sa position par rapport à celle de Kojève et de son maître Jean Hyppolite. L'interview, vu sa qualité et son importance, a fait l'objet cette année d'une publication autonome, en langue française, toujours à Naples, et toujours grâce à l'Institut ; ce texte de Jacques D'Hondt mériterait d'être connu aussi en France, et je me permets de suggérer aux représentants de l'Institut ici présents d'intervenir auprès de la maison d'édition La Città del Sole pour que le livre soit aussi diffusé en France ; il faudrait aussi traduire en français l'excellent ouvrage de Fiorinda Li Vigni.

La recherche hégélienne internationale (trois associations hégéliennes existent aujourd'hui) a salué comme un événement la publication, à l'initiative de l'Institut, des cours restés longtemps inédits de Hegel sur la philosophie de la religion (l'édition en langue originale est due au regretté Karl-Heinz Ilting), sur la philosophie de la nature et sur la philosophie du droit (édition italienne de Domenico Losurdo). Rappelons qu'Ilting a dédié son édition des cours sur la religion «à Gerardo Marotta, président de l'Institut, et à la tradition hégélienne de Naples.»

Deux interprètes italiens des plus avertis de la pensée hégélienne et de sa fortune en Italie, en France et ailleurs, Guido Oldrini et Domenico Losurdo, auteurs d'une œuvre déjà considérable, ont publié la plupart de leurs ouvrages grâce à l'appui et sous l'égide de l'Institut. L'année dernière, Guido Oldrini a publié dans la collection *Hegelianiana*, éditée par l'Institut, un livre sur la réception de Hegel en France, ouvrage qui mériterait sans doute d'être traduit en français, car la littérature française sur le sujet ne connaît pas jusqu'à présent un travail comparable. Plusieurs livres de Domenico Losurdo, dont *Hegel et les libéraux*, *Hegel et la catastrophe allemande* (ouvrage qui a inauguré la collection *Socrates*) ou *Autocensure et compromis dans la pensée politique de Kant* (livre sorti en 1983 chez Bibliopolis à Naples, toujours dans une série d'études patronnée par l'Institut) ont été traduits en français.

La philosophie italienne s'est toujours distinguée par son ouverture aux grands courants de la philosophie européenne. Il suffit de regarder la collection de la revue *La Critica*, fondée à Naples en 1903 par Benedetto Croce, pour constater que lui et Giovanni Gentile (qui ont travaillé de conserve jusqu'au moment où l'avènement du fascisme les a

séparés), n'ont pas cessé de se confronter avec la littérature philosophique qu'on publiait à l'époque en France, en Allemagne, en Angleterre ou aux Etats-Unis. Pendant presque un demi-siècle, Croce a soumis dans *La Critica* (devenue après la Seconde Guerre *Quaderni della Critica*) à un examen critique systématique les ouvrages philosophiques les plus représentatifs de son temps. Au XIX^e siècle, Bertrando Spaventa avait déjà publié une étude intitulée *La Filosofia italiana nelle sue relazioni con la filosofia europea*. L'Institut pour les Études Philosophiques de Naples a inscrit son activité dans cette tradition, en ouvrant ses portes aux philosophes européens et américains les plus éminents de notre temps.

Un des mérites de l'Institut, et pas des moindres, est le fait qu'il accorde une totale liberté aux conférenciers invités, qui peuvent dispenser des enseignements que les universités, et les médias plus encore, ont relégués à la marginalité. Je peux parler à ce propos de mon expérience personnelle, car dans un séminaire sur la révolution conservatrice allemande, j'ai pu consacrer une séance à la pensée de Arnold Gehlen, philosophe important trop peu présent dans le débat actuel, et dans un séminaire sur les ontologies du xx^e siècle, parler de Nicolai Hartmann, de György Lukács et des rapports étroits entre leurs ontologies, sujet quasi occulté de nos jours.

Le rôle de l'Institut dans l'édition et la promotion des écrits philosophiques contemporains n'est pas non plus négligeable. L'année dernière, lors du séminaire que j'ai fait à Naples, Monsieur Vittorio De Cesare (ici présent) m'a offert un écrit inédit de Hans-Georg Gadamer, ce dont je tiens à le remercier encore. L'ouvrage, édité en 2000 chez Guerini e Associati sous le titre *Metafisica e filosofia pratica in Aristotele*, dans la série *Saggi* publiée par l'Institut, comprend le texte des leçons données par Gadamer en 1990 dans le cadre d'un programme de recherches initié par l'Institut et transcrites par les soins de Monsieur De Cesare. Le grand hélieniste qu'était Gadamer y abordait plusieurs thèmes fondamentaux de la pensée de Platon et d'Aristote, en éclairant d'un jour nouveau les rapports entre leurs pensées. L'initiative de l'Institut de publier ce cours, à côté de nombreuses autres pareilles, témoigne de la place irremplaçable qu'il occupe dans le paysage intellectuel contemporain. Le moment est venu de lui souhaiter, à l'occasion de son anniversaire, longue vie et une jeunesse d'esprit tout aussi inaltérable!

Un forum pour la philosophie et pour l'Europe

«Qu'est-ce que l'homme, Seigneur, pour que tu t'en souviennes ?» Je suis certain qu'il y a au moins une personne à cette table qui connaît ce passage du Psaume 8. Après, on cite encore une proposition qui est très proche de celle-ci, «Connais-toi toi-même», et qui est toujours citée dans la philosophie grecque comme une sorte d'exergue à cette philosophie. Ces mots sont devenus une banalité, sauf peut-être le Psaume 8, parce que dans ce passage, il ne s'agit pas seulement de la question «Qu'est-ce que l'homme ?», question fondamentale, mais aussi de la dignité de l'homme. L'homme, ce petit grain de poussière : que Dieu se souvienne qu'il occupe ce lieu dans cet univers immense qui a été créé par Lui. C'est peut-être l'une des particularités de la pensée philosophique que certaines idées qui relèvent de ce que l'on appelle philosophie aient au début une résonance exotique, confuse même ou inintelligible. Avec le temps, elles deviennent des banalités. Je citerai une autre proposition : «L'Homme est libre.» Imaginez-vous l'histoire de cette proposition, dès les débuts, jusqu'au premier paragraphe de la Constitution de 1792 ?

On a déjà mentionné la fin du XIXe siècle et son grand courant de pensée, le positivisme, ou, après le Cercle (viciieux) de Vienne et de ces épicycles, le néo-positivisme, tous deux ayant nié le caractère scientifique de la philosophie : la philosophie n'est pas une science. J'ai été un adepte de ce courant, même très enflammé, et je l'ai trahi –par malheur ou par bonheur, je ne sais pas. Je vous cite une phrase de Carnap, le grand Carnap, que j'ai lue une fois avec enthousiasme : «*Tu ne tueras point!* Cela n'est pas une assertion, c'est une pensée confuse et métaphysique qui n'a rien à faire dans une pensée scientifique.» Peut-être est-ce vrai, mais peut-être est-il vrai aussi que la science n'est pas tout.

Pour revenir à la philosophie, je suis parfaitement d'accord quant au fait que la philosophie classique, la philosophie traditionnelle, ne correspondait pas aux exigences de la science galiléenne, newtonienne, *etc.* Surtout parce que l'objet de la philosophie a été dès le début : «Connais-toi toi-même.» «Connais-toi toi-même», c'est le sujet qui parle, et l'acte de la connaissance est réflexif : dès le début, on ne peut pas attendre de la pensée qu'on appelle philosophique de produire des connaissances ou du savoir comme la physique, comme l'astronomie, comme l'entomologie, *etc.*, qui décrivent un objet qui est devant nous –tandis que le sujet est séparé de cet objet. Et comme Aristote l'a souligné maintes fois, l'objet existe toujours avant son savoir, et il existe. Mais où est le centaure ? Nulle part. Le centaure n'existe pas. Le *non ens*, le *mê-on*, n'existent nulle part. Alors l'objet de la philosophie est le sujet même. Naturellement, cette relation est à l'origine de beaucoup de difficultés, qu'on appelle des paradoxes de la logique, je ne vais pas les citer, ils sont très connus, ce sont tous des paradoxes de l'auto-référence, de l'auto-connaissance, de la connaissance du sujet par le sujet, et ils ne sont pas des paradoxes, car ce sont les lois intérieures d'une réalité différente, *la réalité de l'esprit*.

Connais toi-même que tu es né libre : cette idée, déjà présente et cachée dans la tragédie grecque, dans la *Bible*, quelle connaissance est-elle, de quelle sorte est-elle si elle n'est pas une connaissance comme celle de la physique ? On peut parler, avec un terme laïc, d'un processus de prise de conscience qui n'est pas une connaissance comme celle du monde extérieur. La liberté n'est pas une découverte comme celle d'un insecte exotique, mais constitue le résultat d'une prise de conscience. Et le mythe de ce processus de prise de conscience se trouve aussi dans la *Genèse*, lorsqu'Adam et Eve sont chassés du Paradis : «Leurs yeux se sont ouverts» peut-on lire. Ils découvrent qu'ils sont nus. Mais leurs yeux n'étaient-ils pas ouverts avant aussi ? Ne voyaient-ils donc pas qu'ils n'étaient pas habillés ? Est-ce qu'un lion peut dire : «Je suis nu» ? Est-ce que quelqu'un de nous dira d'un lion ou d'un chat qu'ils sont nus ? C'est un nouveau savoir, un tout autre type de savoir qu'a été aussi la prise de conscience du Péché, qui n'existe pas dans la nature, mais qui existe seulement parce que le sujet sait qu'il est en situation de péché. Exactement comme la liberté n'était pas une découverte, c'était un processus de prise de conscience du sujet sur soi-même.

J'ai l'impression que le chapitre 6 du deuxième livre de l'*Ethique à Eudème* est le buisson ardent où la pensée ethico-politique a été révélée au sujet, où le sujet s'est révélé à soi-même comme libre. C'est un chapitre curieux, car le mot liberté, *eleutheria*, n'y apparaît pas du tout. Le mot n'a pas été utilisé par Aristote, jamais, pour cette notion de liberté, le mot *eleutheria* prend ce sens seulement après la pénétration du christianisme dans le monde antique. Aristote a inventé ou transformé un mot du langage courant : *prohairesis*, choix préférentiel, qu'on utilisait dans le langage quotidien, par exemple un choix préférentiel sur le marché : je préfère acheter une lunette plutôt qu'une montre. Dans ce chapitre, Aristote explique ce qu'est ce mot, dans quel sens il l'entend. On doit traduire ce mot aujourd'hui par «liberté», mais c'est un fait très curieux que, tandis que dans son *Ethique*, sa *Politique* et sa *Rhétorique* il utilise ces belles expressions *eleutheros* et *doulos*, libre et esclave, dans ce chapitre il n'utilise que le mot *anthropos*, le mot qui désigne l'homme universel. Ce mot le caractérise d'abord comme quelque chose qui est sur le même plan que tous les êtres de la nature : un cheval engendre un cheval, un arbre engendre un arbre et l'homme engendre toujours l'homme. Mais l'homme représente une singularité dans la nature, parce que l'homme n'est pas comme tous les autres êtres ; il ne transmet pas seulement une essence, l'essence d'être homme, mais aussi une source, une *archè* –une source de sa décision libre, de sa propre liberté. Puisque cette notion a dû paraître très dure à ses contemporains, Aristote l'explique en détail. Il est vrai que cette notion, cette conscience de soi et de sa liberté, ne surgit que très difficilement et qu'elle est formulée non sans difficulté dans la première constitution de la Révolution française. Quel est, alors, l'incrément du savoir que l'on doit à la philosophie ?

Quel est l'incrément du savoir qui se produit lorsque la philosophie formule cette phrase aussi banale, que l'homme est libre, et que sa singularité dans l'ordre de la nature consiste dans sa liberté ? L'incrément est juste le saut d'un état de conscience à un état plus haut : la différence entre un être qui pêche mais ne le sait pas et un être qui pêche et qui le sait. Ce n'est pas un incrément de savoir naturel comme le savoir astronomique, c'est quand même quelque chose de plus important que la découverte d'un nouvel astre.

Depuis l'Antiquité, depuis son apparition, la philosophie a toujours été le centre des critiques, des sarcasmes (inutile de citer la comédie d'Aristophane, où Socrate figure dans la position bien connue). Je veux rappeler qu'il existe toute une partie, très abondante, de la comédie grecque moyenne qui est consacrée aux philosophes et au ridicule qu'ont répandu les philosophes pythagoriciens. Il y a eu aussi toute une littérature satirique contre les philosophes qui ont été considérés comme on peut le lire dans Aristophane, avec leurs discours prétentieux, inintelligibles, confus. Platon est cité par Voltaire dans le *Dictionnaire philosophique* comme du simple galimatias. Bertrand Russell, dans son célèbre travail sur l'histoire de la philosophie occidentale, cite un de ses travaux, *On denoting*, comme le travail décisif qui a mis fin à ce *muddleheadedness*, à ce confusionnisme que Platon a introduit dans la pensée de l'Occident avec son *Théétète*. Quine écrit plus tard, qu'il ne comprend rien à ce galimatias du *Théétète* de Platon sur l'être et le non-être. Karl Popper a cité des pages de Platon et de Hegel qui provoquent immédiatement le rire, l'acclamation de la galerie –et il est très facile de le faire, je suis tout à fait d'accord. Prenez une page du *Parménide* de Platon, ou de *La Phénoménologie de l'esprit*, vous allez vous convaincre.

L'idéal de la philosophie positiviste était naturellement la clarté, et Frege, dans cette tradition, a répliqué au grand mathématicien que fut David Hilbert par son «de la clarté, de la clarté, de la clarté» parce que tout ce que Hilbert, Weierstrass, Cantor et les autres mathématiciens ont écrit n'était que de la confusion la plus obscure. Je dois le dire, il avait raison. Si vous lisez aujourd'hui le grand travail de Riemann, sa thèse d'habilitation sur les hypothèses de base de la géométrie, vous ne trouvez pratiquement aucune formule mathématique, mais une prose très confuse. C'est également le cas de l'un des grands travaux révolutionnaires de Félix Klein, sur le lien entre la théorie des groupes et la géométrie, la physique, *etc.*, qu'il avait écrit en prose et que ses collègues avaient jugé extrêmement confus. Cette mathématique, qui s'est permis, dans son histoire, tant de procédés exotiques, tant d'idées d'une apparente absurdité, fut pourtant prise par la philosophie positiviste comme modèle, comme son idéal d'expression philosophique exacte.

Ce qu'on appelle philosophie –et je ne prétends là à aucune originalité – c'est de la précipitation en texte, en mots, de ce travail immense et très difficile de l'esprit, du sujet, qui consiste à prendre conscience de soi-même : «Qu'est-ce que l'homme, qu'est-ce que je suis ?» En tant qu'homme, je suis libre ; plus tard, avec la Renaissance, s'articule la conscience : *homo secundus Deus* (Marsile Ficin). Nicolas de Cues dit aussi : «Dieu a créé l'homme d'après son visage» ; mais Dieu n'a pas un visage commun. Qu'est-ce que cela signifie ? Cela signifie qu'il *imitari potest Deum*, il imite Dieu, et il cite l'exemple de l'*idiota*, d'un homme inculte qui fabrique une cuillère avec une pièce de bois : «Ma sagesse –dit l'*idiota*– est au-dessus de la sagesse de tous ces scolastiques, parce que je fais quelque chose dont l'exemplaire, son modèle, n'était pas devant moi ; son modèle existe seulement dans mon savoir. Mon savoir précède l'objet et cet objet n'était pas présent le jour de la Création.» Si la philosophie est cet effort difficile, immense, de l'homme de se connaître soi-même, après s'être connu soi-même, après avoir pris conscience de son nouvel état, le sujet se transforme : je suis libre, mais je suis aussi un sujet créateur.

Au début du XIX^e siècle se fait jour l'idée nouvelle que l'homme est lui-même producteur. L'homme est celui qui produit sa propre histoire, chez Hegel comme chez Marx. Et finalement nous assistons au cours de ce même XIX^e siècle, et c'est sans doute l'un des grands mérites de la philosophie anglaise, non à la découverte, mais à la prise de conscience de la dimension économique du sujet. La conscience d'être l'agent du travail, de la production des biens, de la production de sa propre histoire comporte une immense dimension métaphysique, qui a été relevée par Adam Smith, par Ricardo, par Marx. Prendre conscience de soi-même en tant que sujet de l'histoire était le résultat d'un immense travail philosophique.

Mes collègues physiciens (les mathématiciens le font moins) mettent toujours en avant l'inutilité totale de la philosophie pour la recherche. Démocrite et les atomes, ce sont des contes de fées en comparaison de l'observation empirique et des appareils de laboratoire. Moi, je leur réponds : «Prends un ciseau, coupe la philosophie grecque, élimine toute pensée spéculative et tu n'auras pas de physique moderne, pas de *quanta*, pas de relativité, tu n'auras pas de médecine et surtout pas de mathématiques modernes.»

Je ne veux pas entrer dans les détails, mais je peux citer peut-être un unique exemple de la présence et de l'efficacité de la pensée spéculative. On cite souvent une pensée de Pascal : «Le monde est une sphère dont les frontières ne sont nulle part et le centre est partout.» C'est d'une absurdité patente, que vous pouvez lire également chez Rabelais ou Charles de Bouvelles. L'auteur le plus ancien où je l'ai retrouvée c'est Alain de Lille qui, à son tour, l'attribue au dieu Hermès Trismégiste. Tous savaient déjà que le centre de l'univers se trouve au milieu de la terre et que l'homme est le centre de l'univers. La révolution copernicienne quant à elle ne fait que déplacer le centre de l'univers dans le soleil. Dans les deux perspectives, l'affirmation d'Hermès Trismégiste est une absurdité, parce que le centre du monde se trouve quelque part et qu'il dispose d'un lieu bien défini. Étonnés, on se demande en effet comment des gens de la taille d'un Rabelais ou d'un Pascal ont pu tomber victimes des charmes mystiques d'une assertion aussi "contrefactuelle", aussi incompatible avec l'observation, l'expérience, le savoir scientifique. Mais voilà qu'apparaît la théorie de la relativité spéciale, qui formule l'axiome que les lois de la nature sont des invariants par rapport aux systèmes inertiels. Par conséquent, il n'existe pas de système inertiel privilégié. Cela signifie que l'univers n'a pas de centre, que son centre est partout ; notamment, il est là où se trouve un sujet cognitif, un sujet du savoir. Cet axiome de la théorie de la relativité n'est certes pas le résultat d'observations empiriques, il est le produit d'un long travail historique de la pensée spéculative, l'attribut spécifique et le signe distinctif de cet être singulier qu'est le moi, le sujet.

Ce même sujet est aussi le centre de la vie sociale. Si l'on a pu atteindre un certain niveau de cette auto-connaissance qui ne finit jamais, nous vivons certainement aujourd'hui dans un monde qui est le fruit d'une rupture dans l'histoire, le produit d'une discontinuité qui sépare le passé tout entier d'une époque historique toute nouvelle, dont le visage voilé nous reste pour l'heure inconnu. Le sujet de l'histoire est à la recherche de son visage actuel, l'homme, agent de son propre devenir, est engagé à prendre conscience de soi-même, un travail difficile et tortueux, dont l'exécution est la tâche exclusive de la spéculation philosophique. Voilà ce qui justifie pleinement la nécessité de la philosophie! C'est son rôle que d'essayer de donner non pas une réponse définitive,

mais des réponses à cette question : «Qu'est-ce que l'homme du siècle qui viendra ?»

J'ai vu avec un grand plaisir et la plus grande satisfaction que l'Avvocato Marotta a fondé un Institut à la structure absolument unique dans son originalité, qui est devenu un forum –non pas un forum napolitain ou italien, mais un forum européen et même mondial, qui s'est donné comme mission de cultiver cet effort de l'esprit, cette spéculation qu'on appelle philosophique, et d'essayer de contribuer à cet incrément, non pas seulement en termes de connaissance de la nature, mais en termes du savoir humain sur soi-même. Je participe depuis presque deux décennies aux travaux de l'Institut, et je vois que cette organisation, cette structure que je peux qualifier de géniale et qui est très différente des universités et des académies, est un forum libre, un forum de la liberté, où des personnes invitées par l'Institut donnent des conférences sur leur propres sujets favoris. L'entrée est libre. Mais pas simplement "libre" puisque l'Institut offre à un grand nombre d'auditeurs des bourses copieuses pour leur permettre de participer à ses conférences. Grâce à cette politique, j'ai eu l'occasion et le bonheur d'avoir toujours un public que je n'ai jamais eu ailleurs, et que je n'ai jamais pu espérer. Les participants sont choisis par l'Institut pour leur intérêt, pour leur dévotion à l'égard du sujet des conférences : et de fait, j'ai toujours trouvé devant moi un public motivé, intéressé, très cultivé et qui pose des questions bien ciblées. C'est la véritable récompense que j'ai pu recevoir de l'Institut que ce public extraordinaire, rencontré nulle part ailleurs.

MICHEL VOVELLE
Université de Paris I

Mémoire de la Révolution et ouverture sur l'avenir

Si nous étions constitués en jury de thèse, suivant la profession d'une bonne partie d'entre nous – mais rassurez-vous, *Avvocato*, nous ne sommes pas à un jury de thèse et vous avez passé l'examen depuis très longtemps – j'interviendrais dans la position à la fois très confortable et inconfortable de celui, qui, à l'issue des débats, fait preuve d'originalité en disant : «Tout ayant été dit avec beaucoup de science et de pertinence par mes collègues, il ne me reste plus rien à dire.»

Et ce serait peut-être se conformer à l'urgence du moment, puisque le temps qui nous est imparti est à peu près écoulé. Je me suis donc vu confronté à la nécessité de respecter cette formule.

Il y a quelques mots que je n'ai pas entendu prononcer par mes collègues, or ils me semblent être au cœur même de ce qui constitue la vocation de l'Institut et la personnalité de l'*Avvocato*. Celui qui m'est le plus cher –mais on dira que je prêche pour ma paroisse– c'est le mot "révolution". On n'en a pas beaucoup parlé, et je suis content que vous me donniez l'occasion de le rappeler, ne serait-ce qu'au pas de course, en chaussant, comme disait un autre que je n'aime point trop, les bottes de l'armée d'Italie.

Je voudrais évoquer un compagnonnage de près de vingt ans, car c'est au moment même où se mettait en place l'organisation du bicentenaire de la Révolution française, sa commémoration, que j'ai commencé à fréquenter l'Institut, et que s'est opérée cette rencontre.

Investi d'une charge lourde et prenante, celle de la coordination des activités scientifiques de cette commémoration en France, mais aussi dans le monde, dans le cadre du CNRS, je me suis transformé, comme on disait en l'an deux, en missonnaire patriote, ou en apôtre de la liberté, et c'est là que nous devons nous rencontrer.

Car cette activité, qui a débuté dès 1982-1983, m'a montré que l'Institut était d'ores et déjà sur le front, sur la brèche, car c'est alors que vous organisiez les premières rencontres, les premiers colloques : je songe à celui de 1982, qui envisageait la marche, le cheminement des Lumières jusqu'à cet aboutissement, à la fois tragique et triomphal, de la révolution napolitaine de 1799.

A partir de 1988, à l'initiative conjointe de l'*Istituto* et de l'Institut d'Histoire de la Révolution française, la Maison des Sciences de l'Homme à Paris accueillait une rencontre entre chercheurs italiens et français sur cette République napolitaine de 1799.

Mais de 1987 à 1990, c'est une douzaine de rencontres et d'expositions que l'on peut mettre, au moins, au crédit de l'*Istituto*, souvent en association avec des centres de recherche, des musées, des universités, dans la Péninsule mais aussi en France et en Europe.

Ainsi, l'*Istituto* a tenu une place éminente dans la préparation de la commémoration de la Révolution française, qui a vu, par ailleurs, la présence très significative de l'Italie dans la commémoration de ce rendez-vous séculaire. Soixante-dix-huit, et peut-être même quatre vingts colloques et rencontres scientifiques se sont tenus en Italie, sur les 540 qui se sont tenus dans le monde, dont la moitié en France. L'Italie est grande première à ce hit-parade.

Les chiffres, dira-t-on, ne font rien à l'affaire, et le temps me manque pour présenter toutes les rencontres scientifiques de la période du Bicentenaire de la Révolution organisées par l'Institut.

Mais comment ne pas garder un souvenir particulier de la rencontre du château Saint-Elme, en décembre 1989, sur "*Napoli e la Repubblica del '99 : immagini della Rivoluzione*" ? En ces années, l'*Istituto* était sur tous les fronts, collaborant à Venise avec la Fondation Cini, organisant dans ses murs, avec la collaboration de l'université de Clermont, un colloque sur le thème "Un lieu de mémoire romantique, la Révolution de 89", à Paris encore une rencontre sur les rapports entre révolution, philosophie et histoire, alors même qu'à Rome il apportait sa contribution à l'exposition tenue à la Bibliothèque centrale sur "*L'Italia nella Rivoluzione*".

De ce foisonnement d'initiatives se dégagent les traits majeurs de cette présence. L'Institut inscrit sa recherche, tant sous forme de colloques que de publications et d'expositions, dans le cadre non seulement

napolitain, et plus largement italien, mais de l'Europe tout entière. De l'Europe dans une chronologie large, des Lumières à l'événement révolutionnaire, et à son expansion du XIX^e siècle à nos jours. Pour ce faire, il accueille les chercheurs internationaux, individuellement dans les rencontres qu'il organise, ou en s'associant avec les centres, qu'il les regroupe, qu'il les reçoive ou qu'il les soutienne.

Cette présence ne s'est pas relâchée au lendemain de 1989, alors même qu'en France, je le confesse, l'initiative officielle s'effaçait sur le sentiment, sans doute, que l'on avait payé d'une traite la dette à l'anniversaire commémoratif.

L'*Istituto*, associé, en 1992, au colloque tenu à la Maison des Sciences de l'Homme sur "L'homme des Lumières de Paris à Pétersbourg", a ouvert ensuite ses portes, une nouvelle fois, au Centre d'Histoire Révolutionnaire de Clermont-Ferrand, en 1993, pour la plus importante contribution sans doute à l'historiographie de Robespierre, ces "Images de Robespierre" dont les actes feront date.

Il est vrai qu'à Naples, comme dans le reste de l'Italie, la commémoration de la Révolution ne pouvait pas être considérée comme terminée en 1993, puisqu'il restait à honorer le *triennio* révolutionnaire de 1796 à 1799, jusqu'à son épilogue héroïque de la vie et mort de la République napolitaine.

Ce fut pour moi, au sortir de mes fonctions officielles du Bicentenaire de 89, l'occasion d'apprécier la vitalité, l'ardeur et la passion avec laquelle les chercheurs et les acteurs culturels italiens, loin d'avoir dit leur dernier mot, comme par anticipation, ont multiplié encore pendant trois années et encore au-delà les initiatives, de l'Italie septentrionale, de Turin à Venise, jusqu'au reste de la Péninsule.

Et là encore, l'*Istituto* se présente en première position, tant dans les rencontres consacrées aux acteurs de la tragédie de 1799 que dans le grand colloque, tenu, là encore, au château Saint-Elme sur "La révolution napolitaine entre histoire et historiographie", une des rencontres marquantes.

Mais tous les feux ne sont pas éteints : en rendant hommage dans ses murs, en 2001, à Carlo Zaghi et à sa monumentale étude sur Napoléon, l'Institut ouvrait un nouveau front dans l'approche de ce que vous appelez "*l'età napoleonica*".

De ce parcours à grandes enjambées, trop rapide pour n'être pas inévitablement caricatural, ou énumératif, je voudrais simplement retenir quelques idées, quelques images. La première, incontestablement, est celle d'un lieu magique : ce palais Serra di Cassano, à la fois clos et si largement ouvert sur la ville, sur le pays, sur le monde. Lieu de mémoire, comme il est devenu banal de le dire, s'il en est, abritant le souvenir des martyrs de 1799, comme celui des grandes figures des Lumières napolitaines. Mais il faut intimement associer à ce lieu une présence, la vôtre, Avvocato Marotta. Sans oublier ceux qui vous entourent, Antonio Gargano et bien d'autres. Qu'on me pardonne de ne pas les citer.

Il m'arrive de dire, un peu malicieusement, que Gerardo Marotta est le dernier des jacobins napolitains qui ait échappé à la fureur mas-sacrante des Sanfédistes du Cardinal Ruffo, ne serait-ce que pour mas-quer l'émotion, que je partage avec beaucoup d'autres sans doute, de découvrir, sous une enveloppe fragile, l'énergie, la passion, l'attachement à un projet obstinément poursuivi, celui d'assumer l'héritage, qui, des Lumières à nos jours, a été comme sacralisé par l'épisode de 1799.

Un tel héritage crée des obligations par sa fragilité même, car la mémoire, on le sait bien, est périssable. Et pour moi qui ne crois pas aux miracles, c'est bien un miracle que représentent la vie, le dynamisme, l'ouverture sur l'avenir, l'enracinement dans le contemporain de cet Institut. Sinon un miracle, du moins un exploit, et un témoignage fort.

Je n'ai évoqué ces témoignages que par ces quelques repères que fournissent les rencontres de ces vingt dernières années dans le domaine des études révolutionnaires. C'est trop, et bien trop peu.

Les publications, directement ou indirectement produites par l'Institut –rassurez-vous, je n'énumérerai pas les 110 items que j'ai relevés dans le bilan de vos recherches et qui concernent ce sujet– nous confrontent à la richesse extraordinaire d'approches multiples : actes de colloques certes, ouvrages d'érudition mais aussi vulgarisation de haut niveau, publications de sources et de répertoires.

Le champ d'application, à la rencontre de la longue durée et de l'événement : Naples, certes, comme foyer de culture, mais aussi lieu tragique où s'inscrit l'événement, la révolution napolitaine, à la fois paroxysme quasi conclusif de la grande révolution mondiale de 1789-93, mais ouverture sur l'avenir par les promesses, mais aussi par les

dangers qu'elle révèle, ces dangers que, par une image suggestive, vous incarnez dans le danger de la Vendée, toujours renaissante.

Comme le palais Serra di Cassano est au cœur de Naples, Naples s'inscrit au cœur d'une épopée révolutionnaire qui englobe toute la Péninsule, qui se reconnaît dans le message de la Révolution française. La vocation de l'*Istituto*, pour répondre à ce devoir, est d'être, au-delà d'un lieu de mémoire, ou tout simplement d'accueil, un centre d'impulsion, d'enquêtes, de coordination d'initiatives, un centre d'édition et de diffusion de nouveaux savoirs. Il faut, pour cela, beaucoup de passion.

A notre époque, où prévalent les idées de restauration et de retour à l'ordre, il est difficile de préserver l'esprit de ceux qui se disaient, sous le Directoire, "fermes républicains" et que l'Europe coalisée désignait comme "les Jacobins". Le terme n'a pas bonne presse aujourd'hui, mais cela suppose que l'on considère que la révolution, loin d'être terminée, est encore à faire. Et pour cela, l'Avvocato Marotta a conscience, comme l'a rappelé Losurdo dans de belles pages du volume sur les recherches collectives, qu'il faut poursuivre le combat, un jour perdu en 1799, contre la contre-révolution triomphante, contre la Vendée, entendons cette expression comme la force emblématique rétrograde, les contre-révolutions qui ont perpétré le génocide des jacobins napolitains, mais qui sont toujours à l'œuvre, au grand jour ou dans l'obscurité des sociétés.

Voilà des vérités qui ne sont pas faites pour plaire à tout le monde, en un temps où la nostalgie des résistances l'emporte sur les illusions du progrès.

Il faut aller à Naples, je crois, pour rencontrer de vrais jacobins et non la caricature qu'on en donne volontiers aujourd'hui en confondant, de façon grossière, jacobinisme et centralisation napoléonienne, trahison de l'esprit de la Révolution.

Je l'avoue, je reste un peu jacobin, mais si l'Avvocato Marotta veut bien me concéder que c'est à sa façon, et m'admettre à ses côtés, ce sera pour moi un honneur.

Un soutien pour les jeunes chercheurs

Je suis heureux de pouvoir apporter ici ce qui sera avant tout un témoignage personnel, auquel j'ajouterai quelques considérations sur le sens de ma rencontre (mais ce n'est pas que ma rencontre) avec *Istituto*.

N'étant visiblement pas le plus âgé ici, je me sens plutôt à l'aise avec le thème que j'avais choisi et qui me semble être au cœur de l'action de *Istituto* : le soutien aux jeunes chercheurs. J'essaierai d'illustrer ce point essentiel par les formes que ce soutien a pris pour moi et pour ces collègues et amis qui ont bénéficié de l'aide de *Istituto*.

Pour quelques raisons étranges, sans doute liées au fait que l'Italie est, selon la définition d'Emmanuel Anati, *le pays de papacucù*, il existe une période, comprise en gros entre les 25 et les 35 ans, où les chercheurs italiens sont essentiellement appelés à se débrouiller. Or c'est à ce moment délicat que toute une génération de chercheurs (mais sans doute plus d'une) a pu compter sur l'aide de *Istituto* – une aide qui dans mon cas a joué un rôle essentiel.

Tout d'abord, il s'agit d'un soutien concret : je pense par exemple au programme de bourses permettant d'assister aux nombreux séminaires, réunions et colloques spécialisés parrainés par *Istituto* en Italie et à l'étranger – parmi lesquels jouent un rôle éminent les cycles de séminaires "permanents" du Palazzo Serra di Cassano et l'ensemble très ramifié des écoles d'été.

C'est la présence constante de ces rencontres qui a permis à tant d'entre nous de sauvegarder un aspect essentiel de leur vie de chercheurs : la possibilité d'approcher les grands spécialistes mondiaux de la recherche philosophique, régulièrement présents à Naples. C'est un aspect essentiel car cela nous permettait non seulement de mettre nos études à l'épreuve de spécialistes venants de tous bords, mais encore

d'expérimenter, surtout dans les écoles d'été, des formes nouvelles de convivialité et parfois de compagnonnage, tant avec ces spécialistes qu'avec nos propres camarades de cours. Le contact physique est essentiel : la manière de traiter avec les étudiants, la pratique enseignante et les questions-réponses, la découverte de nouveaux amis, le dialogue informel, les échanges d'idées –ajoutez-y des soirées bien arrosées qui trouvaient là un terrain propice– et vous comprendrez pourquoi ces circonstances auront joué un rôle majeur pour ouvrir l'horizon professionnel, scientifique et mental de ces jeunes chercheurs. Dans le cas de ceux, qui parmi nous, ont pu ensuite séjourner dans des écoles ou des centres de recherche à l'étranger, cette expérience et ces contacts se sont souvent avérés précieux.

On a entendu parler à plusieurs reprises, aujourd'hui, du rôle complémentaire que l'*Istituto* aurait joué par rapport à l'université. Mais il me semble qu'il a parfois exercé une véritable fonction vicaire, ayant permis à toute une génération de jeunes chercheurs d'entreprendre leurs premiers pas dans le monde de la recherche. Je garde toujours le souvenir de mes années universitaires à Milan où, en cinq ans, nous avions eu le privilège de connaître *trois* chercheurs venant de l'étranger! Cela a un peu évolué aujourd'hui, mais moins que ce que l'on croit. De ce point de vue, l'*Istituto* a œuvré à la fois comme un lieu où se sont noués des rapports durables et comme une école de spécialisation quelque peu informelle.

Un deuxième volet de l'action de l'*Istituto* touche à la possibilité que nous avons eue de publier. C'est un point essentiel. Je ne connais aucun collègue âgé aujourd'hui d'entre 25 et 35 ans qui n'ait pas bénéficié, directement ou indirectement, de la présence de l'*Istituto* dans ce domaine. Dans mon cas, cela a pris d'abord la forme, il y a quelques années déjà, d'une collaboration assidue à la revue d'information scientifique *Informazione filosofica* qui a vu le jour grâce à l'initiative de ce meneur d'hommes qu'est Riccardo Ruschi et à l'engagement concret et continu de l'*Istituto*. Ce journal, où nous pouvions publier régulièrement des comptes rendus, des articles et des interviews nous permettait en même temps de voyager pour assister à ces colloques que nous étions ensuite chargés de raconter ; et je ne crois pas me tromper si je dis que toute une génération a commencé à publier des textes et à fréquenter

ses premiers colloques scientifiques grâce à l'aide de cette revue et de l'*Istituto* qui la publiait.

S'ajoute à cela le réseau éditorial de l'*Istituto*, articulé d'abord autour des maisons d'éditions napolitaines (Vivarium, La Città del sole, Bibliopolis, etc.) toujours disponibles à publier des travaux parrainés ou encouragés par l'*Istituto*. Mais cela ne saurait résumer l'étendue de la présence de l'*Istituto*, dont Nicolas Tertulian vient de nous offrir un aperçu pour les études hégéliennes. De nombreuses collections philosophiques ou savantes ont été lancées par des maisons d'éditions italiennes et étrangères grâce à l'aide de l'*Istituto*, en Italie et hors d'Italie. On a déjà cité l'un des fleurons de cette action, la collection brunienne des Belles Lettres, mais n'oublions pas les nombreuses collections spécialisées sur lesquelles s'appuie souvent le travail de bon nombre de centres de recherche italiens. Mais cette action prend encore une troisième forme, à savoir le soutien ponctuel à des travaux spécialisés s'ouvrant à des perspectives encore peu présentes au sein des enseignements académiques et qui ne pourraient pas voir le jour s'appuyant sur les seules forces des maisons d'édition concernées. On assiste ainsi à la multiplication d'ouvrages à caractère savant, philosophique mais aussi historique, littéraire, économique, mathématique ou même physique, publiés "avec le concours de l'*Istituto Italiano per gli Studi Filosofici*" et que résume l'impressionnante synthèse des activités de l'*Istituto* que nous présentons aujourd'hui.

Or ce soutien a tout naturellement une conséquence directe, et j'entends par là la possibilité qui s'ouvre de développer des recherches sur des directives excentriques par rapport à celle pratiquées majoritairement dans les centres académiques. Cela me permet de m'étendre rapidement, et pour conclure ce court bilan avec une expérience personnelle, à l'action qu'on mène depuis quelques années avec Jean Petitot et d'autres amis (Paolo Parrini et Ornella Faracovi, entre autres) dans le domaine de la "philosophie scientifique" et du "rationalisme critique" italien. Depuis bientôt six ans, des rencontres périodiques consacrées à cette tradition intellectuelle ont eu lieu grâce à l'aide, en particulier, de la Maison des Sciences de l'Homme et de l'*Istituto*. Les résultats de ces rencontres ont été recueillis en un premier volume, *Science et philosophie en France et en Italie entre les deux guerres*, paru chez Vivarium en

2001 ; un autre volume est en préparation et paraîtra en 2003. En même temps, on ne peut pas passer sous silence la récente édition française des *Écrits Philosophiques* de Giulio Preti, que viennent de publier les Éditions du Cerf grâce à l'initiative de Heinz Wismann et de Jean Petitot et avec le concours essentiel de l'*Istituto*. On évoquait tout à l'heure le caractère œcuménique de l'*Istituto*. Le cas de Giulio Preti, aujourd'hui reconnu comme l'un des grands penseurs italiens du xx^e siècle, en est, me semble-t-il, un bon exemple. Le regain d'intérêt que connaît aujourd'hui l'œuvre de cet auteur, célébré entre autres par le récent colloque commémoratif qui a eu lieu à Castiglioncello en Italie, a largement bénéficié du soutien de l'*Istituto*. Celui-ci fut lié à la figure de Preti par l'intermédiaire de Mario Dal Pra et de Ludovico Geymonat, mais il n'avait pas, par le passé, transformé ce rapport en un travail suivi. Dans ce cas, l'*Istituto* a immédiatement accepté de soutenir ces travaux, relativement nouveaux par rapport à ses axes de recherche traditionnels. Il est vrai que, même si l'action principale de l'*Istituto* se déroule selon des axes qui ne coïncident pas toujours avec les travaux tels que ceux sur Giulio Preti, l'inspiration fondamentale qui provient des Lumières, en particulier napolitaines, situe naturellement tous ceux qui se reconnaissent dans ce cadre théorique aux côtés de l'*Istituto*.

MAURICE AYMARD
École des Hautes Études en Sciences Sociales
Secrétaire général du Conseil International de la Philosophie
et des Sciences Humaines

Pour une Europe intellectuelle

Nous arrivons au terme de cette seconde journée. Elle a été, comme celle d'hier à l'Institut culturel italien, riche en interventions qui ont toutes souligné l'admiration et la reconnaissance que nous devons avoir pour cette réalisation absolument exceptionnelle et originale, non pas seulement à l'échelle italienne, mais aussi européenne, qu'a été depuis trente ans l'Institut italien pour les Etudes Philosophiques.

Je n'ai qu'un regret, celui de ne pas avoir eu dix ans de moins. J'ai en effet quitté Naples l'année même où allait se créer l'Institut italien. Je ne l'ai découvert qu'une dizaine d'années après, lorsqu'il avait déjà atteint son plein rayonnement, et nos chemins se sont aussitôt tout naturellement croisés.

A cette époque, j'avais choisi de me consacrer à une institution française elle aussi atypique, la Maison des Sciences de l'Homme, qui, avec beaucoup moins de moyens et beaucoup moins de liberté, mais avec la même exigence, essayait de participer à une entreprise dont le besoin se faisait de plus en plus sentir, c'est-à-dire la construction d'une Europe intellectuelle : une Europe que rendaient nécessaires les progrès de la construction communautaire, mais qui ne pouvait accepter d'autre définition de ses frontières que culturelle. C'était l'époque où Fernand Braudel suggérait qu'à chaque étape de son histoire les frontières de l'Europe se définissent par l'écho qu'y rencontre une grande innovation culturelle. Il y a ainsi une Europe romane, une Europe gothique, une Europe baroque, dont la succession s'accompagne d'un élargissement progressif de l'espace mis en cause. Et il y a, bien entendu, une Europe des Lumières, plus étendue encore, qui sera aussi celle de la Révolution : c'est par excellence l'Europe de Gerardo Marotta et de son Institut.

Les domaines disciplinaires de nos deux institutions n'étaient pas exactement les mêmes. L'*Istituto* se construisait autour d'une alliance très forte entre philosophie et histoire – une alliance pour laquelle je suis heureux que Michel Vovelle ait rappelé l'importance centrale de l'histoire, car cette relation, autour de la révolution de 99, me paraît essentielle dans l'histoire intellectuelle de l'*Istituto*. La Maison des Sciences de l'Homme définissait sa politique, au même moment, autour d'un champ, celui des sciences sociales et humaines, sans donner de privilège aussi accentué à telle ou telle alliance disciplinaire, même si les historiens y ont joué aussi un rôle important. La direction avait été fixée par Fernand Braudel dans son célèbre article sur la longue durée : «Toutes les sciences de l'homme parlent la même langue...ou du moins peuvent la parler.» C'était cette langue commune de nos disciplines qu'il s'agissait de découvrir et de promouvoir.

Ce n'est donc pas un hasard si, dans le catalogue des publications de l'Institut, la Maison des Sciences de l'Homme est souvent associée aux initiatives de l'*Istituto* : nous avons compris très tôt (et la chute du rideau de fer est venue confirmer nos anticipations et rendre possible ce qui ne l'était guère, ou alors avec beaucoup de difficultés, la veille) que l'ouverture européenne était essentielle, et que les intellectuels de l'Europe de la fin de XX^e siècle ou du début du XXI^e devaient être, avant tout, multilingues. Ils devaient parler italien, espagnol, anglais, allemand, français, et, si je poursuis les langues de vos publications, russe aussi, et même l'arabe, puisque vous publiez une traduction en arabe d'une revue d'astronomie. C'était là un pari important pour une Europe qui ne serait pas une Europe monolingue, mais une Europe multilingue et donc une Europe des traducteurs. C'est donc une très belle chose qu'entre la traduction de Giordano Bruno présentée hier et cette cérémonie, cette convergence ait été aussi fortement soulignée : il nous faut à tout prix maintenir cette diversité de la culture européenne qui fait la richesse de notre patrimoine commun.

Maintenant, si quelque chose doit nous rapprocher encore plus étroitement pour l'avenir, c'est très certainement ce qu'il nous reste à construire au cours de la prochaine décennie (qui sera décisive sur ce plan), c'est-à-dire des rapports équilibrés entre une culture européenne qui a été au cœur des préoccupations de l'Institut italien, et les autres gran-

des cultures du monde avec lesquelles nous devons de plus en plus apprendre à dialoguer. Mais là encore, avec la philosophie indienne, l'*Istituto Italiano* a déjà pris les devants, et donc fixé une voie pour l'avenir, que nous serons certainement conduits à suivre ensemble.

C'est donc un honneur, pour nous tous qui sommes réunis ici, d'avoir travaillé de près ou de loin, et plus ou moins étroitement avec l'*Istituto*, et c'est un engagement pour l'avenir de continuer ce travail de coopération.

Nous ne saurons jamais dire assez chaleureusement notre gratitude à Gerardo Marotta pour cette œuvre exceptionnelle qu'il a su construire et mener à bien. Elle est pour nous un modèle.

STRASBOURG, PARLEMENT EUROPÉEN, 22 JUIN 1993

Appel pour la philosophie

Bien que l'urgence absolue d'une confrontation rationnelle entre les différentes expériences culturelles du monde soit reconnue par tous, la rencontre entre les différentes civilisations à été et est encore marquée par un aplatissement des coutumes et des formes expressives, ou plus exactement par la perte de la mémoire historique : plutôt que ses vertus propres, chaque civilisation échange avec les autres ses défauts, ses aspects les plus négatifs.

Dans le creuset de civilisations qu'a été le monde classique, un aliment vital et perpétuel a surgi : la réflexion philosophique, un savoir qui a distingué notre culture, et auquel nous devons les traits distinctifs de notre civilisation. Cependant l'attitude de la société contemporaine à l'égard de la philosophie n'apparaît pas adéquate aux problèmes de l'époque présente. Dans les écoles de nombreux pays, l'enseignement de la philosophie et de l'histoire de la pensée scientifique est depuis toujours ignoré, ou bien il s'y trouve de plus en plus réduit : des millions de jeunes étudiants ignorent jusqu'à la signification du terme philosophie. Nous formons des talents technico-pratiques, et nous atrophions le génie de l'invention philosophique. La conséquence en est que l'on compte aujourd'hui un nombre de plus en plus restreint de personnes qui comprennent –ou qui sont effectivement en mesure de comprendre– la connexion entre les facteurs qui constituent la réalité historique. En pourtant, à notre époque, le monde a plus que jamais besoin de forces créatrices. Pour stimuler la créativité, nous avons besoin d'une éducation au jugement, et donc d'hommes éduqués à la philosophie.

C'est pourquoi nous adressons à tous les parlements et à tous les gouvernements du monde un appel pour que soit confirmée et renforcée, ou introduite officiellement dans toutes les écoles, l'étude de la

philosophie dans son développement historique et dans son rapport avec l'histoire des recherches scientifiques –de la pensée grecque à la pensée des grandes civilisations orientales jusqu'à aujourd'hui– en tant qu'indispensable prémisses à une rencontre authentique entre les peuples et les cultures, et en vue de la fondation de nouvelles catégories capables de dépasser les contradictions actuelles et d'orienter le cheminement de l'humanité vers le bien.

Dans cette phase extraordinaire et bouleversante de l'histoire, au moment où le terme humanité commence à assumer la signification de tous les hommes, la conscience civile est une nécessité. La philosophie est nécessaire.

30 novembre 1992

Appel pour la recherche humaniste

Nous sommes convaincus, comme l'était déjà Epiménide, que l'histoire est une prophétie du passé. Notre conviction est aussi que jamais –la recherche historiographique l'a démontré de manière indubitable– la personne humaine, sa spécificité et ses rapports ne furent mis en lumière comme ils le furent dans la culture humaniste. Au cœur de toutes les découvertes et de toutes les exigences de l'Humanisme, il y a l'affirmation que, dans toute culture, la personne est identique et en devenir. Le propre des humanistes est de considérer que la dignité de l'homme coïncide avec sa liberté et que sa raison fait de lui un être divin : une *imago Dei*. Cette dignité, l'homme la doit aussi à la possibilité de gouverner sa vie et de se constituer historiquement, en opposant à la puissance de la Fortune la Vertu industrielle, ou pour mieux dire créative. C'est encore la dignité de l'homme que d'exercer activement, contre toute contrainte, le droit à la liberté de pensée, de conscience et de questionnement.

Si l'humaniste se défie, sans tomber dans le relativisme, de toute "hiérarchisation" des civilisations, c'est qu'à ses yeux l'homme possède, partout et toujours, les mêmes vertus essentielles. Bien plus, l'humaniste propose une osmose entre ces vertus : c'est-à-dire une convergence des pensées, des institutions et des conquêtes de toutes les cultures passées et contemporaines. De ce projet témoignent les points de concordance qu'il établit entre les civilisations de l'Égypte, de l'Orient, du Judaïsme, du Christianisme, de l'Islam et entre toutes les autres expériences humaines connues : aussi l'Humanisme est-il un creuset. Il repose aussi sur l'idée, exprimée par Dante principalement, selon laquelle ce qui est impossible pour l'homme individuel ne l'est pas pour l'*humanitas* : c'est-à-dire pour la coordination, idéale et effective, des facultés

humaines. Sans une telle vision, l'humanité serait demeurée foncièrement statique ; ni la poésie ni la science n'auraient pu voir le jour. Si elle venait à perdre une telle vision, la science moderne, pourtant fille de l'Humanisme, ne serait plus un instrument de connaissance et de libération, mais un scientisme, un anéantissement de l'esprit et donc de l'éthique.

Voilà pourquoi, face à la crise très grave, mais féconde, que l'humanité tout entière est en train de traverser –au risque de substituer aux valeurs de l'éthique et de l'histoire l'intérêt individuel, les divisions polémiques et le besoin paresseux d'une autorité régulatrice–, il est indispensable de repenser l'Humanisme, sans le figer dans ses diverses caricatures. Pour Léonard de Vinci, la valeur primordiale est le travail de l'esprit en quête de vérité. Les maîtres de tous les temps et de tous les pays nous ont appris qu'il faut, dans les moments de confusion, retrouver le fondamental. Aussi faisons-nous nôtre, en l'amplifiant, l'idée de Rainer Maria Rilke, selon laquelle à chaque tournant de son histoire l'humanité devrait interroger Michel-Ange, premier des modernes, selon Kant. Quant à nous, c'est l'Humanisme que nous proposons d'interroger et nous demandons aux responsables politiques de toutes les nations, plus particulièrement à ceux qui se reconnaissent des racines propres dans l'Humanisme, d'encourager ou d'instituer la recherche humaniste en toute occasion et de toutes les manières possibles, à commencer par l'enseignement. Mais le temps presse : il faut agir avant que ne disparaisse complètement le sens universel de la personne humaine et que ne s'évanouisse la perception du spirituel et de ses exigences.

10 juin 1993

PAUL OSKAR KRISTELLER
Columbia University

Message aux Nations-Unies

Je désire exprimer ma totale approbation pour l'appel en faveur de l'enseignement de la philosophie et de son histoire ainsi que de la recherche humaniste dans les principaux collèges d'enseignement secondaire, lycées et universités de tous les pays, que Monsieur Gerardo Marotta, Président de l'*Istituto Italiano per gli Studi Filosofici* de Naples a lancé en son nom et au nom de nombreux autres instituts et chercheurs, aux principales autorités de l'Education Nationale de tous les pays et aux Nations-Unies.

La philosophie, ainsi qu'une recherche humaniste approfondie, touchant à la fois les domaines de l'histoire, de la littérature, des langues classiques et modernes, sont à présent quasiment négligées dans tous les pays au profit de problématiques contemporaines d'histoire, de littérature, de politique et d'idéologie ; l'étude approfondie des mathématiques et des sciences naturelles est subordonnée à une technologie dont l'utilité est largement reconnue ; et une grande importance est accordée à des doctrines de valeur discutable et aux sciences dites sociales, tout aussi discutables, mais dont la validité relève d'une prétendue capacité de prévoir l'avenir, ce qui se révèle immédiatement faux, tout comme les prétendus pouvoirs que l'astrologie, l'alchimie et d'autres sciences occultes revendiquaient dans le passé.

Ces théories actuelles, bien que tout à fait discutables pour ce qui est de leurs fins, leurs méthodes et leurs résultats, sont largement soutenues alors que de nombreuses disciplines plus solides sont rejetées sur la base d'argumentations la plupart du temps acceptées, bien que tout à fait erronées. La recherche "traditionnelle" est rejetée non seulement à cause de l'importance qu'elle reconnaît à la tradition occidentale, depuis la Grèce antique jusqu'à l'Europe et à l'Amérique d'aujourd'hui,

mais aussi à cause de l'indifférence qu'elle manifesterait à l'égard d'autres cultures asiatiques ou africaines, ou à l'égard de l'apport des femmes ou des populations non-occidentales vivantes dans les pays occidentaux.

Je partage entièrement l'opinion qui veut que le droit à l'instruction, ainsi qu'à tous les secteurs de notre société, soit accordé à tous sans discrimination, au sein de notre population, soit-elle noire, asiatique, indienne d'Amérique, féminine, et aux ressortissants soient-ils juifs, irlandais, italiens ou polonais (victimes dans un passé encore tout récent de graves discriminations mais qui à présent, ayant été arbitrairement catalogués comme blancs, sont à leur tour vus comme les oppresseurs de leurs voisins africains, asiatiques ou indiens d'Amérique). Tout aussi arbitraire est la discrimination vis-à-vis des hispaniques considérés comme une minorité, beaucoup d'entre eux étant blancs ou mixtes. La réponse du système éducatif à ces abus du passé ne doit pas se traduire par un renversement de la discrimination ni par une baisse du niveau, que le présent encourage d'ailleurs de manière insensée autant à cause de l'incompétence des étudiants africains ou asiatiques que des étudiants blancs. On sait bien qu'il y a beaucoup d'étudiants africains et asiatiques très compétents et l'on reconnaît à l'unanimité que le seul critère valable pour l'admission aux lycées et aux universités doit être le mérite individuel de chaque étudiant qu'il soit blanc, noir, indien d'Amérique, garçon ou fille. Ce fait est conforté par la plupart des étudiants plus compétents de sexe féminin ainsi que par les noirs africains.

La charge des cours de civilisation asiatique, africaine et non-occidentale de tous les niveaux ne devrait en principe être confiée qu'à des professeurs ayant reçu dans leur spécialité une préparation dans le domaine de la linguistique, de l'histoire et de la littérature tout aussi rigoureuse et avancée que celle que les professeurs traditionnels de civilisation occidentale ont reçue quant à son histoire, sa littérature et sa philosophie.

En ce qui concerne la philosophie, tous les étudiants de n'importe quel institut devraient recevoir une préparation adéquate dans les disciplines philosophiques telles que l'histoire de la philosophie, la logique, l'éthique, la théorie politique et peut-être aussi la rhétorique et la métaphysique. L'enseignement de ces disciplines devrait habituer tous les

étudiants compétents, quel que soit leur sexe, leur race, leur classe sociale, leur origine religieuse ou ethnique, à penser, à discuter, à soutenir toute idée estimée valable et à rejeter par de solides argumentations toute idée estimée non valable. La tendance actuelle à remplacer les argumentations solides par des protestations criardes et des manifestations violentes doit être critiquée, bannie, voire censurée. L'argumentation souvent avancée par les étudiants incompetents et ignorants, à savoir leur prétention de ne vouloir connaître aucun des événements qui se sont produits avant leur naissance, doit être fermement rejetée et ils devraient être obligés d'apprendre à reconnaître que le monde où nous vivons est déterminé par de nombreux événements et pensées du passé, et qu'il est donc pour nous un devoir, voire un privilège, de connaître le passé au plus haut degré. Ils doivent aussi apprendre à comprendre que nombre d'événements du passé, d'aujourd'hui et de demain ne sont ni influencés ni déterminés par des volontés d'actions humaines individuelles ou collectives, mais par des forces supérieures et divines, qu'il s'agisse de dieux propres à chaque religion ou bien de pouvoirs plus impersonnels, reconnus également par ceux d'entre nous qui ne suivent aucune tradition religieuse en particulier.

ANTONIO LA PERGOLA

Président de la Commission des Affaires Culturelles du Parlement européen

L'Europe, nouvelle polis

Le double appel qu'a lancé l'*Istituto Italiano per gli Studi Filosofici* en faveur de la philosophie d'une part, des recherches humanistes d'autre part, touche au plus profond notre conscience commune d'Européens. Notre Parlement se doit de recevoir les demandes de la société civile ; quand le monde de la culture nous adresse un message de tant de poids, nous ne pouvons pas faire la sourde oreille.

L'*Istituto Italiano per gli Studi Filosofici* se fait l'interprète d'une exigence : il faut que la nouvelle génération, la future classe dirigeante, soit formée à la philosophie, à la pensée créatrice, à l'exercice du jugement.

De là découle aussi la volonté de promouvoir une renaissance de l'humanisme, afin de vivifier toutes les branches de la science et de guider le développement. L'homme revient comme *imago Dei* au centre de l'univers, quand il redécouvre la valeur éternelle de sa liberté et de sa dignité, de son droit à diriger la vie et à laisser, comme ce fut le cas dans les saisons les plus heureuses de notre civilisation, la marque de son œuvre dans l'histoire.

L'*Istituto Italiano per gli Studi Filosofici* a su donner la première impulsion à cette mobilisation des hommes de culture en faveur d'un humanisme revisité.

Il s'agit d'une œuvre de longue haleine. Sa réalisation concrète passe nécessairement par l'école ; mais elle dépend en fin de compte du soutien de l'opinion publique, comme de la faveur que méritent des propositions aussi éclairées et qui mûrissent ici aussi, à Strasbourg, ainsi que dans les autres sièges des institutions européennes.

De fait, cet appel est une importante contribution à une Europe dont on commence enfin à concevoir l'union dans d'autres secteurs que l'économie et le marché.

L'Institut de Naples a rallumé dans la cité de Vico et de Croce un foyer de diffusion de la pensée, de réflexion sur les questions essentielles que nous ne pouvons esquiver. Prêtons attention à cet appel.

En défendant infatigablement la cause du savoir, l'Institut de Naples suscite l'admiration des savants de tous pays et se met au service d'une *Weltanschauung* qui est aussi une sagesse politique. Notre intention proclamée est d'aller au-delà du Marché, vers l'union promise par le Traité de Maastricht. La Communauté-Union qui succède à la Communauté-Marché constitue d'ores et déjà un pôle d'attraction pour l'Europe entière et s'apprête à accueillir d'autres nations comme autant d'éléments constitutifs.

Se laisser aveuglément conduire par la logique de l'intérêt individuel, c'est ne pas voir que le marché doit se développer en une structure nouvelle et évolutive de la société européenne, cimentée par des valeurs éthiques, historiques et culturelles.

L'union sera le miroir de l'humanité que nous préparons : non pas un super-Etat qui réduirait à néant nos identités nationales, mais pas davantage une simple ligue de souverains, qui ne connaîtrait pas l'individu et ignorerait ses besoins et ses droits. Tout au contraire : ce qui allume l'étincelle de l'Union, c'est la reconnaissance d'une citoyenneté européenne, à côté de la citoyenneté nationale, incluant non seulement les droits économiques et sociaux déjà mentionnés par la discipline du marché unique, mais aussi, bien entendu, les droits politiques et participatifs récemment prévus par le Traité de Maastricht.

Apparaît ainsi une *polis* en devenir, qui pour la première fois s'organise sur un plan supra-national et qui nous implique tous. Il nous faut la créer, nous le savons, à partir d'une nouvelle citoyenneté. Elle constituera une enceinte de l'expérience politique permettant que règne, derechef, la personne humaine.

Et dans la conquête de ce nouvel humanisme se déploie la force unitaire des grands mouvements spirituels, qui ne connaissent pas de frontières.

La citoyenneté commune signifie bien des choses ; mais elle se traduit tout d'abord par une manière commune de vivre, de grandir, de s'éduquer. La culture humaniste est une précieuse école : elle unit les peuples européens, tout en faisant s'épanouir la richesse et la diversité des cultures nationales.

Ce patrimoine commun, nous devons toutefois savoir le refaire fructifier. L'union peut-elle abriter une véritable Communauté de la recherche et de la science sans se borner au simple scientisme ?

Dans la perspective de la Communauté européenne, la recherche a été conçue comme un instrument de développement des ressources technologiques, permettant d'améliorer la qualité des produits, d'aiguiser la concurrence du marché.

Mais, tout récemment, d'autres programmes se sont fait jour : il devient possible de favoriser la mobilité du corps enseignant et des étudiants, autrement dit cette circulation de la culture qui est premier infléchissement apporté à l'idée étroitement mercantile de l'intégration européenne. Nous avons insisté pour que les peuples frères de l'Est européen s'associent à cette initiative. De tels programmes, il est vrai, manquent encore d'ampleur et de moyen adéquats. Nous attendons encore que prenne son essor une philosophie, précisément, de notre citoyenneté culturelle commune. Mais, comme disait Erasme, investir dans la culture est le secret des communautés les plus avisées, dont la richesse ne se traduit pas en monnaies sonnantes et trébuchantes.

C'est pourquoi je voudrais, en ma qualité de Président de la Commission des Affaires Culturelles, dire combien nous apprécions concrètement l'initiative de l'Institut de Naples. L'appel qu'il a lancé indique la voie royale de l'eupéanisme le plus adulte.

PARIS, UNIVERSITÉ DE LA SORBONNE, 24 JUIN 1996

MICHÈLE GENDREAU-MASSALOUX
Recteur de l'Académie, Chancelier des Universités de Paris

Ouverture

Cher Avvocato Gerardo Marotta,

Voici un hommage à plusieurs voix, venu de lieux différents, prononcé sur des tons variés en même temps qu'accordés. Il s'adresse à vous, à vous seulement : vous lui donnez sa forme et son élan. Chacun de ceux qui s'expriment vous dit sa reconnaissance, et l'ouverture de cette polyphonie ne doit apporter qu'un signe de même nature, une reconnaissance de ces reconnaissances, tournée vers celui qui les inspire.

Pour cinq pièces prestigieuses, une ouverture en mineur peut aussi annoncer quelques thèmes communs. J'en choisis quatre seulement, qui portent votre marque. Le premier, issu de la raison à l'œuvre dans l'histoire, relie votre pensée et votre action à la trace de notre Révolution et la projette dans le temps présent. Un deuxième montre l'universel au travail dans le singulier et instaure une nouvelle république des lettres –*Al vero filosofo ogni terreno è patria*–, laquelle dessine un visage de l'Europe. Un troisième place la philosophie au centre, mais l'unit en permanence aux sciences, aux arts, aux langages. Un autre demande à tous ceux qui illustrent la pensée de franchir le seuil hospitalier du palais Serra di Cassano, puis en ouvre à nouveau la porte principale, pour tenir une promesse, quand la démocratie a reconquis la ville.

Sur ces chemins vous allez d'un pas décidé, vous moquant des frontières, vous qui publiez tant d'ouvrages dans d'autres langues que la vôtre et faites résonner l'*Appel pour la philosophie* sous les voûtes de l'Organisation des Nations Unies ou du Parlement de Strasbourg.

En vous faisant docteur *honoris causa*, la Sorbonne reconnaît cet inlassable mouvement, celui-là même qui inspira la première vocation, européenne, critique et civique, de ce lieu. Mais l'hermine dont vous êtes aujourd'hui revêtu brille sur vous de la lumière éclatante des pays

du Sud, celle qui nous attire vers l'*Istituto Italiano per gli Studi Filosofici*, votre demeure. Un peu de Naples, des martyrs de 1799, de Vico, de Galiani, de Croce pénètre nos murs. Et vous honorant, nous ne faisons à notre tour que nous ouvrir à la dimension que vous nous offrez.

Et voici que maintenant cinq grands voyageurs écrivent votre épopée...

JACQUES DERRIDA
École des Hautes Études en Sciences Sociales

À Marotta : rendre et donner raison

Un jour on lui donnera raison ; c'est sûr, et mieux que jamais on comprendra qu'il a vu très loin, très tôt. Alors n'attendons plus.

L'Homme des Lumières, tel fut d'abord le titre d'un Congrès international qui se tint à Saint-Pétersbourg et à Paris. Gerardo Marotta en rassembla les actes dans un livre publié à Naples, en 1992. Sous ce titre je voudrais lire une signature. Car "l'homme des Lumières", à mes yeux, aujourd'hui, demain, c'est lui. Si on me demandait à l'instant mon avis («avez-vous un modèle pour l'homme des Lumières en 1996 ?»), je ne lui trouverais pas figure plus ressemblante.

J'aime penser à l'Avvocato, et mon admiration pour cet homme hors du commun n'a pas de mesure. Souriante, affectueuse, mon admiration est surtout grande et singulière.

Oui, en moi tellement plus grande que moi. On pourrait la dire vaste comme le monde et pourtant étroite, aiguë, montante, comme une petite rue ensoleillée de Naples.

L'admiration ne va jamais sans gratitude : pour ce qui me fut par cet hôte incomparable donné, à moi comme à tant d'autres, et chez lui, là-bas, au sud de l'Italie. Mais aussi pour ce qui est d'abord, avant tout autre présent d'hospitalité, donné à admirer. D'une admiration plus grande que moi, disais-je, car elle s'ouvre à cet univers dont l'Avvocato a fait sa chose : la cause de l'universalité, justement, la cause de la raison plaidée à la face de l'Europe et du monde, à la barre de ces tribunaux géants que sont les institutions internationales, de Strasbourg à New York, du Parlement européen aux Nations Unies, devant ces tribunes de l'humanité auxquelles Gerardo Marotta eut l'audace inouïe de nous appeler à en appeler dans son *Appello per la filosofia*. Car en citoyen du monde et en amoureux de la *res publica*, cet homme des Lu-

mières a osé lancer à la face du monde un appel pour le salut, le passé et l'avenir de la philosophie, pour le respect inconditionnel de la pensée, pour le savoir et pour le livre, pour la pédagogie et pour la recherche, pour les humanités et pour la science.

Mais admiration *singulière* aussi parce que la grande figure exemplaire de cette foi dans l'“*illuminismo*” de notre temps et de demain, c'est aussi la séduction irrésistible, le charme d'un homme, petit, modeste, rieur et malicieux, secret aussi quoique chaque jour présent à chacun et à chacune, chaque fois sensible à la personne de ses amis, de ses collègues, de ses étudiants.

Eh oui, tous et toutes, ce sont ses invités. Et si en leurs personnes il entend recevoir aussi la pensée, la philosophie, le savoir, les humanités, l'écriture, n'oublions pas que pour les accueillir il sait d'abord donner la parole, à commencer par la sienne, et *se rendre* : toujours il *se rend* auprès de ses hôtes, il leur *rend* visite jusque chez lui. Il vient les écouter, suprême courtoisie, comme s'il venait d'entrer, lui, chez eux, chez elles, chez lui. Le grand art, quoi, un art respectueux des lois de l'hospitalité.

Singulière encore parce que mon admiration respire dans une mémoire de sensations, de bruits, d'images et d'odeurs. Pour retrouver Marotta, il me suffit parfois de l'accent, et de chanter son nom à l'italienne comme les chauffeurs de taxi napolitains quand on est en retard pour l'*Istituto* : aussitôt dit, ils savent se diriger, d'avance ils savent non pas où mais *chez qui* vous conduire. Car l'*Istituto*, cet asile ou ce sanctuaire de la philosophie universelle, c'est d'abord une maison, c'est chez lui. Et comme on est toujours en retard avec le souvenir, je prends souvent plaisir aussi à remonter lentement, cette fois sans taxi, un chemin de réminiscences. En flânant je prends le plaisir et le temps de suivre au fond le même mouvement, parfois au fond de mon imagination, le trajet qui me porte vers une ville, Naples, quand elle devient elle-même comme le centre du monde. Je découvre alors le cosmopolitique, celui dont parle Kant dans l'horizon de la “paix universelle”, le “droit cosmopolitique” en haut d'une toute petite rue pleine de parfums, de fruits, de cris, d'ombre et de lumière –et qui me rappelle une rue d'Alger dans mon enfance. Où que je sois, je remonte en rêvant la rue Monte di Dio vers l'*Istituto Italiano per gli Studi Filosofici*.

La première fois que j'y fus invité, il y a des années, avant d'y revenir si souvent depuis, je ne savais pas encore, tant sa vertu de discrétion reste efficace, l'immense rayonnement de cet homme au fond timide, retiré, prudent (tout le contraire d'un homme du monde) qui se cache sous la figure et sous la renommée mondiale d'un grand navigateur de la culture, de l'audacieux Gerardo Marotta. Je l'ai découvert peu à peu, ce rayonnement, à chacun de mes retours, en haut de la côte, dans ces lieux de méditation et de discussion qui mériteraient une fresque ou le grand roman d'un autre siècle. Je dis "ces lieux" romanesques au pluriel, car je ne sais pas les compter. *L'Istituto*, pour moi, c'est tant de causes et tant de choses : une demeure hantée, certes, avec ses rumeurs et ses chuchotements, mais aussi un château en cours de construction autant que de restauration, un monument historique revêtu de son échafaudage éternel (*échafaudage*, c'est l'hypothèse spéculative d'un bon mot pour toutes les entreprises de cet entreprenant architecte), un monastère à l'abri du monde, à la fois une université du Moyen Âge européen qui aurait survécu et un Collège international du XXI^e siècle "mondialisé" qui aurait déjà réussi, avec ses grands voyageurs, son fax, son e-mail, ses caméras et son système vidéo, ses conférences simultanées et polyglottes, ses systèmes d'archivage "high tech". *L'Istituto*, c'est aussi le désordre magistralement organisé d'un marché méridional où l'on trouve tout sur-place, à boire et à manger, une foire du livre, un forum, une agora, un parlement philosophique où se rassemblent en grand nombre des auditeurs fervents, des étudiants de tous âges, des professeurs venus de tant de pays, mais d'abord de Naples, de Rome et de Milan, des photographes impitoyables, des journalistes qui vous arrachent des interviews entre les portes, des hommes et des femmes de culture qui se pressent en grappes de colloque à l'intérieur du même colloque ou qui prolongent, dans la ruche de chaque récréation, le débat en cours, le séminaire, la présentation d'un ouvrage ou une table ronde.

Depuis l'ombre où Gerardo Marotta en tient la source, avec autant de raffinement que de générosité, ce rayonnement étend sa lumière partout où la philosophie le réclame. A Naples sans doute et d'abord, car Naples y réaffirme, à travers lui, en Italie avant l'Italie, la mémoire historique de cette grande capitale de la philosophie –et tout ce qui se

fait à l'*Istituto* en garde l'héritage sans s'y enfermer, l'ouvrant au contraire, sous un volcan, à tous les vents de la modernité. A Naples mais aussi dans les autres pays de l'Italie, l'île de Capri par exemple : un beau jour, avec Ferraris, Gadamer, Gargani, Trias, Vattimo, Vitiello, les éditeurs Laterza et Marchaisse, je fus invité par l'Avvocato à parler de *La religion*, rien de moins, entre le Vésuve et i Faraglioni ; et puis en France et partout en Europe, dans l'enseignement et dans la recherche, dans des projets éditoriaux risqués et nécessaires, entre les institutions publiques et les autres, en frayant ces voies où il faut désormais inventer de nouveaux Contrats entre l'État et la société civile, les financements publics et la fondation privée, en prenant des initiatives à la fois locales, nationales européennes et internationales.

Je ne connais pas dans le monde, aujourd'hui, de projet analogue et aussi exemplaire, mené avec autant de douce obstination, avec un tel génie de l'hospitalité. Nulle part ailleurs je n'ai trouvé, dans aucune institution, plus d'ouverture et de tolérance, un souci aussi vigilant de respecter à la fois la mémoire de notre culture et les chances de son avenir.

Car le souci de Maître Marotta ne le porte pas seulement vers les grandes traditions menacées, les trésors souvent inaccessibles de leur patrimoine, comme en témoignent par exemple les rigoureuses, sobres mais somptueuses éditions menées en collaboration internationale, dans les règles de l'art et de la science –par exemple les Œuvres de Giordano Bruno, mais des centaines d'autres encore, en plus d'une langue. On a pu récemment en rassembler les trésors lors d'une impressionnante exposition de ces chefs-d'œuvre à la Chapelle de la Sorbonne.

Le même souci de l'histoire, le même courage de découvreur le pousse à explorer d'autres continents, par exemple de nouveaux modes d'impression ou de communication, sur de nouveaux "supports" largement populaires. Toujours pour démocratiser la pensée, mais sans concession inutile ou dangereuse. Je pense en particulier à cette grande bibliothèque en cours de constitution. Elle sera, selon le désir de son initiateur, universelle et télévisuelle. Ayant eu l'honneur d'y être associé, j'ai dû prendre la responsabilité impossible bien sûr, comme toute responsabilité, de définir des priorités, des urgences, des hiérarchies au moment de nommer dix œuvres à enregistrer et à diffuser *pour com-*

mencer. Puis on m'a demandé de justifier mon choix ! et au cours d'un entretien lui-même vidéofilmé!

J'ai d'abord fui, puis j'ai accepté d'assumer ces risques. Puisqu'il le fait, lui, me dis-je. En essayant alors d'expliquer devant une camera pourquoi (par exemple) le *Timée*, entre autres, devait y figurer, aux côtés de tel ouvrage de Marx ou de Blanchot, et tout en souffrant le martyre, oui, le martyre, je délibérais, de plus en plus convaincu : voilà ce que pourtant, tout compte fait, Marotta a raison de faire. Il prend tant de risques, lui, il s'expose tout le temps, car il a aussi des ennemis, Dieu merci. S'il a raison de le faire, il a raison de nous le faire faire, et nous devons finalement lui en rendre grâce. Il voit juste et plus loin, Marotta, il est en avance, il est au rendez-vous mais en avance. Il a raison. Il faut lui en donner acte. Il faut lui donner raison. Il aura eu raison avant tout le monde.

MARC FUMAROLI
de l'Académie française

Faire l'Europe par le haut

A d'autres époques de l'histoire des hautes études, quand la pression du "monde" publicitaire et commercial était inconnue, il est arrivé à l'Université, par excès jaloux d'"esprit de corps", de combattre ses meilleurs alliés "hors les murs". Ce n'était pas alors par saine méfiance contre des corrupteurs, mais par un réflexe d'égoïsme et de paresse d'esprit contre des novateurs de génie qui troublaient ses routines et ses privilèges.

L'*Alma Mater* parisienne, au cours de sa longue histoire, n'a pas été épargnée par ces rétractions de caste. Il lui est plusieurs fois arrivé dans le passé de regarder d'un œil sévère et même jaloux les "aventuriers" –ils pouvaient s'appeler Guillaume Budé ou Ignace de Loyola– qui faisaient naître sur ses flancs des "Collèges", dans lesquels elle voulut voir une atteinte à ses privilèges et une dangereuse concurrence. Il fallut que l'autorité du roi de France imposât, puis protégeât au XVI^e siècle le Collège des Lecteurs royaux, et multipliât au XVII^e les signes de faveur envers le Collège de Clermont, auquel Louis XIV accepta même de donner son nom, pour que ces deux "académies" de hautes études survécussent aux procès que leur fit l'Université de Paris.

Le temps a montré que ces soupçons étaient des symptômes de sclérose plus que des preuves de prudence. Les hautes études, françaises et européennes, ont largement bénéficié de la multiplication, autour ou en marge de l'Université, de milieux nourriciers du savoir. Pierre Ramus, Jean Dorat, Pierre Gassendi ont reçu du Collège royal une autorité et un rayonnement qui servirent les progrès de l'esprit. Descartes, Voltaire et Diderot reçurent dans les Collèges des jésuites français une discipline encyclopédique qui donna à leur génie son premier essor.

Descartes rêva même assez longtemps, pour faire pièce au dessèchement de la philosophie universitaire, de “convertir” à sa propre méthode l’enseignement des Collèges jésuites, qu’il jugeait plus vivant et plus ouvert.

Ce fut cependant par des voies plus indirectes, mais toujours “privées”, que la philosophie cartésienne s’imposa. La science et l’enseignement universitaire eux-mêmes, en France, ou ailleurs en Europe, finirent un jour par tenir Descartes, Voltaire et Diderot pour des “classiques”, et leur œuvre, après avoir longuement cheminé par des voies obliques, n’en est pas moins entrée dans le patrimoine universel des écoles.

L’esprit européen ne peut s’enfermer dans aucune institution, pas même dans les plus stables et glorieuses : il souffle où il veut. Autrefois comme aujourd’hui, l’Université, l’institution par excellence de l’esprit, a tout à gagner sur le long terme à la floraison d’Écoles, d’Instituts, de Collèges, de foyers privés de recherche et de rencontre “libres”, qui ne peuvent ni ne prétendent la remplacer, mais qui travaillent dans son sens et servent sa finalité ultime : la croissance de l’esprit.

Cette floraison est, en réalité, le meilleur contre-feu aux deux menaces mortelles qui pèsent sur la liberté et la fertilité de l’Université moderne : leur fonctionnalisation au service d’intérêts économiques et sociologiques à courte vue, et leur bureaucratisation qui, au fond, travaille elle aussi dans ce sens d’éteignoir. Il en a coûté à l’Université d’Ancien Régime de ne pas savoir reconnaître ses vrais alliés “hors les murs”. Il en coûterait davantage à l’Université moderne, beaucoup plus exposée que sa vieille ancêtre, de ne pas rendre justice aux initiatives privées, lorsqu’elles sont, comme l’Institut de Naples, d’inspiration généreuse. A contre-courant du torrent de l’époque, ces alliés du dehors sont les seuls capables de créer autour de l’Université un milieu à la fois favorable, protecteur et nutritif. Il faut donc se réjouir sans réserve que l’Université de Paris mette au rang de ses pairs l’Institut pour les Études Philosophiques de Naples, en conférant le titre de Docteur à son Président-fondateur.

L’Institut de Naples a été fondé en 1975, sous les auspices de l’*Accademia dei Lincei*, selon une inspiration qui remonte au XVII^e siècle. A Rome, en 1603, le tout jeune prince Federico Cesi a créé, de son

propre chef, une académie encyclopédique dont Galilée et Cassiano dal Pozzo, le mécène de Nicolas Poussin, furent membres. La plupart des professeurs du *Studio* de la Rome d'alors sont tombés dans un profond oubli. Mais la brève et fulgurante aventure des "Lynx" (qui prit fin en 1631 par la mort du prince Cesi) a laissé un sillage profond et fertile dans l'esprit européen.

A cette inspiration venue du XVII^e siècle italien et européen, Monsieur l'avocat Gerardo Marotta ajoutait un engagement personnel, qu'il avait médité pendant trente ans en constituant sa magnifique bibliothèque philosophique, donnée depuis à l'Institut : il brûlait de faire renouer la ville de Naples avec son passé de capitale de l'esprit, et d'y faire jaillir de nouveau les Lumières. Il avait décidé de pourvoir la cité de Vico et de Galiani, des frères Spaventa et de Croce, d'un libre organisme d'enseignement et de recherche, capable de coopérer d'égal à égal avec les Instituts européens et américains, les plus renommés et les plus rayonnants : le Warburg Institute, le Collège de France, l'Institut Max Planck, l'Institute for Advanced Studies, la Fondation Cini. Foyer de rencontres entre savants, École doctorale, semence de programme de recherche et de publications, l'Institut fut d'emblée très ambitieux. Mais c'est cette ambition même, mobilisant les bonnes volontés à Naples, qui séduisit et convainquit les meilleurs esprits en Italie et à l'étranger. Volontiers mélancolique, l'intelligence moderne a la nostalgie de l'énergie. Elle sut très vite qu'une énergie brûlante l'attendait à Naples.

La fille de Benedetto Croce, Elena, brillant écrivain elle-même et l'une des figures les plus attachantes de l'intelligence italienne de l'après guerre, soutint tout de suite l'initiative de l'avocat Marotta. Elle n'y vit aucune concurrence pour l'Institut Croce, installé à Naples dans la demeure de son père, et qui fait profiter des boursiers et le public de la bibliothèque du grand philosophe disparu. Il y a plusieurs demeures dans la maison du Père.

Pourvue d'un comité scientifique où siègent des personnalités universitaires de grand renom et de grande autorité internationale, le nouvel Institut, pas plus que le Collège de France, ou l'Institute for Social Thought de Chicago, n'est habilité à conférer des grades. Les boursiers qui suivent les conférences et les séminaires nombreux organisés par cet Institut, dans le cadre somptueux du Palais Serra di Cassano, encore

rempli du souvenir de la révolution napolitaine de 1799 et de sa répression sanglante, n'en sont pas moins pour la majorité d'entre eux des étudiants du second cycle ou de doctorat des Universités italiennes ou européennes. La plupart des professeurs et chercheurs de toutes disciplines, scientifiques ou humanistes, qui sont invités à enseigner –et à publier– dans le cadre de cet Institut, viennent eux-mêmes de l'Université. Les nombreux ouvrages, collections ou revues publiés à Naples avec le soutien de l'Institut, les expositions que celui-ci organise et subventionne, donnent l'occasion de faire connaître leurs travaux aux plus grands comme aux plus modestes maîtres de l'Université, italiens et européens.

Est-ce à dire qu'un Institut tel que celui de Naples fasse double emploi ? A quoi bon un Institut de ce genre, quand il existe à Naples même plusieurs Universités et quand, dans l'Europe d'aujourd'hui, les échanges de professeurs et d'étudiants, les invitations et les bourses d'études forment un réseau serré de communication pédagogique et savante ? Cette question, naïve ou malveillante, a du moins le mérite de mettre sur la voie d'un problème plus général, d'un vif intérêt pour l'historien ou le sociologue des choses de l'esprit. Pourquoi l'Université, à elle seule, et malgré le caractère pour ainsi dire vertébral que nul ne songe à lui dénier, ne peut-elle résumer toute la vie de l'esprit ? Pourquoi a-t-elle eu autrefois, et a-t-elle aujourd'hui plus que jamais, besoin, autour d'elle ou auprès d'elle, d'adjuvants de proportions plus modestes, de conception et de style très divers, et qui lui offrent à la fois un vivier, un milieu nourricier et un système de relais ?

Il faudrait faire l'inventaire de ces formules de sociabilité ou de coopération savantes qui, tout en exerçant elles-mêmes une fonction pédagogique, ont d'abord été pour leurs initiateurs et leurs bénéficiaires, des milieux de travail entre maîtres et étudiants déjà bien formés, des occasions de rencontre entre les maîtres eux-mêmes, et des intermédiaires enfin entre le monde du savoir et le public en général.

J'ai évoqué le Collège royal et le Collège de Clermont, dans ce Paris du XVII^e siècle qui n'aurait jamais exercé un magistère de l'esprit aussi universellement reconnu s'il n'avait pu compter que sur son seul Quartier Latin. Il faudrait aussi évoquer les "cercles savants" qui se sont multipliés alors, dans le cadre de bibliothèques et d'hôtels privés, et qui

ont créé à Paris un champ magnétique d'une exceptionnelle intensité. Ce que l'on observe alors à Paris, c'est la mise en œuvre d'une "République des Lettres" qui a besoin, pour donner corps à une société des esprits, non seulement de la souche-mère de l'Université, mais de toute une végétation très diverse de micro-organismes plus mobiles et plus intenses, tel l'Euphorion du Second Faust.

La Renaissance italienne a été féconde en cénacles privés où, en marge des *Studia* publics, des savants réunis par affinités et selon le style de leurs recherches exploraient ensemble les chemins nouveaux des *studia humanitatis*, créant leurs propres instruments de travail, bibliothèques et collections, et se pourvoyant d'un réseau sensible de communication, par correspondance ou par voyage, avec leurs pairs installés dans d'autres cités. Le cercle de Coluccio Salutati, l'"Académie platonicienne" de Marsile Ficin, l'"Académie philhellène" d'Alde Manuce, au XV^e siècle, l'"Académie vitruvienne" à Rome, le cercle de Gian Vincenzo Pinelli à Padoue au XVI^e siècle, l'Académie de Federico Cesi à Rome au XVII^e siècle, ont été des centres nerveux de l'intelligence italienne : leur électricité a animé tout le corps de la société européenne des esprits.

Ces cercles savants n'auraient pas pu se former ni œuvrer avec une telle fertilité s'ils n'avaient pu, directement ou indirectement, s'appuyer sur les Universités ; le *Studio* de Florence et celui de Padoue notamment, leur enseignement, leurs professeurs, leur rayonnement propre, étaient le tronc commun sur lequel ces foyers d'intelligence et de savoir se greffaient. Mais inversement, sans ces fines aiguilles sensibles et chercheuses, les corps universitaires, plus lents et plus massifs, n'auraient pu manifester cette hardiesse inventive et ce magnétisme. La République des Lettres, alors, et encore plus aujourd'hui, a besoin de plusieurs quartiers généraux, de volume, d'inspiration et d'orientation différents, mais qui concourent tous, comme le voulait Francis Bacon, *ad augmentandas et promovendas scientias*.

Les fruits de l'Institut de Naples n'ont pas déçu la promesse de ses origines. Le rythme, le nombre, l'extension géographique de ses activités et de ses publications l'ont fait connaître dans le monde entier. Cette corne d'abondance n'a pas peu contribué, à Naples même, au réveil de la conscience civique collective qui a métamorphosé sous nos yeux, depuis quelques années, la grande capitale du Sud italien.

Au cœur de cette activité, que d'aucuns qualifient de pantagruélique, le feu et la vision intérieure de l'avocat Marotta, contagieux pour les jeunes générations, sont un principe vraiment volcanique. Rarement l'union de la contemplation et de l'action, de la générosité héroïque et de l'ingéniosité pratique, de la foi humaniste et de l'engagement civique, aura été incarnée avec tant de vigueur et de bonheur. Il faut avoir été, je puis en témoigner, sous le charme de ce petit homme aux yeux d'enfant, et de sa parole fiévreuse pour comprendre quel rare contre-feu, en la personne de Gerardo Marotta et dans son œuvre, Naples a su faire surgir de ses entrailles pour conjurer, avec le vieil *ozio*, le nihilisme moderne.

HANS-GEORG GADAMER
Université de Heidelberg

Le cheminement d'un Avocat

Il semble presque impossible de résumer en quatre pages tout un roman ; or, c'est presque un roman qu'il faudrait écrire ici, et en entier.

Notre désir unanime est d'exprimer et de communiquer à Gerardo Marotta, en cette occasion particulière, notre profonde joie. Au moment où l'Avvocato, comme l'appellent tout simplement ses amis, reçoit une haute distinction dans l'une des plus anciennes universités européennes, on ne saurait manquer de rappeler quels furent, dans son étonnant cheminement, ses tout premiers pas : parmi ces souvenirs figure ma première rencontre avec Naples et avec le fondateur de l'*Istituto Italiano per gli Studi Filosofici*. Ce fut comme une seconde naissance.

Naples avait payé, elle aussi, un lourd tribut à une guerre dévastatrice et insensée. Déjà le jeune Gerardo Marotta s'était signalé par de hauts faits : pour contribuer à une reconstruction spirituelle de sa ville, il avait fondé l'association "Cultura Nuova" et organisé, à l'université de Naples, de nombreux séminaires. Cela ne devait pas l'empêcher de concevoir bientôt un autre grand projet, celui de l'*Istituto*, que seul pouvait imaginer un homme poussé par une irrésistible vocation.

Il a su saisir sa chance. Sa ferme intention, jusqu'à ce jour, a été de ranimer l'une des plus importantes métropoles de l'humanisme italien et de la réinsérer dans sa grande histoire : dès l'époque des Spaventa, et avant de lier son nom à celui de Benedetto Croce, Naples s'est distinguée par la présence constante de Hegel. De fait, la ville natale de Marotta jouissait d'un grand prestige et d'une considération proprement européenne dans les milieux philosophiques.

C'est alors que Marotta réussit ce qui paraissait presque impossible : au cœur d'une capitale de la culture et de la civilisation, qui était aussi une ville troublée, tout à la fois riche et pauvre, fonder une nou-

velle institution philosophique et, en dépit d'énormes difficultés, lui assurer un succès éclatant. Les circonstances générales n'étaient, en vérité, nullement favorables. L'entreprise exigeait du courage, le goût du risque, un engagement résolu, une énergie indomptable. Notre planète elle-même sembla s'opposer soudain aux projets de Marotta, le jour où un violent tremblement de terre réduisit presque à néant les efforts déjà consentis pour créer le nouvel *Istituto*. Il fallut porter secours à de nombreux sans-logis : tâche qui exigea plusieurs années.

Sans l'aide empressée des amis de Naples et de l'Avvocato, sans l'énergie nonpareille de Gerardo Marotta, il eût été impossible de développer si continûment le grand projet. Je me souviens encore de ma première intervention et du cadre de ma conférence ; une grande fête suivit, dans les splendides salles du *Palazzo* d'une noble et ancienne famille napolitaine.

Au début la sobriété fut de mise ; l'espace manquait pour satisfaire l'intérêt croissant porté à l'*Istituto*, à nos séminaires, à nos conférences. Puis, tout à coup, s'ouvrit le grand et majestueux *Palazzo Serra di Casano* qui nous avait accueillis lors de notre première réception ; et il s'ouvrit cette fois tout entier, pour répondre aux seuls besoins de l'*Istituto*. Depuis lors, entrant par la porte postérieure, nous avons monté chaque année le superbe escalier du *Palazzo* ; tantôt dans de petites salles de séminaire, tantôt dans une salle grandiose, ornée d'une série de magnifiques lampadaires vénitiens, nous avons tenté d'intéresser à la philosophie les cohortes toujours plus nombreuses de la jeunesse napolitaine et des boursiers de l'*Istituto*, provenant de toute l'Europe. Je n'oublierai jamais comment, au bout de deux décennies, l'entrée principale de ce merveilleux *Palazzo* – fermée depuis près de deux siècles – fut rouverte par le maire de Naples ; à l'issue de la cérémonie, j'en franchis le seuil à son bras. Nous fûmes soudain saisis par la magnificence royale de cette volée de marches à laquelle, pendant de longues années, nous avions pris l'habitude d'accéder par le portail secondaire. Mes séjours ne se prolongeaient pas, d'ordinaire, au-delà d'une semaine philosophique ; mais cela suffit à susciter, au fil des années, un intérêt qui ne s'est pas démenti et qui a débordé de beaucoup l'*Istituto*.

Aucun de nous – je n'étais qu'un conférencier parmi bien d'autres – ne s'était donné la facilité de traiter de sujets à la mode. La nouvelle

génération napolitaine avait une exigence secrète, que nous avions tous su deviner : elle voulait comprendre les fondements mêmes de sa patrie et ses glorieuses origines. Elle s'intéressait à la Grèce antique, à la philosophie classique de la Grande-Grèce, ainsi qu'aux vicissitudes de l'Italie du sud, si proche des grands théâtres de l'histoire mondiale : tour à tour, le *Mezzogiorno* a connu la colonisation grecque, les batailles pour la Sicile et contre Carthage, une lente croissance au sein de l'Empire romain, plus tard l'invasion des Vandales et des Goths, suivis des Normands, et la pénétration de la culture arabe en Sicile et en Italie. Le *Mezzogiorno* fut aussi la patrie de Parménide et le lieu où se joua le destin de Platon ; sur cette terre sacrée, l'archéologue peut retrouver partout les traces et les trésors qui témoignent de la naissance de l'art chrétien, ainsi que d'une culture musicale universellement connue à partir de Grégoire le Grand. Tout cela a fécondé la culture humaniste. À l'époque moderne, le regain de cette grande histoire – que nous appelons “Renaissance” – a communiqué aux générations nouvelles le goût enthousiaste de la formation de soi.

Devant la tâche que l'on attendait de moi à Naples, je me trouvai donc pris de court. C'est plutôt avec l'Italie du nord que la philosophie allemande avait noué des liens toujours plus étroits, et Heidelberg n'était presque jamais entrée en relation avec Naples.

De surcroît, ma faible compétence en italien aurait pu être gênante. Mais, dans le cadre limité d'un séminaire, je vis confirmé l'antique primat du dialogue, par-dessus les barrières linguistiques : chercher à se comprendre l'un l'autre, en balbutiant au besoin, soulève moins de difficultés que certaines traductions. Ainsi avons-nous, sous forme dialogique, accompli un bon travail. Nos étudiants ont fait preuve d'esprit critique dans leurs études, qu'ils ont toujours reprises avec sérieux au cours des années suivantes. Du reste, débordant l'*Istituto*, nos échanges intellectuels s'effectuaient aussi dans les lycées où les enseignants, fidèles à leurs rêves de jeunesse, maintenaient en éveil l'intérêt pour la philosophie. De sorte que s'est développée lentement, malgré les interruptions, une continuité réelle, tandis que s'avérait d'année en année l'antique secret du véritable enseignement : on n'apprend pas seulement de celui qui enseigne, on apprend surtout de ceux qui ont déjà appris et qui parviennent à transmettre de nouveaux savoirs et de nouvelles aptitudes.

Depuis lors, la situation a quelque peu changé. Non seulement mon italien est devenu plus compréhensible, mais la sympathie croissante d'un public sans cesse élargi m'a contraint à des efforts désespérés pour créer, même dans une immense salle pleine d'auditeurs, les conditions d'un dialogue débouchant sur la discussion philosophique. Mais la liberté est demeurée la même : il s'agit toujours de penser ensemble, indépendamment des examens universitaires et des programmes, pour susciter l'étincelle qui illumine l'esprit de l'un et l'autre interlocuteurs.

Marquée en chacun de ses chapitres par l'énergie spirituelle de l'Avvocato, cette belle œuvre romanesque ne pouvait aller qu'en s'étoffant. Comme l'amour de Gerardo Marotta pour sa patrie embrasse aussi le reste du monde, comme il appelle et rend possibles des échanges toujours plus intenses avec de nouveaux hôtes et de nouveaux amis, l'*Istituto* est devenu un grand carrefour de la philosophie internationale ; la même logique a voulu que l'intérêt s'étendît, philosophiquement, aux grands débats scientifiques. Ainsi l'*Istituto* de Naples s'est-il concrètement rapproché de l'ancien idéal universitaire, incluant toutes les curiosités scientifiques et ouvrant tous les domaines du savoir.

Cette diversité aurait pu comporter un risque de dispersion. Mais la vivacité des échanges intellectuels et l'imagination de l'Avvocato, toujours prompt à élaborer de nouveaux projets, nous ont toujours ramenés aux problèmes fondamentaux de l'humanité et de l'humanisme, qui au cours des siècles ont tellement fructifié sur cette terre vénérable. Si la récolte est riche, c'est qu'elle ne provient pas seulement des échanges entre philosophies italienne et allemande ; le dialogue philosophique se ramifie dans toutes les directions. Il est proprement européen et contribue à diffuser par-delà l'océan, en dépit des barrières linguistiques, notre héritage commun. Telle est l'entreprise qui trouve aujourd'hui, à Paris, une reconnaissance solennelle : la preuve est faite que sur le terrain de la culture européenne, la tradition humaniste porte de nouveaux fruits. Depuis toujours, le secret du dialogue véritable consiste à savoir que, si l'autre nous est étranger comme nous le sommes pour lui, la diversité même (à commencer par celle des langues) est moins une barrière qu'une passerelle.

Fils du *Mezzogiorno*, imaginatif et énergique comme sa langue maternelle, le fondateur est aujourd'hui fêté : juste retour des choses. L'Avvocato Marotta donne confiance en un avenir où les hommes, par-delà les affrontements et les tensions que connaît le monde, devront apprendre à vivre réellement ensemble.

EUGENIO GARIN
École Normale Supérieure, Pise

Gerardo Marotta, Maître de culture

Il est difficile, même à qui en a suivi les premiers développements, de dire tout ce que l'œuvre de Gerardo Marotta –pardon, de l'Avvocato– a apporté et apporte aujourd'hui aux études philosophiques et à la culture générale, tant à l'étranger qu'à Naples et en Italie. Pour en déceler le ressort secret, et donc la force particulière, peut-être faudrait-il remonter assez haut : il conviendrait d'évoquer, tout d'abord, une passion de jeunesse pour la vie civique, un engagement politique idéal dans un milieu et une ville fort singuliers. Impossible d'oublier le monde méridional, dont tant d'aspects se sont manifestés à Naples au cours des siècles, lorsque l'on veut vraiment comprendre certains intellectuels d'origine napolitaine.

De tout cela, Marotta a toujours eu une claire conscience. Formé à la philosophie et à son histoire, il a toujours su l'importance de penseurs tels que Bruno et Campanella ; il s'est attaché à éditer leurs œuvres, comme il s'est intéressé à Della Porta, aux *Lincei* méridionaux, à Vico et à son siècle. Mieux : connaissant les racines profondément enfouies de la culture napolitaine, ainsi que la persistance de l'Antiquité dans l'âme napolitaine, il a prêté une égale attention à Herculaneum, à ses papyrus, à la tradition classique et à ses retours. Dans l'exceptionnelle richesse de l'histoire culturelle napolitaine, un filon est pourtant privilégié : Marotta se sent et s'est toujours senti lié aux penseurs "*civili*" qui ont tiré de la passion politique leur pugnacité au service des idées. Je songe à ceux qui, au XVIII^e siècle, se réclamaient des Lumières, et au XIX^e siècle de Hegel. Aussi bien Marotta n'a-t-il jamais caché ses sympathies pour Filangieri et Pagano, pour De Sanctis et les Spaventa. Il se sent citoyen de cette Naples qui dialoguait avant-hier avec les Anglais du XVIII^e siècle, comme avec Montesquieu et les Encyclopédistes, qui hier se

mettait à l'école de Kant et de Hegel et qui, plus récemment, abordait Marx et Engels par l'entremise d'Antonio Labriola.

Si l'on y prend garde, Benedetto Croce et les siens ne sont pas loin : l'exceptionnel magistère de Croce, tant moral que politique, aura été en Italie pendant plus d'un demi-siècle un puissant stimulant pour une nouvelle génération de disciples ou de rebelles, tels Gobetti et Gramsci. De fait, Marotta a pleinement saisi ce que doit être une culture où l'art s'allie à la science, la politique à la vie morale ; elle s'exprime dans ses productions concrètes comme dans les institutions qu'elle vivifie. Et ce n'est pas sans raison que l'Avvocato s'est toujours référé à la philosophie, aux œuvres et aux institutions philosophiques. De toute évidence, il a perçu la profonde transformation que connaissent les études philosophiques en notre siècle : d'un côté, elles ont pris la forme d'une réflexion théorique sur les divers domaines de la recherche scientifique et sur les rapports qu'ils entretiennent ; de l'autre, elles se sont affirmées comme théories du sens et de la valeur de la personne humaine.

Plongé dans les débats contemporains, dont tous les thèmes lui sont familiers, Gerardo Marotta a donc su – sans qu'on y prenne toujours garde – promouvoir, encourager, articuler, faire connaître concrètement à Naples et en Italie ce qu'il y a de plus important dans la pensée d'aujourd'hui. Par-delà les obstacles et les barrières de toute sorte, cet homme de bonne volonté a su faire travailler ensemble tous les hommes de bonne volonté.

PAUL RICŒUR
Université de Paris X-Nanterre

*Un Institut qui remet la philosophie
au service des humanités*

Monsieur l'avocat Marotta, Président de l'Institut italien des Études Philosophiques, recevra le 24 juin 1996 le diplôme de docteur *honoris causa* des Universités de Paris. Je veux dire ici, au double titre de membre de l'une de ces universités et d'invité régulier de l'Institut de Naples, la signification que j'attache à cet hommage rendu à Paris au Président de l'Institut de Naples.

Je veux d'abord saluer, en tant qu'ami étranger, la contribution exceptionnelle de l'Institut de Naples au rayonnement culturel de l'Italie du Sud. Cette contribution est à la fois digne de l'illustre passé des institutions culturelles de la partie méridionale de ce grand pays latin et proportionnelle à l'attente que les diverses institutions européennes attachent au développement harmonieux de l'union européenne. Confronté, d'une part, à son passé napolitain, l'Institut s'inscrit brillamment dans la suite de penseurs universellement célébrés tels que J.-B. Vico et Benedetto Croce ; il poursuit leur œuvre en confiant à la philosophie la tâche de fédérer des recherches qui s'étendent bien au-delà du champ de la philosophie universitaire, jusqu'à des domaines scientifiques de plus en plus variés. Cette tâche est assignée à la philosophie par l'intitulé même de l'Institut. Confronté, d'autre part, aux attentes de l'Europe, l'Institut devance l'intégration culturelle du continent en organisant un nombre impressionnant de séminaires, de colloques, de conférences, où se rencontrent des penseurs, des écrivains, des artistes, venus du Nord, du Sud, de l'Ouest et de l'Est de la grande Europe. En outre, grâce à sa politique généreuse d'attribution de bourses, il donne aux jeunes générations de chercheurs l'occasion de participer par la voie de l'enseignement oral à la création contemporaine du savoir.

Je voudrais maintenant, en tant que philosophe, justifier le titre d'Institut de recherches philosophiques revendiqué par l'Institut de Naples. J'ai commencé de le faire un peu plus haut en évoquant la tâche confiée par l'Institut de Naples à la philosophie de fédérer l'essaim des recherches convoquées par l'Institut de Philosophie, bien qu'elles débordent de tous côtés l'enseignement traditionnel de la philosophie, même libéralement délimité. Voici comment je comprends cette tâche de fédération. Vue du côté des sciences, cette exigence implique que les scientifiques invités à l'Institut ne se bornent pas à exposer les résultats vérifiables de leurs recherches, ni même l'état de leurs interrogations dans le champ scientifique de leur discipline. Ce qui leur est demandé, c'est de faire en outre apparaître la dimension que l'on peut appeler de *pratique théorique* de leurs disciplines respectives. J'entends ici par "pratique théorique" la dynamique partagée par l'ensemble de la communauté scientifique, qui fait de la recherche scientifique une quête aléatoire, immergée dans l'histoire, liée à des événements de pensée, de trouvailles, à des avancées, à des obstacles, – mais aussi à des institutions et des rapports humains. Or cette quête, définie comme quête du vrai, ne reconnaît la destination de sa route qu'en traçant celle-ci. La question est alors de savoir comment cette pratique théorique s'adjoint aux autres pratiques non proprement scientifiques, qu'elles soient techniques, morales, juridiques, politiques, de manière à dessiner de façon risquée et toujours révisable, l'horizon commun qui définit l'humanité de l'homme.

Vue du côté de la philosophie, cette même tâche fédérative a directement à voir avec l'horizon commun à toutes les pratiques théoriques et non théoriques. Elle invite les philosophes à un élargissement de leur propre espace d'investigation, élargissement comparable à celui requis des scientifiques. Cette requête implique à mes yeux trois exigences. Premièrement, les philosophes, adossés à un énorme héritage historique de problèmes et de concepts, sont invités à traiter ce dernier, non comme un dépôt mort, mais comme une ressource vivante mise au service de la visée évoquée plus haut et tenue pour constitutive de l'humanité de l'homme. Autrement dit, il ne s'agit pas de faire de l'histoire de la philosophie pour le bien de l'histoire des idées, mais dans la perspective du renouvellement de l'interrogation portant sur la contribution de

la philosophie à la projection de l'horizon de sens commun à toutes les entreprises de pensée. Deuxièmement, si les philosophes doivent continuer d'être pris au sérieux par les scientifiques, il importe qu'ils aient une connaissance intime d'une ou de plusieurs des disciplines scientifiques évoquées à l'Institut, de la physique théorique aux neurosciences et à celles des sciences humaines qui sont aujourd'hui le plus attachées à mettre leurs théories et leurs modèles à l'épreuve de l'observation. Ce dialogue, les philosophes l'eurent dans le passé autour de Platon, de Descartes, de Leibniz, de Kant et, de nos jours encore, autour de Bergson. Sans ce dialogue continué avec les sciences, la philosophie risque de s'enfermer dans une réflexion narcissique, fascinée par la question de sa mort ou de sa survie. Par contre, à la faveur de ce dialogue, la philosophie peut s'assurer de son propre avenir en aidant les scientifiques à réfléchir sur leur statut de pratique théorique, et sur leur place à ce titre dans l'éventail des pratiques, sous le signe de leur commun horizon de sens en continuelle mutation. Troisièmement, enfin, les philosophes doivent considérer comme exceptionnelle et peut-être comme close l'époque où ils étaient écoutés en tant que tribuns parlant sur la place publique. Un rôle plus modeste, mais plus efficace, leur échoit de nos jours, au sein d'équipes multidisciplinaires, où ils peuvent apporter le souci de la clarification conceptuelle et celui de la qualité de l'argumentation, dans le respect de l'éthique de la discussion.

J'ai le plaisir de dire que l'Institut de Naples est un des lieux privilégiés où j'ai pu prendre conscience de cette fonction fédérative de la philosophie. Si je peux aujourd'hui donner à cette ambition une formulation précise, c'est parce que je l'ai trouvée déjà à l'œuvre dans l'Institut d'Études Philosophiques de Naples, présidé par Monsieur l'avocat Marotta.

NAPLES, “PREMIO MECENATE”, 23 OCTOBRE 1999

YVES HERSANT

École des Hautes Études en Sciences Sociales

Pour une Europe une et plurielle

L'*Istituto Italiano per gli Studi Filosofici* déploie depuis vingt ans une prodigieuse activité, car s'il publie beaucoup, il stimule tout autant la recherche par d'innombrables séminaires, traductions, colloques, congrès, bourses, allocutions, expositions artistiques. Loin de limiter son action au domaine des sciences de l'esprit, il intervient (peut-être le sait-on moins en France) dans celui des sciences de la nature, voire des mathématiques ; et loin de borner son horizon à l'Italie méridionale, théâtre d'événements culturels décisifs depuis l'époque de la Grande-Grèce jusqu'à Benedetto Croce et au-delà (en passant par l'école salernitaine, par Bruno, Campanella et Vico, par les hégéliens de Naples et le *Risorgimento*...), il contribue puissamment à l'étude des liens entre Orient et Occident. A l'initiative du Président Marotta lui-même, auteur d'un bel article sur l'État que j'ai eu l'honneur de traduire en français, il éclaire notre réflexion, de plus en plus urgente et nécessaire, sur la philosophie politique qui doit guider le processus d'unification européenne. Et comme le confirment deux récents appels, lancés en faveur de l'enseignement de la philosophie et du développement des études humanistes, l'*Istituto* est un éveilleur de consciences : avec une vivacité toute napolitaine, il invite à résister à toutes les tentations d'engourdissement dans le mercantilisme ou l'indifférence.

Une juste idée de la recherche, une conception exigeante de la culture, un projet politiquement unificateur : telles sont, à mes yeux, les trois caractéristiques de l'*Istituto*. Nul doute qu'il n'apparaisse, en premier lieu, comme un irremplaçable complément de l'Université, au point de la concurrencer quand il le faut : cet aspect ayant été souligné avec beaucoup de force et d'érudition par le professeur Pugliese Carratelli, je me contenterai d'un rapide rappel. Autant est nécessaire l'institution

universitaire, chargée de la collation des grades et de la transmission du savoir, autant s'impose, périodiquement, l'émergence d'organismes de libre recherche, qui dans l'esprit du Collège de France et de l'*Accademia dei Lincei* veillent au renouvellement de la pensée, en même temps qu'à la préservation d'une mémoire vive. Car la tradition doit être le contraire même du conformisme, et ne se réduire en aucun cas à la transmission passive : telle est la conviction de Monsieur Marotta et de l'équipe qui l'entoure. De même pensent-ils, contre une idée trop souvent reçue (dans l'opinion commune, mais aussi dans nos Ministères ou à Bruxelles), que la recherche n'est pas au service du marché : reléguée en position ancillaire, elle perd non seulement sa noblesse, mais sa raison d'être. Aussi l'Europe, nous répète inlassablement l'*Istituto*, a-t-elle beaucoup à redouter du rationalisme techniciste, de la pensée réduite au calcul, de l'abandon d'un esprit de doute. Pendant des siècles, le Vieux Continent n'a cessé d'osciller entre deux modalités de la raison, entre l'idée d'une science universelle et les jeux de l'ironie, entre la maîtrise du réel et le désir de s'en dépendre ; mais on ne voit que trop, aujourd'hui, où le portent ses préférences. C'est sur le modèle scientifique que sont réglés nos discours, que travaillent nos universités, que sont organisés nos loisirs mêmes ; partout règnent le sérieux, la logique de la marchandise, l'être conçu comme production. Le savoir est administré suivant une rationalité économique, qui en mesure les "retombées" ; voici que triomphent les experts. Nul ne songe à nier que l'Europe a grand besoin d'ingénieurs ; mais si elle tient à conserver son "âme", il lui faut veiller au maintien de la tradition autocritique. Sous peine, comme dit brutalement G.Granell, d'une «fin américaine de l'Europe. Fin métaphysico-scientiste de la logicité. Extinction totale, à l'horizon de notre avenir, de la lueur où se réverbérait encore la clarté du jour grec.» Merci à l'*Istituto* de nous rappeler ces périls, tout en nous offrant le meilleur moyen de les écarter. Merci, également, de nous inciter à une véritable réflexion sur la culture : voici le second de ses mérites, que je commenterai moins brièvement.

Le mot "culture", aujourd'hui, semble flotter sur toutes les lèvres ; même sur celles des fonctionnaires qu'on appelle trop méchamment les eurocrates. Sans doute faut-il se réjouir que les nouveaux maçons de l'Europe, à la différence des pères fondateurs, semblent réserver au

“culturel” une place sans cesse croissante ; tant mieux s’ils découvrent d’autres problèmes que douaniers, d’autres frontières que politiques : tant mieux s’ils accordent plus d’attention aux grandes situations communes qui, pour reprendre les termes de Kundera, «rassemblent des peuples et les regroupent toujours différemment, dans des frontières imaginaires et toujours changeantes, à l’intérieur desquelles subsistent la même mémoire, la même expérience, la même communauté de tradition.» Encore faudrait-il résister au confort intellectuel, comme aux tentations de la propagande. Or, nous sommes submergés de propos convenus, de déclarations lénifiantes, de discours incantatoires ; et force est bien de se demander si la culture européenne n’a pas beaucoup à redouter de ceux-là même qui se proclament ses défenseurs. Question d’autant plus nécessaire qu’ils ne défendent pas la même chose, et que les termes utilisés prêtent souvent à équivoque.

Nombre d’experts par exemple, suivant une tradition anglogermanique, désignent sous le terme de culture(s) les façons d’être et les goûts, les comportements et les modes de vie qui singularisent les groupes sociaux et font leur génie particulier. Dans la tradition latine au contraire, le même mot désigne plutôt ce qui est civilisation pour les Allemands : un ensemble de valeurs, généralisables et exportables, qui peuvent se communiquer d’un peuple à l’autre au nom de la raison universelle. Cette distinction en recoupe une autre, qu’on aurait tort de croire académique : assez lâchement défini comme tout ce qui se transmet socialement, c’est à l’opposé du naturel que se situe le culturel ; tandis qu’appréciée du double point de vue de l’esthétique et de l’éthique, culture s’oppose à barbarie. De là, dans le dialogue Est-Ouest, bien des malentendus. Pour accroître encore les divers risques de quiproquo, les Européens se réfèrent selon les cas, plus ou moins explicitement, à trois conceptions du culturel dont la coexistence est malaisée. Ainsi faudrait-il distinguer :

– un modèle patrimonial, définissant la culture comme une richesse héréditaire. Composée de monuments et de documents qu’il importe de préserver, elle constitue un patrimoine qui se reçoit et se lègue ; comme le suggère bien la métaphore, elle relève moins de l’être que de l’avoir. Quantifiable et mesurable, le domaine du culturel exige alors une politique qui en assure l’intégrité ; redoutant l’innovation, tant

interne qu'étrangère, ce système refuse la dialectique comme facteur de changement.

- un modèle biologique, impliquant que la culture fonctionne à l'instar d'un organisme. C'est de "vie culturelle" qu'on parle alors, et l'on admet qu'elle évolue ; endogènes ou exogènes, le système tolère des variations, dès lors qu'elles ne menacent pas sa santé. Plus souple, ou apparemment moins xénophobe, une telle conception achoppe pourtant sur les "seuils de tolérance".
- un modèle dialogique enfin, illustré notamment par Edgar Morin (*Penser l'Europe*, 1987). Sous cet éclairage plus contrasté, notre culture se définit comme incessante confrontation de courants antagonistes : « ce sont les interactions entre peuples, cultures, classes, États, qui ont tissé une unité elle-même plurielle et contradictoire. » En elle-même comme dans ses rapports avec le monde, la culture européenne met en œuvre une dialectique, une volonté de dialogue, une auto-négation radicale qui interdisent de la concevoir comme une réalité stable et fixe ; loin de la présenter comme une accumulation de valeurs, il faut alors la décrire comme un perpétuel "tourbillon", ou comme un "chantier tumultueux".

En se gardant de confondre les diverses traditions, et en privilégiant le troisième modèle, l'*Istituto Italiano per gli Studi Filosofici* n'a pas choisi la facilité. Il ne fait pas de la culture un secteur économique, ni un simple flux d'échanges qu'il suffirait de gérer au mieux ; il se garde bien de la réduire à ce que j'appellerai l'"euroculture", dont la fonction principale est de fabriquer du consensus. (On sait qu'à Bruxelles, plus âpres sont les débats sur le prix du beurre ou du mouton, plus il est réconfortant de s'accorder sur de grandes notions creuses). À l'exaltation lyrique du génie européen, l'*Istituto* préfère le questionnement et la critique ; à une euroculture sentimentale, qui se satisfait de ses propres mythes, il oppose une recherche historique sans complaisance. Aussi met-il en pleine lumière les contradictions intimes qui nous travaillent, les antagonismes qui nous déchirent ; il sait le rôle immense du négatif, de la pensée critique et de l'ironie (qui font partie du "patrimoine" : pas de culture européenne sans perpétuelle remise en cause des conditions de la connaissance, sans ébranlement de toute limite). L'*Istituto* connaît aussi, et se garde bien de censurer, toute la folie qui

s'est déployée dans notre histoire : d'Europe sont issus sans doute la liberté et le droit des peuples, mais aussi les génocides, les délires du racisme et les pires ennemis du genre humain. L'héritage européen inclut les effets pervers de la raison, l'asservissement à la technique, les dérives totalitaires. Simplifier ce passé complexe n'est pas le meilleur moyen de construire l'Europe ; une éducation européenne ne peut se fonder sur l'oubli de cette histoire, qu'il importe au contraire de méditer –non pour entretenir une culpabilité stérilisante, mais pour maintenir toujours vive une mémoire responsable et aiguïser la conscience des ambivalences de notre *logos*.

Pour refuser le confort du mythe, de la représentation simplifiée que notre culture donne d'elle-même, il faut d'autre part la percevoir comme paradoxalement une et plurielle. Historiquement une, parce que les peuples d'Europe ont partagé les mêmes principes régulateurs (liberté de la réflexion, intérêt pur pour le connaître, ambition théorétique de dépasser le fini...), les mêmes mouvements intellectuels (christianisme, humanisme, rationalisme...), les mêmes catégories conceptuelles (particulier/universel, foi/raison, individuel/collectif...). Sociologiquement une, parce qu'aujourd'hui plus que jamais le tissu européen est homogène : le développement des classes moyennes, le niveau économique, la liberté d'expression, une protection sociale relative, la qualité du mode de vie apparaissent comme autant de facteurs de réduction des différences. Les Européens, de surcroît, ont en commun les mêmes problèmes, tant la drogue que le chômage, tant la crise de l'État que l'intégration des immigrés ; chez les plus jeunes, le mode de vie s'uniformise ; et dans ses rapports au reste du monde, il arrive même à l'Europe de s'exprimer d'une seule voix. Cette évolution bien connue semble imposer une conclusion : «les pays de l'Europe communautaire se sont définitivement acheminés sur la route de l'unité [...] ils auront bientôt une histoire commune, faite des mêmes expériences positives ou négatives, vécues avec les mêmes intérêts et les mêmes attentes» (Sergio Romano, dans *Six manières d'être européen*, essais réunis par D. Schnapper et H. Mendras, Paris, 1990). Mais à l'appui de la thèse contraire, les arguments ne sont pas moins forts ; car la culture européenne joue sur des niveaux bien différents. Il est aisé de faire valoir que les grandes cultures transnationales (latine, slave ou

germanique) ne sont pas interchangeables ; que la diversité même des langues différencie profondément les traditions de chaque nation ; que les particularismes fleurissent partout, précieux résidus dans nos provinces du grand travail de l'Histoire. Chaque pays, chaque région peut se prétendre exceptionnel ; de fait, l'écart est plus marqué entre l'Espagne et le Danemark, ou entre l'Alsace et le Limousin, qu'entre la Californie et l'Illinois. La diversité des coutumes, des savoir-faire et des folklores fait apparaître le Vieux Continent comme une mosaïque de micro-espaces. En prenant conscience de cette variété enrichissante les Européens risquent sans doute de céder au chauvinisme clochemerlesque, ou au relativisme culturel qui place les produits de l'artisanat sur le même plan que les cathédrales ; du moins, en affirmant leur polyculture, seront-ils mieux armés pour résister au technicisme niveleur et à la standardisation qui les menace.

Aujourd'hui, il ne s'agit plus de se demander si l'Europe est une ou multiple, mais d'apprendre à la penser comme simultanément plurielle et une. Travillée par l'altérité, elle doit demeurer ouverte et multiforme ; c'est dans le non-identique que son identité se découvre. Et sa culture, en ce qu'elle a de plus précieux, peut-être faut-il la définir par l'horreur du sommeil dogmatique, par la capacité à ne pas persévérer dans une éternelle certitude, par le refus d'«admettre toute identité achevée», comme le souligne L. Kolakowski, qui ajoute : «l'aptitude à se mettre soi-même en question, à abandonner, non sans une forte résistance bien sûr, sa propre fatuité est aux sources de l'Europe en tant que force spirituelle.» Ainsi l'Europe ne serait-elle jamais autant l'Europe que lorsqu'elle ne se clôt pas sur soi, et qu'elle sait se mettre en perspective. C'est-à-dire, d'une part, lorsqu'elle confronte ses conceptions à celles d'autres temps et d'autres lieux. D'autre part, pour citer cette fois Jacques Derrida, lorsqu'elle accepte une double et contradictoire nécessité : éviter tout à la fois la parcellisation de la culture (le provincialisme intellectuel, le repli particulariste) et l'homogénéisation culturelle par un centralisme autoritaire. Il nous faut refuser la culture standardisée, mais «sans cultiver pour elles-mêmes les différences minoritaires, les idiolectes intraduisibles, les antagonismes nationalistes, les chauvinismes de l'idiome.» Bref : si l'Europe se caractérise par une division sans séparation, par une dialectique de l'un et du divers, par l'association des expé-

riences les plus novatrices à une mémoire et à une culture “classiques”, alors l’*Istituto* peut être dit exemplairement européen.

A ces choix culturels correspond une politique : l’*Istituto* a pour projet de transcender les nationalismes. Le mot “fédératif”, je ne l’ignore pas, suscite de nombreux malentendus ; dans l’Italie contemporaine, il est dangereusement connoté. Et nous-mêmes, Français, savons depuis 1789 combien ce vocable est équivoque : si “fédération” désigne aujourd’hui un procès d’unification, il a pu dans notre histoire signifier tout le contraire. Sieyès, par exemple, l’identifiait à l’expression des intérêts particularistes, à l’ordre féodal, à une menace intérieure (quoique liée à l’étranger), et fort périlleuse pour la nation.... Mais le projet dont je parle ici, et dont je crédite l’*Istituto*, n’a de sens que positif ; contre la logique de l’intérêt individuel, contre l’étatisme dévoyé en bureaucratie, contre l’évanouissement progressif de la conscience du bien commun, il s’agit de faire des différences le principe même de l’union. La culture, notait Denis de Rougemont, tend à se dissocier de la vie politique et sociale, faute d’un principe organisateur (telle la Loi pour les juifs, le latin pour les clercs, la morale calviniste ou la Raison) ; aussi ne reste-t-il «que l’Argent, qui n’est pas une mesure vivante.» Eh bien, fournir un principe organisateur, le mettre en œuvre à son niveau, et en offrir l’exemple à l’échelle européenne –voilà le troisième mérite de l’*Istituto*, qui certainement n’est pas le moindre.

XAVIER TILLIETTE
Institut Catholique, Paris

La passion de servir le bien public

J'ai publié naguère un petit livre intitulé simplement *Omaggi* dans lequel je rends hommage à quelques philosophes italiens amis, tous disparus, Castelli, Pareyson, Del Noce, Caracciolo, etc. Ç'avait été un honneur et une joie pour moi de les rencontrer, d'entretenir avec certains une relation durable, avec les autres de nouer des contacts furtifs et chaleureux. J'avais voulu me limiter aux défunts, si bien que l'éditeur épris de Foscolo avait songé un moment à sous-titrer *All'ombra dei cipressi*, trop élégiaque en vérité, comme un recueil de poésies d'adolescent. Mais si dans ces hommages commémoratifs, j'avais inclus des vivants, à coup sûr une belle place eût été réservée à l'avvocato Gerardo Marotta. De partager avec tant d'autres une dette de reconnaissance à son égard ne la rend pas plus légère ni moins pressante. J'ai été à plusieurs reprises invité par lui au noble palais Serra di Cassano, via Monte di Dio à Naples, pour y donner des cours et des conférences devant des auditoires choisis. C'était chaque fois dans un grand salon lambrissé, sous la discrète lumière de vieux lustres qui favorise le recueillement et recrée cette pénombre pour nous qui n'avons pas gravi les pentes de l'Empyrée. Mieux encore, le cher avocat a fait imprimer en un joli volume bleu ciel mes leçons sur la philosophie de la Mythologie de Schelling, *La Mythologie comprise* (Bibliopolis, 1984), et cet opuscule demeuré confidentiel est encore recherché et apprécié des étudiants, peut-être à cause de sa brièveté. J'ai plus récemment, devant un parterre attentif, mis la dernière pierre à mes études sur l'intuition intellectuelle, qui ont paru en France. Quel incomparable banc d'essai pour un enseignant écrivain que ces groupes de jeunes gens sélectionnés, déjà aguerris et rompus au travail intellectuel! Ainsi je dois à Gerardo Marotta une contribution de choix à ma survie précaire, dans le domaine littéraire et dans les mémoires.

La survie de notre vénéré ami, Hans-Georg Gadamer, est mieux assurée, de par la célébrité de son œuvre. Mais il vient de franchir bravement le cap des cent ans, et qui pourra dire la part de l'avocat à sa longévité heureuse ? L'accueil toujours empressé au citoyen d'honneur de Naples, les séjours au "Vesuvio", les vacances à Capri, à Ischia, l'hommage fervent d'une jeunesse conquise par la bonhomie du grand homme, le spectacle d'une ville ô combien vivante et de la baie où Neptune se repose... ont galvanisé le vieux philosophe et stimulé sa verve linguistique imprévisible. Capri est son jardin des Hespérides, où il a cueilli les pommes d'or d'une jouvence renouvelée.

Innombrables sont d'ailleurs les invités qui ont bénéficié de l'hospitalité de Gerardo Marotta dans la superbe villa de Vico et de Croce. L'Europe philosophique et littéraire s'est donné rendez-vous depuis un quart de siècle au Palazzo Serra. Tant de générosité, tant de largesse, est chose si rare, presque unique, à notre époque qu'il faut en chercher la cause ailleurs que dans la vaine gloire et le souci de plaire... Rien de grand ne se fait sans passions au pluriel. L'avocat en est la preuve éclatante... Il est avocat, certes, voué à la justice et à la défense de droit de son prochain, il est aussi philosophe, bibliophile, collectionneur, philanthrope, mécène... mais sa passion est le service d'autrui et le bien public. Il ne recherche aucunement la gloire, il ne mendie pas la gratitude, trop clairsemée à mon avis. Car à sa générosité s'ajoute comme une fine dorure la discrétion, sa main droite ignore les dons de sa main gauche. Il s'efface dans les réunions, son extérieur n'arbore rien de singulier ni d'excentrique, la seule coquetterie qu'il s'accorde est la longue écharpe traînant jusqu'à terre. La silhouette menue, emmitouflée, flotte quelque peu dans l'ample pardessus, elle rappelle Jean Wahl, le négligé vestimentaire en moins. Elle passerait inaperçue, n'étaient le regard songeur et la voix qui peut s'élever claire et forte. Qui à le voir croirait que le petit homme modeste, presque timide, *schivo*, est habité par une passion, la plus émouvante qui soit, le désintéressement ?

En quelques décennies il a dévoré un patrimoine pour satisfaire son beau rêve altruiste, préparer l'éclosion, à l'heure de l'Europe, d'une culture sans frontières, refaire de Naples un centre et comme une cité des Lumières, faciliter aux étudiants l'accès à la science en train de se faire, offrir aux maîtres l'occasion d'élargir leur horizon et de divulguer

leur recherche. L'ambition de Gerardo Marotta est d'ouvrir à la raison et à la *civiltà* de nouvelles ressources. Pour mener à bien cette œuvre de longue haleine, il fallait beaucoup de ténacité, une foi chevillée et un peu de folie. Elles n'ont pas manqué à l'Avvocato. Il a pratiqué l'œcuménisme de la pensée éclairée et libérale (au sens de Jaspers) qui ne fait exception de personne. Il a donc déployé sur place une activité multiforme, il a organisé des séminaires, des sessions, des rencontres. Puis il a essaimé, son activité ne s'est pas arrêtée à Naples et à la péninsule, il a promu et subventionné dans toute l'Europe des congrès, des colloques, des symposiums, et maintes publications savantes. Son Institut s'active dans le monde entier sur le *Système de l'idéalisme transcendantal* : il n'aura pu se faire qu'avec le secours de l'Institut.

L'avocat ou mieux le Professeur Gerardo Marotta a distribué à pleines mains le trésor matériel qu'une alchimie transmue en manne intellectuelle. Mais d'autres l'ont dit mieux que moi, et je voudrais seulement ajouter ce codicille amical et maladroit.

MÉMOIRE COMMUNE ET VOLONTÉ PARTAGÉE
POUR ÉDIFIER L'EUROPE

FRANÇOIS MITTERRAND

La construction d'une Europe organisée

(Préface aux *Onze Discours sur l'Europe*, publiés par l'*Istituto Italiano per gli Studi Filosofici* en français, italien et allemand. François Mitterrand en a concédé les droits à l'Institut).

Giacomo Leopardi note, dans ses *Pensieri*, que beaucoup d'écrivains ou de causeurs finissent, le temps passant, par s'imiter eux-mêmes et inspirer l'ennui. «*Accade nella conversazione come cogli scrittori : molti de' quali in principio, trovati nuovi di concetti, e di un color proprio, piacciono grandemente ; poi, continuando a leggere, vengono a noia, perché una parte dei loro scritti è imitazione dell'altra. Così nel conversare...*».

En acceptant, à la demande de l'*Istituto Italiano per gli Studi Filosofici*, la publication d'un recueil de mes déclarations et discours sur l'Europe, je prends le risque moi aussi de “*venire a noia*” et de lasser d'éventuels lecteurs. Je me suis en effet beaucoup répété, depuis le premier Congrès européen de La Haye en 1948, sous la présidence de Winston Churchill, jusqu'à cette présidence française de l'Union européenne dont l'exercice a coïncidé, de manière peut-être symbolique, avec la fin du mandat politique que m'avaient confié les Français.

Mais, en politique comme en pédagogie, la répétition est sans doute inévitable si l'on veut parvenir à convaincre et entraîner. Et, parce qu'elle doit se fonder sur l'adhésion des citoyens, l'action du responsable politique a besoin de la durée.

Ainsi en est-il allé de la construction de l'Europe. Il a fallu près d'une génération pour que l'objectif des signataires du traité de Rome, la constitution d'un marché véritablement commun, fût enfin réalisé. Et cet achèvement n'a été possible qu'au prix d'un effort constant de vo-

lonté de la part de quelques dirigeants européens. Demain, la poursuite obstinée de cet effort sera encore nécessaire pour donner aux dispositions du traité sur l'Union européenne leur pleine application, qu'il s'agisse de la diplomatie, de la défense, de la citoyenneté ou de la justice. Il en ira de même lorsqu'il s'agira de définir, comme je le crois nécessaire, l'organisation de l'ensemble de notre continent.

C'est que, contrairement à ce que pensaient certains philosophes des Lumières, le mouvement naturel des choses ne conduit pas spontanément à l'harmonie des citoyens ni à la concorde des peuples. Les tragédies du siècle passé comme les drames du temps présent ont mis les hommes de ma génération à l'abri de ces illusions iréniques et nous savons qu'il faut infiniment moins de temps et d'efforts pour déchirer une société que pour la rebâtir.

C'est pourquoi je n'ai cessé, avec quelques autres, de pousser à l'édification d'une Europe organisée, capable d'assurer à ses citoyens la paix et la prospérité ; d'une Europe capable aussi de garantir sa défense et l'épanouissement des diverses langues et cultures qui en sont la richesse spirituelle.

Mémoire commune et volonté partagée, tels sont les ciments de toute construction politique durable. La mémoire ancre les fondations dans le terrain profond de l'Histoire. La volonté est l'arc-boutant qui soutient l'édifice dans son élan. La double fonction du discours politique est d'entretenir l'une et de susciter l'autre.

Les textes du présent recueil, que l'*Istituto Italiano per gli Studi Filosofici* me fait le grand honneur de publier, ont été écrits ou prononcés dans cet esprit, avec une seule ambition : celle de contribuer autant qu'il m'était possible à l'édification de l'Europe unie. «*Verum et factum convertuntur*», disait Giambattista Vico. Le vrai est ce qui est fait.

